

L'auteur est un professeur ("maître de pension") qui faisait faire des chapitres de ses livres par ses élèves et les illustrations par son fils (Charles)

Ce volume a son correspondant pour les garçons (cf. l. VI →)

Voir du même : "Les jeunes français de toutes les époques"

LES ENFANTS

PEINTS PAR EUX-MÊMES



PARIS. — TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET COMP.,

RUE DAMIETTE, 2.





LES ENFANTS

Peints par eux-mêmes;

TYPES, CARACTÈRES ET PORTRAITS

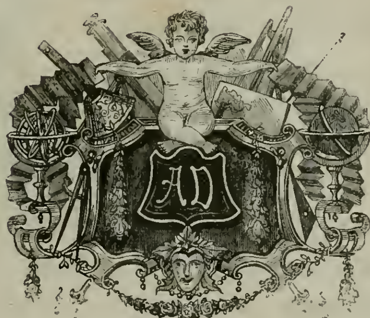
DE

JEUNES FILLES;

PAR

ALEXANDRE DE SAILLET,

MAITRE DE PENSION



PARIS.

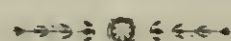
A. DESESSERTS, ÉDITEUR,

PASSAGE DES PANORAMAS, GALERIE FEYDEAU, 13.

1842.



AVIS DE L'ÉDITEUR.





Nous croyons devoir nous adresser au public, pour le remercier d'abord de la confiance dont il nous a toujours honoré, particulièrement depuis la publication des *Enfants peints par eux-mêmes*; nous voyons avec reconnaissance que les pères de famille viennent nous trouver avec la certitude qu'ils ne peuvent rencontrer dans notre magasin que des choses convenables de tout point à leurs enfants; nous osons leur assurer qu'il en sera toujours ainsi, que nous apporterons toujours les mêmes soins, les mêmes scrupules dans tout ce que nous ferons paraître. Nous comprenons les obligations que nous impose notre *spécialité de Librairie pour les Enfants*, et nous ne les oublierons jamais: nous voulons que chez nous les familles

n'aient qu'à choisir l'objet qui leur plaira le plus, sans avoir du reste à s'inquiéter autrement du contenu; et que le public en vienne enfin à ce point, de regarder un livre comme bon et essentiellement moral, seulement parce qu'il paraîtra sous notre responsabilité. Père de famille nous-même, nous sentons combien un père doit se rendre difficile sur le choix des livres qu'il met entre les mains de ses enfants, et nous apportons dans nos publications autant de circonspection que si elles n'étaient destinées qu'à notre famille. C'est par une conséquence de nos principes dont on nous saura peut-être également quelque gré, que nous avons principalement mis au jour les travaux de M. A. de Saillet. Notre spécialité est aussi la sienne; comme nous ne publions que pour l'enfance, il n'a écrit que pour elle; d'ailleurs il avait des droits acquis à la confiance de ses lecteurs et des familles. La considération qu'il s'est acquise dans l'honorable carrière qu'il a longtemps parcourue avec distinction devait rejaillir sur ses ouvrages.

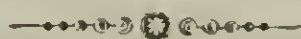
Nous croyons inutile de parler des soins matériels que nous apportons à nos publications, ils sont aussi complets qu'ils peuvent l'être; et loin d'aller en diminuant, ils ne feront que s'augmenter de jour en jour.

Chaque année nous offrirons à notre aimable petit public un ou plusieurs volumes illustrés dans le goût des *Enfants peints par eux-mêmes*, et d'autres moins importants. Nos chers abonnés trouveront aussi dans nos magasins des jeux, des livres en bandes, un joli choix d'étrennes, et tout ce qui peut leur plaire, les amuser et les instruire.

En vente la deuxième édition des *Enfants peints par eux-mêmes. Types de Garçons.*



A NOS JEUNES LECTRICES.





J'ALLAIS commencer une préface adressée uniquement à vos bonnes mères, Mesdemoiselles; je me proposais d'y expliquer le but que je m'étais imposé; j'y aurais développé le plan de notre livre et montré l'utilité morale qu'il pouvait offrir, lorsque deux petits événements qui se passèrent presque sous mes yeux, me rendirent cette précaution inutile en prouvant par des faits ce que je n'aurais pu soutenir que par des paroles. Ces faits sont trop honorables pour leurs auteurs, et j'en suis trop heureux et trop fier pour ne pas me hâter de les confier au public; c'est quand il les aura lus, qu'il sera tout à fait en état d'asseoir son jugement à l'égard de notre publication.

A la suite d'une discussion assez vive sur un fait sans importance d'ailleurs, deux frères, dont je m'honore d'être l'ami, étaient brouillés depuis quelques mois; la vanité blessée sépare peut-être encore plus de familles que l'intérêt; c'était le cas ; et bien que leur mésintelligence ne fût pas bien grave, puisqu'ils ne cessaient de se donner des preuves d'intérêt et qu'ils se montraient toujours disposés à s'obliger mutuellement, je n'avais pu parvenir à les réunir; tous deux le désiraient au fond du cœur, mais c'était à qui ne ferait point le premier pas. Sur ces entrefaites parurent les numéros 11 et 12 de notre publication. Chacun de ces messieurs est père d'une charmante enfant : la plus âgée des cousines a douze ans, l'autre n'en a que onze. L'affection que toutes deux portent à leur oncle leur suggéra le projet d'une réconciliation. Elles se communiquent leur plan et conviennent de prier leur père de les conduire chez moi à un jour, à une heure, déterminés. A midi je vois arriver un des frères avec sa fille, et, quelques instants plus tard, l'autre frère arrive de même; ils se trouvent en présence, fort embarrassés de la contenance qu'ils doivent se donner; mais les cousines ne leur laissent pas le temps de la réflexion, et chacune d'elles quittant son père, prend son oncle par la main et s'avance vers l'autre en les suppliant de s'embrasser. La petite vanité de mes amis était réciproquement à l'abri, puisque aucun d'eux n'avait fait d'avance; ils se réconcilièrent aisément, heureux de se voir mis dans le cas de ne pouvoir faire autrement. Quant à moi, je partageais sincèrement leur plaisir sans me douter que j'y fusse pour quelque chose, lorsque l'une des jeunes filles se tournant vers moi me dit : « Eh bien, Monsieur, êtes-vous content de nous? pensez-vous que nous profitions de vos leçons, et croyez-vous que *Marie* eût agi différemment? » Ces mots me furent un trait de lumière. Les chères enfants avaient puisé dans

ce sujet la résolution de réconcilier leurs pères; leur tact et leur bonne intelligence avaient fait le reste. Ce moment fut véritablement tout de bonheur pour moi ; j'étais plus heureux et plus fier assurément de l'heureuse influence qu'avait exercée mon œuvre dans cette occasion, que le plus superbe conquérant ne peut l'être au jour de son triomphe.

L'autre trait m'a été confié par une institutrice dont le nom se trouve à la fin d'un de nos sujets. Cette dame, respectable sous bien des rapports, l'est surtout à mes yeux par le dévouement aussi éclairé qu'infatigable qu'elle apporte dans l'exercice de l'honorable mais bien pénible profession qu'elle a embrassée. Personne ne sait mieux juger une enfant et pénétrer jusque dans les replis d'un jeune cœur. C'est en vain qu'une de ses élèves voudrait l'empêcher de lire dans son âme ; ni détours, ni faux-semblants ne peuvent lui donner le change. Une de ses élèves, distinguée par son intelligence autant que par ses succès, était cependant pour cette digne institutrice une cause d'inquiétude; elle avait acquis la certitude que la jeune fille était... avare... Il y avait, en effet, de quoi s'inquiéter sur l'avenir de cette enfant : n'est-ce pas une double monstruosité qu'un enfant avare? Elle était cependant sur le point de faire sa première communion. Plusieurs fois on avait quêté dans l'établissement, les élèves de la première communion ayant l'habitude, chaque année, d'habiller deux ou trois pauvres enfants. La charité est, de toutes les vertus, la plus agréable au ciel ; et c'est bien comprendre sa religion que de se préparer par des actes de charité à s'approcher du Dieu qui est tout amour. Ces jours-là toutes les petites bourses s'ouvrent, et chaque élève, en palpitant de bonheur, s'empresse d'épancher dans l'urne du pauvre son petit trésor. La jeune personne en question s'était seule montrée d'une réserve bien attristante. En vain la bonne institutrice avait tout mis

en usage pour amollir ce cœur dur, pour toucher cette âme insensible. La solennité approchait, et la maîtresse désolée prenait déjà la résolution de remettre à l'année suivante cette malheureuse élève, quand un jour, à l'étude du soir, ses compagnes la virent avec étonnement pleurer en lisant un numéro des *Jeunes Filles*. Le lendemain elle porta d'elle-même dix francs à sa maîtresse en la priant de les employer pour les pauvres ; c'était tout ce qu'elle possédait. Heureuse réaction dont la gloire revient à *Clotilde!* Si l'exemple du mal est contagieux, le ciel a voulu que l'exemple des vertus ne fût pas moins puissant.

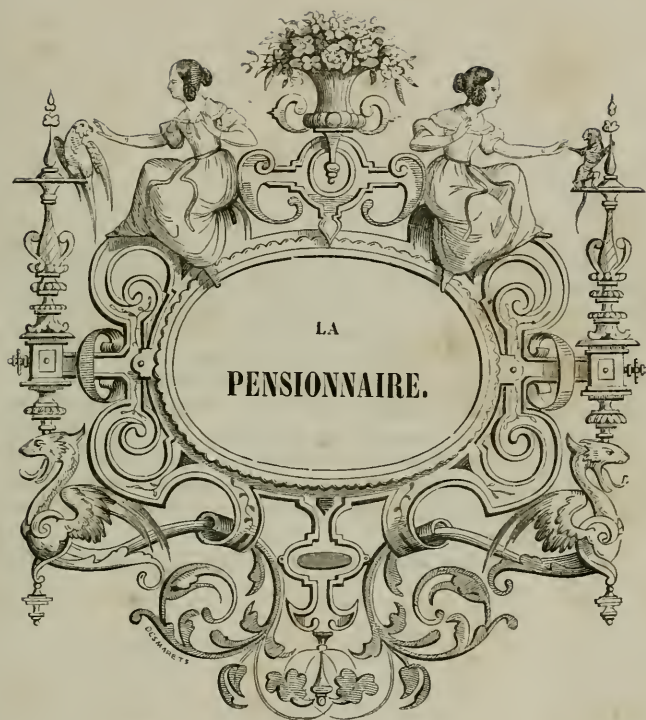
Qu'ajouterais-je maintenant en faveur de notre livre? Quelles paroles éloquentes vaudraient le simple récit de ces deux traits? sinon que j'espère qu'ils ne seront pas les seuls ; que plus d'une jeune fille sera éclairée par nous sur un défaut pour lequel elle aura été aveugle jusque-là ; que plus d'un beau trait consigné dans notre ouvrage, en excitant l'admiration de nos jeunes lectrices, touchera vivement leur cœur et les conduira à l'imitation. C'est ainsi que nous désirons être lu. En effet, en vous montrant les dangers et le ridicule de la *coquetterie*, de la *curiosité*, des *caprices*, de la *moquerie*, de la *pusillanimité*, de la *jalousie*, etc., nous avons voulu faire briller à côté les charmes des vertus opposées. Nos sujets ne sont pas placés au hasard; notre ouvrage est un tableau où la lumière et les ombres ont été ménagées avec intention ; nous nous sommes efforcé d'y faire entrer toutes les dispositions bonnes ou mauvaises qui sont ordinaires au jeune âge; tous les faits analogues y sont groupés avec intention ; et bien que toutes les parties y paraissent distinctes et séparées, elles forment cependant un ensemble où chacune d'elles concourt à l'effet général. Si, d'un côté, nous nous excitons à vous inspirer de l'éloignement pour tout ce qui abaisse l'âme et l'avilit, de l'autre, nous cherchons à vous élever vers tout ce qui

est noble et beau et digne d'admiration. Le bien et le mal se trouvent sans cesse ici à côté l'un de l'autre pour mieux en mettre les contrastes en relief. Bathilde, Marie, Clotilde, Laure, Julie, Louise, vous offrent l'assemblage des vertus les plus douces, les plus aimables, les mieux faites pour charmer, et servent ainsi d'opposition aux peintures précédentes. Rassemblez sur un seul plan toutes ces études diverses, et vous commencerez à comprendre un peu la nature de votre cœur. Ainsi les pièces séparées d'une mosaïque n'ont qu'un intérêt médiocre; mais prenez la peine de les rassembler en donnant à chacune la place qui lui convient, et sous vos yeux, de ces objets épars, va se former un ensemble qui donnera à chacun d'eux un mérite nouveau. Nos sujets ont donc deux valeurs : celle qui leur est spéciale, et qui ne dépend pas de leur position, et celle qui est relative à la place qu'ils occupent dans l'ensemble de la conception. Le premier devoir de l'homme qui veut s'améliorer est de se connaître lui-même, de savoir distinguer dans leurs germes ses bonnes et ses mauvaises dispositions, afin de développer les unes dès leur origine, et d'arrêter les progrès des autres. Pour bien se rendre maître de soi, il faut posséder, en quelque sorte, la carte de son cœur, comme un bon général possède celle du pays ennemi. Nous osons espérer que ce livre pourra vous servir de conducteur dans cette étude importante. Nous avons tâché de vous instruire des ruses et des détours, des transformations et de tous les artifices que nos défauts savent mettre en œuvre pour nous surprendre ou pour nous séduire. D'ailleurs, pour éviter la sécheresse et la trop grande sévérité de formes qui eussent été la conséquence inévitable de cette manière de moraliser, nous avons toujours encadré ces petites études morales dans une action qui leur donne le mouvement et la vie; nous les avons rendues aussi intéressantes que possible; néanmoins nous aurions manqué

notre but si l'action seule attirait votre attention et votre intérêt, et si, n'y voyant qu'une distraction d'un moment, vous ne vous attachiez pas à comprendre les enseignements moraux qu'elle renferme et dont elle n'est que la preuve rendue sensible. Non, Mesdemoiselles, nous n'avons pas travaillé pour vous amuser seulement, assez d'autres prennent ce soin; nous avons voulu vous intéresser, vous émouvoir, vous éclairer, vous convaincre. Si, après nous avoir lu, cette jeune personne que vous connaissez ne se sent pas disposée à combattre sérieusement telles ou telles dispositions blâmables que sa bonne mère lui reproche souvent; si cette autre n'a pas senti son cœur s'ouvrir à la voix d'une vertu nouvelle; si enfin notre livre ne marque pas dans la vie de nos lectrices par un retour sur elles-mêmes, nous n'aurons rien fait, et ce sera pour nous une peine très-réelle. Mais si, au contraire, et nous osons l'espérer, nos jeunes lectrices retirent quelque fruit de notre travail, si leurs familles croient devoir quelques encouragements à nos efforts, oh! alors nous nous remettrons à l'œuvre avec joie, et nous aurons de nouvelles forces et un courage nouveau pour continuer la carrière difficile que nous nous sommes imposée : n'est-on pas toujours fort et courageux quand on sait que l'on peut être utile?

A. DE SAILLET.




LA
PENSIONNAIRE.

Le premier conseil que j'ose donner à une mère tendre et bien intentionnée, c'est d'éloigner autant qu'elle peut sa fille des assemblées bruyantes et d'un monde trop dissipé....... Le moyen le plus sûr serait de confier, pendant quelques années, ce qu'elles ont de plus cher au monde à ces personnes chargées par état d'élever des jeunes personnes. Dans les pensionnats de jeunes demoiselles, elles doivent joindre l'habitude du travail, de l'ordre, de l'économie domestique, aux préceptes d'une instruction solide appropriée à leur sexe ; à ceux d'une religion sage et éclairée, les habitudes de la douceur, de la décence, de la modestie ; là, elles apprendront à ne parler qu'à propos, à joindre à la gaieté, toujours aimable et toujours modeste, une humeur toujours égale ; à faire valoir avec retenue et modestie les talents qu'elles ont acquis.

(*Endémonie ou la Félicité*, par M. L...., principal de collége.)

N°1.



LA PENSIONNAIRE.

Desessets Editeur.



LA PENSIONNAIRE.





« Bonne petite mère, n'est-ce pas que vous ne me mettrez pas demain dans la pension où vous m'avez conduite aujourd'hui? Vous avez voulu seulement m'effrayer, dites?

— Non, ma fille, ceci n'est pas un jeu; je n'ai pas eu l'intention de vous effrayer, et demain vous entrerez certainement chez madame Lormont, comme pensionnaire.

— Mais nous sommes au mois de juin, l'année des classes va finir tout à l'heure; je ne serai pas au courant de la division où je vais entrer; je vous en supplie, maman, attendez jusqu'après les vacances. Ma tante, et toi, Fanny, priez donc maman avec moi, pour qu'elle attende jusque là. »

Des trois personnages à qui s'adressait ainsi la jeune fille que nous avons entendu nommer Eulalie, l'une resta calme, grave et concentrée ; il était facile de voir qu'elle faisait un grand effort sur elle-même pour conserver intacte sa résolution ; c'était Mme Herset, la mère d'Eulalie ; l'autre sourit en faisant un geste qui semblait dire : *Je ne me mêle pas de cela, je n'y puis rien*; c'était Mme Gérard, la tante d'Eulalie, et la mère de Fanny, qui, présente à cet entretien, pleurait de voir pleurer sa cousine, et l'embrassait en lui pressant les mains dans les siennes, mais sans dire un seul mot en sa faveur ; car, elle aussi, paraissait convaincue de l'inutilité de toute tentative qui tendrait à faire changer la résolution de Mme Herset.

« Allons, Eulalie, dit celle-ci en se levant et faisant signe à Mme Gérard de la suivre, c'est trop vous désoler sans raison. »

Les deux cousines restées seules au salon, ce fut un déluge de pleurs et de désolations d'une part, et de l'autre des caresses et des consolations sans nombre.

Ah! c'est qu'elles s'aimaient bien, Fanny et Eulalie; filles de deux sœurs qui se chérissaient tendrement et ne s'étaient jamais séparées, même après s'être mariées, elles avaient été élevées ensemble, et, dès leur enfance, avaient appris à connaître le prix de cette amitié de famille, qui est une partie du bonheur. Aussi vous comprenez pourquoi elles pleurent et s'embrassent sans cesse, pour recommencer bientôt à s'embrasser et à pleurer.

La nuit mit fin à ces désolations; on se coucha, et bientôt le sommeil vint adoucir leur chagrin; on dort si facilement à notre âge! et le lendemain la famille se dirigea vers la pension de Mme Lormont. Nous allons l'y devancer, si vous le voulez bien, et prendre connaissance des localités. Sachez d'abord qu'une pension est un petit monde à part, avec ses antipathies et ses affections singulières, avec ses

mœurs presque étrangères à celles du dehors. Là l'esprit et le corps sont soumis à des règles sévères, et c'est pour cela que plus d'une pensionnaire définit la pension une véritable prison. Entrons ici, au rez-de-chaussée ; remarquez cette grande salle tout ornée de globes et de cartes géographiques ; voyez ces longues tables devant lesquelles sont assises sur des bancs toutes ces jeunes filles ; leurs ceintures de laine de couleur, leurs robes toutes semblables entre elles, leurs tabliers à manches, vous disent assez où nous sommes. C'est ici une *salle d'étude*, et toutes ces jeunes filles sont des *pensionnaires*. Ne remarquez-vous pas une sourde agitation parmi elles? c'est que midi va sonner. Or, le moment de la récréation de midi est pour la jeune pensionnaire une heure plus vivement attendue que celle du second déjeuner. Dès que le premier coup de la cloche s'est fait entendre, tout le monde quitte à la hâte ces bancs si durs ; on jette pêle-mêle dans les pupitres les cahiers et les livres. Vous avez pu voir avec quelle ardeur, un soir de feu d'artifice ou un jour de fête publique, le peuple se presse sur les boulevards et dans les rues ; eh bien ! cet empressement n'égale pas celui de nos écolières ; elles se précipitent au dehors comme de véritables moutons de Panurge ; pour leurs flots tumultueux les portes ne sont jamais assez larges.... ; c'est un hourra de joie et de bonheur ! Aujourd'hui cet enthousiasme est encore plus fougueux. Pendant toute la classe, on s'est passé, dans des livres, de petits papiers tout pleins de babioles sur la *grande nouvelle* du jour. Enfin, on peut donc parler en liberté ! La gymnastique, les osselets, la corde, le colin-maillard, les rondes, tout a été oublié aujourd'hui ; grandes et petites se forment en groupes où l'on parle vivement.

« Dis donc, tu ne sais pas, Georgette, Louisa m'a dit que Théodorine lui avait dit qu'elle avait entendu Madame donner l'ordre à la lingère de faire le lit du numéro 22.

— Vraiment! C'est donc qu'il va venir une nouvelle?

— Oh ! quel bonheur ! Nous lui ferons demander récréation pour l'après-midi ; on ne sonnera pas la rentrée.

— Mesdemoiselles , Mesdemoiselles, on vient de sonner à la grande porte. C'est peut-être la nouvelle ! »

A ces mots, tous ces groupes curieux s'avancèrent pour voir arriver notre héroïne; car elles ne se sont pas trompées, c'est elle-même, accompagnée de sa famille. Mme Lormont vient au-devant de ces dames et les conduit au salon. Elle accueille avec bonté Eulalie ; mais celle-ci conserve une froide tristesse, et ne paraît pas disposée à parler beaucoup. Enfin on se sépare, non sans avoir le cœur bien gros.

Voici Eulalie seule au jardin avec les pensionnaires, qui s'apprêtent à s'amuser un peu à ses dépens; car, en pension plus que partout, on critique la nouvelle arrivée au lieu de lui venir en aide ; en pension on est sans pitié pour les défauts du prochain. Rassurez-vous, toutefois; Eulalie est bien de force à fermer la bouche aux plus malignes. Elle ne manque pas d'esprit ; elle a la riposte prompte et facile; aussi, malgré son chagrin, elle enchante toutes ses compagnes , et la récréation n'est pas finie qu'elle est déclarée *bonne fille* à l'unanimité.

Je vous ferais bien suivre notre héroïne dans les différentes phases de sa vie nouvelle; mais j'ai là sous la main un petit paquet de lettres qu'elle écrivait à cette époque à sa cousine , et je crois que leur contenu vous intéressera bien plus que tous les détails que je pourrais vous donner.



EULALIE A SA COUSINE FANNY.

« Voilà au moins quatre lettres que je t'écris depuis que je suis en pension : c'est mon plus grand plaisir, c'est

le seul soulagement permis à mon ennui et à mes chagrins, car on en a beaucoup, de chagrins, en pension! Je ne parlerai pas de la cloche bavarde qui vient brusquement interrompre vos distractions ou le cours de vos idées; mais quelle triste sujétion! pas un moment de liberté! toujours des yeux vigilants qui vous suivent sans cesse et partout, dans votre travail, dans vos jeux et presque dans votre sommeil. Gardez-vous de rire ici ou là, dans telle ou telle occasion; le rire est un grave délit! Chassez loin de votre esprit la pensée riante de votre bonne mère ou de votre Fanny; elle vous empêcherait d'écouter comme quoi « *le pronom ne doit pas être placé d'une façon équivoque dans la phrase*, » et vous concevez que c'est un crime très-punissable. — Vous avez sommeil?... drelin! drelin! drelin! « Allons! Mesdemoiselles, levons-nous! » et vous vous arrachez à ce doux sommeil du matin, si frais, si reposant. Vous êtes à moitié endormie, et c'est déjà faire preuve d'un courage héroïque que de vous lever. Vous vous croyez digne d'éloges; mais vous avez oublié de ranger votre camisole ou votre bonnet de nuit. « Numéro 22, vous aurez un *mauvais point* de désordre! » et voilà la récompense de votre courage. Votre estomac, indisposé de l'abstinence de la veille au lendemain, éprouve quelques tressaillements; vous murmurez de l'éloignement du déjeuner : vite, au *pain sec!* Tu conçois comme cela met un estomac délicat à la raison, et comment, avec de pareils moyens, on vous fait le caractère souple et liant, doux et facile. Il y aurait de quoi rendre folle la meilleure tête. Eh bien! voilà ma vie. C'est un supplice, une torture de tous les instants. Et nos repas!... On dit pourtant que l'institution de madame Lormont est une des mieux tenues sous ce rapport. Cela ne fait pas l'éloge des autres, soit dit en passant. — Aussi, pour la pensionnaire, quel indicible bonheur qu'un jour de sortie! elle y pense trois jours et trois nuits.

elle en rêve. C'est l'humble insecte qui, se débarrassant de sa lourde enveloppe, va déployer au soleil ses ailes d'or et d'azur; c'est la vive alouette des champs qui s'échappe de sa prison, et, développant ses ailes si longtemps captives, s'élance follement dans l'espace; et c'est ainsi que j'étais hier, car je m'attendais à sortir aujourd'hui. Je n'en dormis pas de la nuit, et, je puis te le dire, aucune de nous ne dormait non plus. Loin donc de faire la *sourde oreille* aux tintements de la cloche importune, nous étions presque toutes levées avec l'aube, qui caressait les vitres du dortoir de sa molle lueur. Prête bien avant l'heure, que de soupirs j'avais poussés! que de demi-murmures contre l'indifférence de ma mère! lorsque madame Lormont me fait appeler dans sa chambre. Je savais bien que ce n'était pas ainsi qu'on appelait les élèves qui devaient sortir. Je fus donc saisie à cette demande, et, pressentant quelque chose de fâcheux, je ne me hâtai pas. Tu ne peux comprendre, toi, et le ciel en soit loué! l'impression qu'un semblable appel fait sur nous; car s'il n'y a que la *sainte-nitouche* qui refuse de faire ouvertement une grimace derrière la sous-maîtresse, toute pensionnaire dépense pour *Madame* ou *bonne amie* la somme totale de vénération dont elle est capable..., et ce n'est pas de jeu pour nous qu'un sérieux *Je le dirai à Madame!* Aucune de nous ne se rend donc sans trembler chez Madame; car son salon est le sanctuaire de la justice, et d'une justice sans appel. Va! je t'assure que bien des larmes de jeunes filles ont coulé dans cette silencieuse retraite. Tu comprendras maintenant que je tressaillais en y entrant.

« Voici une lettre de madame votre mère, Eulalie, me dit-elle; vous pouvez la lire devant moi. »

J'ouvris, en tremblant d'émotion, cette lettre écrite pour moi par une main chérie. Elle contenait de doux reproches sur mes distractions, sur ma paresse, et enfin m'avertissait qu'en punition de mes fautes je ne devais pas sortir ce jour-

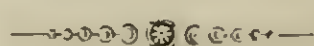
là. — Oh ! j'en pleure maintenant en te l'écrivant.... J'étais foudroyée, anéantie..... Mais alors je ne pleurai pas, car Madame suivait mes yeux et les expressions de mon visage. Non, je ne pleurai pas.... Je frémis de colère et de douleur....., et je me jurai à moi-même de ne pas rester en pension..., de faire tout au monde pour atteindre ce but.... J'y parviendrai, sois-en sûre..., et déjà..... Me séparer de ma mère! m'empêcher de la voir, quand, depuis quinze jours, soir et matin, je pleure de ne la voir pas là, m'embrassant comme de coutume à mon réveil!... Oh ! mais ce n'est plus de la sévérité...., ce n'est plus du rigorisme même...; c'est de l'inhumanité, de la barbarie! Oh! non! non ! je ne resterai pas dans cette prison qu'on appelle une pension..... J'ai formé un plan.....; mais, plus tard, je te le dirai. Aujourd'hui je me contente de te répéter que je t'aime toujours autant, que dis-je? plus que jamais, et je t'embrasse de tout mon cœur.

« Ton affectionnée cousine et amie,

« EULALIE. »

Vous le voyez, Eulalie avait la pension en horreur; aussi n'épargnait-elle pas les espiégleries et les mauvais tours aux maîtres, et les niches aux sous-maîtresses. Pourtant c'est une belle et noble tâche que celle de l'enseignement! mais Eulalie n'en comprenait pas assez les fatigues et le dévouement. La pauvre sous-maîtresse surtout est comme le point de mire des espiégleries de toutes les pensionnaires. Au milieu de cette foule turbulente qui la presse, la trouble, l'étourdit, la harcèle, elle se laisse quelquefois pousser à bout. Pour cela, on lui garde rancune, on s'assemble, et voilà le complot qui se trame. La plus jolie s'unit avec la plus laide, la plus fière avec la plus modeste, la plus savante avec la moins instruite. Hier toutes ces jeunes filles étaient en guerre; maintenant elles sont

réunies contre l'ennemi commun; c'est un esprit de corps indissoluble, un faisceau de volontés hostiles. C'est sur cette disposition d'esprit permanente chez les écolières que notre héroïne a bâti son plan; peut-être en verrons-nous le résultat tout à l'heure. Mais pendant qu'elle marche dans sa voie secrète, je trouve une lettre de Fanny, qui semble être la réponse à celle de sa cousine. Voulez-vous que nous la lisions ensemble?



FANNY A SA CHÈRE EULALIE.

« Pauvre chère Minette! que je te plains! comme j'ai pris part à ton chagrin! j'en ai doublement souffert, pour toi d'abord, et ensuite pour moi, qui attendais avec tant d'impatience le jour qui devait nous réunir. Mais, courage! courage! encore un peu de temps; peut-être ce jour n'est-il pas éloigné. Je ne t'en dis pas davantage : le temps me manque. Madeleine va à ta pension; elle vient de me le dire seulement tout à l'heure; elle me presse, tant elle craint d'être en retard de l'heure de ta récréation; elle sait qu'elle ne pourrait plus te voir, et elle t'aime tant, cette bonne fille!

« Je t'embrasse comme je t'aime.

« Ton amie,

« FANNY. »

Il paraît qu'Eulalie tint peu compte de la lettre que lui écrivait sa cousine; car, environ dix jours après cette lettre, voici ce qui se passait à l'institution de Mme Lormont.

Dans le salon se trouvaient réunies trois personnes, et tel était à peu près le dialogue qui se croisait entre elles :

« Ainsi, tu es bien décidée? disait Mme Gérard à sa fille.

— Parfaitement, maman; vous savez que je n'ai pas d'autres désirs depuis longtems.

— Cela fait honneur à la maturité de votre jugement, Mademoiselle, interrompit Mme Lormont.

— Dites plutôt, Madame, à la bonté de son cœur. Elle aime tant sa cousine!

— Qui, pourtant, ne le mérite guère, interjeta encore l'institutrice.

— Mais, à propos, Madame, est-ce que je ne vais pas la voir, ma cousine? »

A ce moment la porte s'ouvrit, et Mme Herset entra, tenant sa fille Eulalie par la main.

« Ma fille vient, Madame, vous demander pardon de tous les chagrins qu'elle vous a causés, et vous faire ses adieux.

— Comment, tu pars! tu quittes la pension! s'écria Fanny, qui ne fut pas maîtresse d'un premier mouvement.

— Oui, oui, lui dit tout bas Eulalie, en lui faisant signe du regard; ne dis rien, je te conterai tout cela. Tu riras bien; c'est un bon tour, va....

— Ah! mon Dieu! et moi qui, à force d'instances, avais obtenu de ma mère d'être pensionnaire avec toi chez Mme Lormont!

— Que dis-tu?

— Mais oui: aujourd'hui même j'entre en pension ici.

— Oh! quel malheur! Ah! si j'avais su!

— Allons, Mademoiselle, retirons-nous, dit Mme Herset, après avoir causé un instant avec sa sœur et l'institutrice.

— Mais, maman, c'est que si vous saviez....

— Je n'ai besoin de rien savoir, répliqua-t-elle en séparant les deux cousines, qui jetaient l'une sur l'autre des regards stupéfaits; que n'êtes-vous comme votre cousine, qui vient d'elle-même en pension! Ah! vous ne suivez guère les bons exemples qu'elle vous donne!

— Mais, maman, c'est justement...

— Allons! je sais que vous ne manquerez pas de bonnes

raisons à m'opposer encore ; mais je vous prie de les garder pour vous. »

Que faire?.... Il fallut partir, se séparer de nouveau! Qui fut bien attrapé? vous le devinez sans doute. Quant à Eulalie, c'était bien fait, elle n'avait que ce qu'elle avait mérité; mais cette bonne Fanny fut l'innocente victime de son amitié, et vous la plaignez avec moi, n'est-ce pas? Espérons toutefois qu'elle aura un jour sa récompense. En attendant, elle est pensionnaire chez Mme Lormont, tandis que sa cousine est rentrée dans sa famille. Si Fanny éprouve pour sa nouvelle position autant d'antipathie qu'en éprouvait sa cousine, elle ne doit pas être enchantée du changement. Mais que vois-je dans le petit paquet de lettres dont je vous ai parlé déjà?... Oui, c'est une lettre de Fanny à Eulalie. Puisque j'ai été assez indiscrète pour vous communiquer les autres lettres, je veux encore vous montrer celle-ci.



FANNY A EULALIE.

« Eh bien! tu es maintenant au comble de tes vœux, chère Eulalie; te voilà retirée de pension et rentrée dans ta famille. Je te vois d'ici plaignant mon sort et versant des larmes sur mon malheur. Erreur! détrompe-toi. Je suis très-heureuse, et, loin de me plaindre, je préfère cent fois l'existence que je mène ici à celle que je menais dans ma famille; et si je voyais plus souvent ma bonne mère, si je t'avais près de moi, rien ne manquerait à mon bonheur! Tiens, la véritable place d'une jeune fille est en pension, au milieu d'autres jeunes filles comme elle; c'est là que l'esprit se développe avec le corps; c'est là que l'on apprend à vivre avec ses semblables, et que le caractère acquiert cette souplesse, ce tact, qui plus tard font le charme de la vie. La régularité dont tu te plaignais tant me plaît beaucoup à

N°2.



LA PENSIONNAIRE.

Desesserts Editeur. Lith. Rigo Freres et Cie.

moi; cette succession de travaux et de plaisirs fait mieux sentir le prix des uns et des autres. La nourriture n'est pas recherchée, mais elle est bien apprêtée. Je mange trois fois plus que chez nous. C'est que l'appétit est un bon cuisinier, vois-tu. L'intervalle régulier qui sépare les repas donne le temps à la digestion de se faire, et l'estomac, qui n'est jamais fatigué, ni par le jeûne, ni par l'excès, fonctionne à merveille. La vigilance de mes maîtresses ne m'est point pénible non plus : je ne fais rien de mal, peu m'importe donc que l'on me surveille, et cela ne m'empêche pas de jouer à *cœur-joie*, de courir et de m'en donner de toutes mes forces. Aussi, quand on sonne la cloche de rentrée, je suis rouge comme une cerise, et mon cœur bat à faire plaisir. Et la gymnastique donc ! la balançoire, l'échelle, le trapèze ! et mon petit jardin que je cultive moi-même, comme je peux, pas trop bien, sans doute, mais



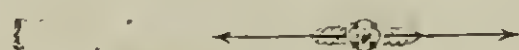
assez pour y avoir des fleurs qui me rendent bien heureuse ! Comment tout cela ne t'a-t-il pas séduite ? Oh ! que tu as été maladroite de te faire retirer, et si mal à propos encore ! nous serions si heureuses ensemble ici ! Nous ferions nos

devoirs ensemble ; nous serions placées l'une à côté de l'autre au dortoir, au réfectoire, à l'étude, partout. Tiens ! je ne veux pas penser à tout ce bonheur ; car le souvenir de tout ce que tu nous as fait perdre par ta mauvaise tête trouble ma félicité, et m'empêche de sentir combien je suis heureuse en me montrant combien j'aurais pu l'être davantage. Ah ! si tu pouvais donc revenir à la pension ! Allons ! voilà que je retombe dans mes rêves et que je recommence mes châteaux en Espagne.

« Adieu, chère amie ; à dimanche prochain. En attendant, je t'embrasse.

« Ta cousine,

« Fanny. »



« Tiens ! te *revoilà*, Eulalie ! — Est-ce que tu reviens avec nous ? — J'espère bien que non ; je ne me soucie pas de retomber en enfer. — Consolez-vous, mademoiselle Berthot ; on revient corrigée ; je ne vous ferai plus endèver. — Je le croirai quand je le verrai. — Je vous le promets, Mademoiselle. — Eulalie, « Il ne faut pas dire fontaine, je ne boirai plus de ton eau. » — Vous êtes une mauvaise, Esther ; je vous dis que je rentre de ma propre volonté, parce que cela me plaît, entendez-vous ? je n'aurai donc plus de raison pour me faire continuellement punir. — Comme ton caractère a changé ! qui donc a fait ce beau miracle ? — L'amitié de ma chère Fanny et sa sagesse, répliqua sérieusement Eulalie en prenant le bras de son amie. — Oh ! dit la maligne Esther, si c'est une affaire de sentiment, c'est autre chose ! »

Sans répondre à la raillerie, les deux cousines s'éloignèrent, et allèrent s'asseoir sur un banc rustique appuyé contre une charmille.

«Mais tu ne m'as jamais dit comment tu avais fait pour te faire retirer. — Ah! ne me parle plus de cela, j'en suis honteuse! — Mais encore, par quel moyen? — Que sais-je, moi? des niches perpétuelles qui troublaient toute la classe, avec qui j'avais bien soin d'être d'accord; des espiégleries à me faire sans cesse punir. J'étais sûre que cela indisposerait à la fin ma mère, et qu'elle serait plus punie que moi de ne pas m'avoir les jours de sortie. Je ne m'étais pas trompée, comme tu as vu. — Mais comment as-tu fait pour rentrer? — Ah! bah! avec de l'adresse et de la finesse dans l'esprit... Et puis, est-ce que je ne fais pas tout ce que je veux avec maman! — C'est singulier; je croyais connaître ma tante, et il ne m'avait jamais paru qu'elle fût si faible avec toi. — Et vous ne vous trompiez pas, dit une voix derrière la charmille. — Dieu! madame Lormont! — Ne vous effrayez pas, chère enfant; j'ai tout entendu, et pour la seule punition de votre présomption, Eulalie, je vous prie de lire cette lettre, que m'écrivait votre maman à l'époque de toutes vos petites extravagances.»

Eulalie prit la lettre en rougissant un peu, mais sans crainte, et lut ce qui suit :



MADAME HERSET A MADAME LORMONT.

« Je suis désolée des chagrins que vous cause ma fille; je sais fort bien qu'avec la volonté ferme de la soumettre, nous y parviendrions sûrement; mais je crois plus utile de la mettre dans le cas de se repentir de sa mauvaise conduite par l'accomplissement même de ses désirs les plus chers; car je sais qu'elle ne veut pas rester en pension, et je sais aussi que sa séparation de Fanny est presque l'unique cause de cette répugnance. Or, Fanny, depuis longtemps, tourmente sa mère pour entrer chez vous. Mme Gérard, sans le lui dire, est décidée à vous la donner. Je vous prie donc,

Madame, de prendre très au sérieux les sottes folies de mon Eulalie, et de m'en faire des plaintes tellement graves que je puisse être dans la nécessité de la retirer de pension, ce que je ferai le jour même où sa cousine entrera chez vous : là sera sa punition. Elle souffrira cruellement, j'en suis sûre, et elle demandera bientôt à revenir avec Fanny. Mais je lui ferai attendre assez longtemps ce bonheur, pour qu'elle ait dorénavant autant d'amour pour la pension qu'elle éprouvait auparavant d'antipathie. C'est ainsi que nous trouverons le remède dans le mal lui-même.

« Je suis avec respect, Madame,

« Votre dévouée,

« F. HERSET. »

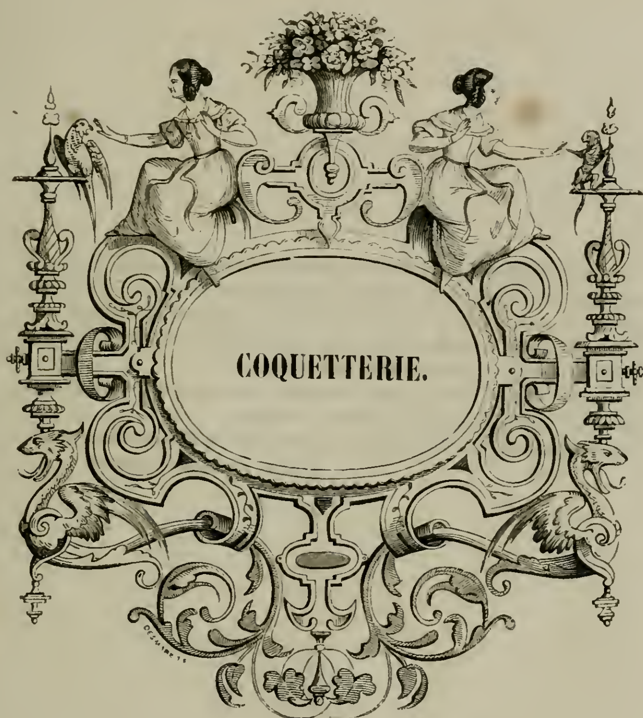
« Ah! s'écria Fanny, voilà comme tu fais tout ce que tu veux avec ta mère, toi, Eulalie? — Je t'en prie, ma chère, épargne-moi. Je commence à comprendre combien il y avait de folie et de présomption dans mes paroles; je croyais conduire ma mère, et je vois bien..... — que, sans le savoir, vous n'avez fait que ce que nous avons voulu, interrompit Mme Lormont, et malgré votre adresse et la finesse de votre esprit....

—Je n'étais qu'une petite sotte; mais un peu de patience, Madame, et j'espère que bientôt je saurai vous prouver que je ne suis pas tout à fait indigne de votre estime et de votre amitié.

— Je n'en doute pas, chère enfant, et je compte que vous prendrez bientôt une éclatante revanche. »

La directrice ne s'est pas trompée. Eulalie est restée la meilleure des amies, et est devenue le modèle des pensionnaires.

Mlle EMMA CHRÉTIEN,
Élève de l'Institution de madame Bachellery.


COQUETTERIE.

Le désir de plaire est un sentiment naturel qui naît du besoin de vivre en société et qui inspire le dévouement, l'indulgence, les égards, la politesse, toutes les vertus que les hommes aiment à rencontrer dans leurs semblables. La coquetterie ne saurait être ce sentiment, puisqu'elle ne rend pas meilleur et ne perfectionne pas le caractère..............................
Elle a pour unique base la vanité, ainsi que le manque de jugement, l'insensibilité, la folie, que la vanité traîne à sa suite..........................
Une femme modeste, vraie, sensible, laborieuse, ne sera jamais coquette.

Mme la comtesse DE BRADI.

N°3



COQUETTERIE.

Desesserts Editeur

Lith Rigo Freres & Fichot



COQUETTERIE.





ERMETTEZ, chère lectrice, qu'en vous disant mon âge, mon caractère et une partie de mon histoire, je vous taise mon nom; vous concevez que je ne puis pas m'exposer à devenir en quelque sorte un objet de curiosité pour les jeunes personnes qui pourraient me rencontrer dans le monde; ensuite, je n'aurai pas à vous parler de moi seule, et peut-être cette publicité ne conviendrait-elle pas aux personnes que j'aurai à mettre en scène; ainsi, voilà donc qui est bien convenu entre nous, tout sera vrai dans mon récit, sauf le nom des personnages.

Nous remonterons, s'il vous plaît, à deux ans de date : j'en avais douze alors. Je ne brillais pas du côté de la science ; bien plus, et ceci n'est pas à mon éloge, je n'en faisais pas grand cas. Les maîtres de grammaire et d'histoire excitaient fort peu mon admiration, et leurs leçons me semblaient toujours se prolonger indéfiniment. Mais la danse, la musique, le dessin ! m'écriai-je souvent à part moi, à la bonne heure, voilà qui est nécessaire, indispensable même à une jeune personne. La danse, surtout, était l'objet de ma prédilection : vous voyez que ce choix ne faisait honneur ni à ma raison, ni à mon jugement ; il était entièrement dicté par la vanité ; la vanité, entendez-vous?... Or, j'étais jolie (je suis bien obligée de vous le dire), grande pour mon âge, bien faite et d'une taille élancée ; on le disait chez ma bonne maman, et souvent, quand je sortais avec elle pour faire un tour aux Tuileries, ou quand, par un beau soleil d'avril, nous allions, en calèche découverte, faire une promenade au bois, j'entendais dire à côté de moi : « Oh ! la jolie petite personne ! elle est vraiment très-gentille ! » Je savourais avec délices ces exclamations élogieuses, je me gonflais de vanité, j'étais enchantée ; et bien loin, je vous assure, de croire qu'elles fussent exagérées, je les croyais à peine au niveau de mon mérite..... Et puis, d'ailleurs, comment aurais-je soupçonné de l'exagération, quand ma bonne maman, à ses moments de tendresse expansive (et ces moments-là étaient fréquents chez elle), me disait, en me serrant contre elle et couvrant mon front de baisers : « Chère enfant ! tu es bien le portrait de ta mère ! voilà bien ses beaux regards et son doux sourire ! Marguerite, tu seras belle comme ta mère ; puisses-tu, avec sa ressemblance, posséder toutes ses vertus ! » Ces tendres et bonnes paroles me touchaient toujours jusqu'au cœur ; je pleurais en l'embrassant avec effusion ; j'étais fière de savoir que ma mère avait brillé par ses

vertus; mais (le dirai-je?) j'étais fière, surtout, de savoir qu'elle était belle, et enchantée de lui ressembler de ce côté. C'était là ce qui me faisait le plus d'impression; le reste s'effaçait souvent de ma mémoire, mais les *beaux yeux* et le *doux sourire* y laissaient des traces plus profondes. Toutes ces flatteries étaient bien imprudentes, n'est-ce pas? Hélas! je le vis bien plus tard; mais alors je les savourais sans me douter du danger qu'elles renfermaient. Ne vous hâtez pas, néanmoins, d'accuser mon excellente bonne maman; quand je vous aurai dit la cause de cette tendresse idolâtre, vous l'en plaindrez, et vous l'excuserez certainement.

Elle est aujourd'hui bien âgée, ma bonne maman! et depuis l'année 1774, époque de sa naissance, bien des événements terribles se sont passés, et bien des malheurs irréparables ont frappé sa famille. Mariée à dix-huit ans au comte d'Hérisy, qui occupait un des plus beaux grades à la cour et dans l'armée (il était lieutenant-colonel du régiment Royal-Dragon), elle se vit bientôt forcée de quitter sa patrie, où les plus nobles têtes étaient les plus exposées: la révolution de 1793 venait d'éclater. Ma bonne maman émigra en Allemagne, où elle eut le malheur de perdre son mari lorsque mon père était encore au berceau; elle resta donc seule en pays étranger, chargée d'un enfant, et n'ayant pour appui que le vieux Valentin, ancien et fidèle serviteur de mon grand-père, et qui, par dévouement, l'avait suivi sur la terre d'exil. Le vieux Valentin avait un fils qui fut élevé avec mon père, non sur le pied d'un domestique, mais sur celui d'un frère; il reçut ainsi une belle éducation, et vous verrez plus tard s'il a su en profiter. En 1814, lorsque la famille royale rentra en France, mon père y rentra à sa suite avec sa mère; ils recouvrèrent une partie de leurs biens et purent reprendre le rang qui leur appartenait. Cette année-là même mon père se maria, et

voulut que le fils du vieux compagnon d'exil de mon grand-père, que M. Valentin, se mariât le même jour que lui. Entourée de ses enfants et de ses amis, ma bonne maman pouvait espérer de voir s'écouler dans le calme et la paix ses derniers jours. Le ciel en avait ordonné autrement. Bientôt le vieux Valentin mourut, puis, quelques jours après ma naissance, ma mère quitta la vie; enfin, nous perdîmes mon père, et ma bonne maman, de nouveau, resta seule au monde, chargée d'une petite-fille si jeune encore qu'elle ne pouvait pas même apprécier la grandeur de la perte qu'elle venait de faire. Aussi elle m'aima plus que je ne saurais vous le dire; elle réunit en moi seule tout l'amour qu'elle portait à son fils et à ma mère; je devins son bonheur et sa joie, et la consolation de ses vieux jours. Elle m'a fait la vie douce et heureuse, et par elle, chaque jour nouveau m'apporte un nouveau bonheur. Le fils du vieux valet de chambre de mon grand-père avait une fille aussi, que vous aurez occasion de connaître bientôt; ma bonne maman avait voulu qu'elle fût élevée avec moi: c'était un témoignage de la reconnaissance qu'elle portait à son grand-père et de la considération qu'elle avait pour son père, qui suivait la carrière du barreau. Nous étions élevées, Agathe et moi, sur le pied de l'égalité, avec cette différence, cependant, que jamais la toilette d'Agathe n'avait été aussi élégante que la mienne, et que son père, M. Valentin, recommandant sans cesse à sa fille le respect et la reconnaissance dont il était pénétré lui-même pour toute ma famille et pour ma bonne maman en particulier, Agathe, excellent cœur, plein de modestie, de simplicité, faisait rejaillir sur moi le respect qu'elle portait à ma bonne maman, et me traitait avec une sorte de familiarité révérencieuse et pleine d'égards. Trop jeune et trop étourdie pour comprendre le noble motif de sa conduite, je m'étais insensiblement habituée à ses défé-

rences, et je les regardais presque comme une chose due; me rappelant, d'ailleurs, qu'elle était la petite-fille du valet de chambre de mon grand-père, j'avais fini par la tenir pour ainsi dire un peu à distance, me considérant comme très-supérieure. Un jour M. Valentin, le père d'Agathe, après avoir eu de longues conférences avec ma bonne maman, partit pour l'Allemagne, où l'appelait, nous dit-il, une affaire de la plus haute importance.

Vers ce temps, ma bonne maman se mit à recevoir plus de monde qu'elle n'en avait encore reçu; elle recherchait surtout les jeunes demoiselles. Jusque là j'avais vécu pour ainsi dire seule, et mon caractère avait contracté dans cette espèce d'isolement une teinte de fierté quelque peu sauvage. Ma bonne maman (elle me l'a dit depuis) espérait, par la société de jeunes personnes de mon âge, adoucir les aspérités de mon esprit et lui donner le liant et la facilité qui lui manquaient. Elle ne se trompait pas dans son calcul: bientôt la raideur de mon caractère se détendit, et je devins aussi enjouée, aussi agréable avec mes jeunes amies, que celles-ci l'étaient avec moi; mais ce que j'avais gagné en savoir-vivre, je le perdais insensiblement en simplicité. J'ai toujours eu du goût pour la toilette; je vous l'avoue avec d'autant plus de confiance, ô mes lectrices! que je me suis aperçue que presque toutes les jeunes filles partageaient avec moi ce petit défaut. J'aimais à me voir mise avec une certaine élégance; j'accueillais, avec les exclamations d'une joie encore enfantine, l'ouvrière qui m'apportait une robe neuve ou un chapeau du dernier genre; je n'étais même pas indifférente à l'apparition d'une paire de jolis brodequins ou d'une ceinture fraîchement sortie du magasin; mais cette inclination n'allait pas au delà d'un goût bien excusable encore. Hélas! ce goût s'accrut bientôt et dégénéra enfin en une véritable passion, comme vous allez le voir.

Les jeunes personnes que ma bonne maman recevait, et que je visitais aussi chez elles, étaient toutes (cela va sans le dire) fort bien élevées et de très-grandes maisons. Elles étaient, sans contredit, aimables et polies, douces et prévenantes; mais plusieurs d'entre elles étaient d'une recherche extrême dans leur toilette, à laquelle elles apportaient une importance qui, je le pense aujourd'hui, devait les rendre fort ridicules. Les modes, les étoffes, le choix des couleurs, la coiffure, étaient le thème ordinaire de leurs conversations. Nous ne les écoutions pas toujours, comme vous le pensez bien; nous préférions jouer entre nous, ou causer de nos plaisirs, ou dire de ces riens puérils qui font lever les épaules aux grandes personnes, mais qui pour nous sont ravissants par leur nullité même. Quelquefois pourtant il fallait les entendre, et alors insensiblement je me laissais aller à écouter avec intérêt le détail de la parure qu'avait, à la soirée de tel ou tel jour, madame ou mademoiselle une telle. J'étais charmée, et l'enthousiasme avec lequel elles en parlaient me gagnait bientôt. Mon goût primitif se développait; je commençais à détailler aussi le costume des dames que je voyais, et bientôt je fus en état de bavarder toilette comme mes amies. Mais ce ne fut pas tout: je les voyais sans cesse traiter avec un certain dédain les personnes dont la mise n'était pas aussi élégante que la leur. Je ne voulus pas rester en arrière; je me dépitais à la pensée de n'être pas aussi bien qu'elles; je formai même le projet de les surpasser, afin de jouir de leur dépit. Je me trouvais déjà plus jolie qu'elles, et je me disais que je le serais bien plus encore si je rehaussais mes avantages naturels par des ajustements plus élégants et plus recherchés. Je jouissais fièrement de mes petits triomphes, et je devins enfin coquette..... Ne riez pas, je vous prie, je parle très-sérieusement..... Je devins coquette à faire frémir, ou plutôt à faire..... pitié. Je ne sais jusqu'où je serais

allée dans mes sottes idées, si un événement inattendu ne m'eût remise dans mon bon sens.

Je vous ai dit que la petite-fille de l'ancien valet de chambre de mon grand-père était élevée avec moi; vous vous rappelez qu'à l'époque où se passaient ces petits événements, son père, qui suivait la carrière du barreau, était parti pour l'Allemagne, où l'appelait, nous dit-il, une importante affaire, et qu'il avait confié sa fille à ma bonne maman, en la recommandant à ses soins et à mon amitié. Son absence se prolongeait; il écrivait quelquefois à sa fille, mais plus souvent à ma bonne maman; et j'avais surpris plus d'une fois celle-ci tristement préoccupée et rêvant, une de ses lettres entre les mains, puis s'enfermant durant de grandes heures pour y répondre. Ces singularités m'étonnaient, et je me demandais ce que les lettres de M. Valentin contenaient de si intéressant pour la préoccuper ainsi. Ces observations firent trêve pendant quelque temps à ma passion de toilette; mais j'y revins bientôt avec plus d'ardeur que jamais, et voici comment :

Agathe avait une mise beaucoup moins élégante que la mienne; ainsi l'avait voulu son père. Je n'avais jamais fait attention à cette différence; elle ne me choquait pas: il n'en fut pas de même de mes jeunes amies. Dès que nous fûmes un peu plus intimes, elles me firent mille questions sur ma compagne : Qui est-elle?... Que fait sa famille?... A-t-elle de la fortune?... Comment se trouve-t-elle élevée avec vous? etc., etc. Je leur racontai naïvement notre commune histoire, les services que son grand-père avait rendus au mien, et la récompense qu'ils lui avaient méritée. « C'est très-bien, me dit l'une d'elles, mais au moins vous devriez lui faire prendre une mise plus en harmonie avec la vôtre; on croirait que vous faites votre compagnie de la fille de votre femme de chambre. » Ces paroles me piquèrent, et, dès le lendemain, j'obtins de ma

bonne maman qu'Agathe serait dorénavant mise comme moi. Se trompant sur le motif qui me faisait agir, et l'attribuant à un sentiment d'amitié, elle acquiesça avec empressement à ma demande, et, dès le lendemain, Agathe prit la même toilette que moi, non sans quelque résistance de sa part : elle craignait de mécontenter son père ; ma bonne maman prit tout sur elle, et je vis qu'Agathe n'était pas fâchée de ce changement. Elle n'avait pas été sans souffrir de temps à autre quelques dédains de celles de mes amies qui faisaient les *dames*. Pendant quelque temps Agathe se vit mieux traitée, grâce à son habit ; mais cela ne pouvait durer longtemps. Mes petits triomphes de coquetterie n'avaient pas laissé de me faire des envieuses parmi mes compagnes, et celles-là ne se faisaient pas faute de me railler quand l'occasion s'en présentait. Mais j'étais trop satisfaite de moi-même pour m'en apercevoir, ou seulement pour le soupçonner. Leur patience ne se lassa pas ; elles trouvèrent enfin l'endroit sensible, et ce fut encore Agathe dont elles se servirent pour attaquer ma vanité. Pour cela elles n'eurent qu'à retourner la phrase qui m'avait d'abord blessée. « En vérité, ma chère, me dit un jour la même qui m'avait déjà parlé la première fois, vous êtes une bonne personne, et je vous admire de mettre sur le même pied que vous la petite-fille d'un domestique ; on la prendrait aujourd'hui pour votre sœur. »

La rougeur me monta subitement au visage. Le coup avait porté juste, j'étais piquée au vif. Dès lors je pris, pour ainsi dire, Agathe en aversion, et je m'attachai à obtenir de ma bonne maman qu'elle rétablît la différence qui existait autrefois entre le costume de la fille de M. Valentin et le mien. Mais cette fois tous mes efforts se brisèrent contre sa justice et contre sa dignité. Cette résistance m'irrita au lieu de me calmer, et je ne songeai plus qu'au moyen de détruire l'égalité que moi-même j'avais établie entre Agathe

et moi. Je pensai que le plus sûr moyen serait de porter des objets d'un prix tel que la fortune d'Agathe ne pût y suffire. On céda à mes coûteuses fantaisies; mais Agathe, sans les demander, sans les désirer même, les obtenait également. Mon irritation était à son comble. Dans ces conjonctures, le jour de ma fête arriva; ma bonne maman avait l'extrême bonté de me laisser choisir, ce jour-là, le cadeau qu'elle me faisait chaque année. L'occasion me parut parfaite dans mes desseins, et je me promis bien de ne pas la laisser échapper. En visitant avec ma bonne maman les beaux magasins de Delille, j'avais remarqué un superbe burnous de cachemire doublé en satin rose; il semblait destiné à une jeune personne de mon âge; le prix en était fort élevé. Ce fut sur cet objet que se porta mon choix; je le demandai; il me fut accordé sans observations, et je m'en revins enchantée. Le jour suivant, à l'occasion de ma fête, mes jeunes amies se réunissaient chez nous; nous devions, après un joli dîner, achever le reste de la soirée au concert. Je me promettais bien d'y faire admirer le superbe burnous. Cette fois, me disais-je, *mademoiselle Agathe* ne sera pas prise pour *ma sœur*. Cet objet est trop cher pour elle, à coup sûr; et d'ailleurs, c'est un cadeau particulier pour le jour de ma fête; ma bonne maman n'aura donc eu aucune raison pour lui en donner un pareil.

Le lendemain, tout se passa à merveille; j'étais rayonnante de joie. Je fis un éloge emphatique du cadeau qui venait de m'être fait, et j'eus soin de dire *confidentiellement* à chacune de mes amies qu'Agathe n'en aurait pas un pareil. Après le dîner nous nous préparâmes toutes à sortir, et je me fis apporter l'objet en question. Ma bonne maman était entrée dans sa chambre pour donner un dernier soin à son ajustement; Agathe était sortie sans doute pour le même motif. Nous étions restées seules au salon, et mon nouveau costume faisait l'admiration de toutes ces demoiselles. J'étais d'une

gaieté folâtre, il fallait voir! et fière de mon succès, je m'écriais orgueilleusement: «Oui, j'avoue que cela est fort distingué, et j'oserais bien assurer que l'on ne pourrait en trouver un pareil!..» Au moment où j'achevais ces triomphantes paroles, je remarquai que plusieurs de ces demoiselles riaient d'un petit air moqueur en regardant derrière moi; je me retourne, et je vois.... Mettez-vous un moment dans ma position, chère lectrice, et vous excuserez sans doute un peu le mouvement irréfléchi de colère auquel je me livrai... Je vois Agathe revêtue d'un burnous absolument semblable au mien, et qui, bien froide et bien calme, m'écoutait depuis quelques instants. « Ah! c'est trop fort! m'écriai-je avec indignation; qui vous a donné cet objet? — Qui serait-ce, Marguerite, que votre excellente mère? — *Marguerite!*..... Je vous prie, *mademoiselle Agathe*, de quitter ce ton de familiarité qui ne me convient pas; et quant à ce burnous,



je vous déclare que vous le quitterez, ou que je ne porterai jamais le mien. Je suis fatiguée de voir traiter à mon égal la petite-fille du valet de chambre de mon grand-père!...

— Ah! Mademoiselle, reprit Agathe en pleurant à chau-

N°4



COQUETTERIE.

Desessarts Editeur

Lith. Rigo Frères [illegible] Richer [illegible]

des larmes, ce que vous me dites est bien cruel !... Non que je rougisse de mon origine, mais parce que je n'ai rien fait pour que vous me reprochiez les bontés de votre famille. Si j'ai pris une toilette plus élégante, c'est parce que vous-même l'avez désiré, et je n'ai cédé que pour vous faire plaisir. Quant à ceci, dit-elle en jetant le burnous sur une chaise, j'y renonce volontiers puisqu'il vous déplaît que je le porte; toutes les parures du monde me sont moins précieuses que votre amitié. — Très-bien, dit en s'avançant ma grand'maman, très-bien Agathe, ce que vous faites part d'un cœur grand et bon. Quant à vous, Mademoiselle, je ne vous adresse aucun reproche; seulement, comme nous avons encore quelques instants avant de partir, je veux raconter une histoire de ma jeunesse à vos jeunes amies. »

Cette promesse d'une histoire me troubla comme une menace, et les regards malins, aiguisés par de malins sourires que se renvoyaient ces demoiselles, me confirmaient dans mes craintes. Je m'efforçai enfin de faire bonne contenance, et pris une chaise dans le cercle qui s'était formé devant la cheminée, dont la narratrice tenait le coin droit. Elle commença ainsi :

« Je suis septuagénaire bientôt, mes belles enfants, et à travers ma pâleur et mes rides il vous serait bien difficile de deviner qu'à votre âge j'étais une fort jolie enfant; je le savais bien, je le savais beaucoup trop, et c'était un grand mal, car ce fut la raison qui fit de moi une *petite coquette.* »

Ici les regards se fixèrent sur moi; je rougis un peu, mais je parvins enfin à me rassurer.

« Vous ne savez peut-être pas bien ce que c'est qu'une petite coquette; je vais vous l'apprendre.

« La jeune fille que possède ce misérable défaut, aime la parure par-dessus toutes choses; il lui faut sans cesse de nouveaux ajustements; les plus frais, les plus recherchés,

rien n'est trop beau pour elle. Il faut la voir se mirer dans toutes les glaces du matin au soir, se sourire à elle-même, faire de petites mines, étudier ses grâces et prendre mille petites manières qu'elle croit charmantes, et qui ne sont que supérieurement ridicules. Vous ne sauriez croire combien elle perd de temps à ces futilités, et combien elle néglige son instruction. Parlez-lui de grammaire, d'histoire, de géographie...; ah bien oui! elle a bien le temps de songer à ces bagatelles! Mais entretenez-la d'un pas de danse nouveau, ou de la dernière forme des chapeaux, ou de la coiffure la plus en vogue pour les jeunes personnes de son âge, oh! alors elle sera toute oreilles et ne perdra pas un mot de vos paroles. C'est un sujet qui l'intéresse fort, je vous assure, et sur lequel elle ne tarirait pas. Vous la reconnaîtrez aisément en société à son parler affecté; elle a plusieurs voix à son service: tantôt elle prend un petit ton *flûté*, elle semble vouloir *gazouiller* comme un oiseau; tantôt elle *traîne* sur ses paroles et *grasseye* en minaudant. A tout propos, elle s'écrie d'un ton pincé: « Ah! fi donc! c'est affreux, c'est du plus mauvais goût! » ou bien: « Ah! c'est charmant! c'est délicieux! Voilà quelque chose d'un goût *exquis!* » Elle fait le désespoir de sa bonne par ses exigences; douce et facile sur tout le reste, elle est impitoyable sur l'article toilette. Que vous dirai-je?.... c'est une petite personne toute remplie d'adoration pour ses perfections imaginaires; flattez sa manie, et vous serez la personne du monde la plus aimable et la meilleure de ses amies. Cette petite *précieuse ridicule* est tellement pénétrée de son mérite, qu'elle prend même pour de l'admiration les exclamations de pitié et les sourires moqueurs qu'elle excite. — Eh bien! chères enfants, j'étais ainsi il y a quelque soixante ans. »

Vous pouvez croire, amie lectrice, que je n'étais pas à mon aise durant tout ce petit discours si parfaitement tourné

à mon intention; mais je n'étais pas au bout de mon supplice, et après avoir toussé deux ou trois fois d'un air railleur, bonne maman reprit en ces termes :

«Vous sentez bien que j'étais une petite sotte, et chacun le pensait comme vous; or, il faut que vous sachiez qu'avec moi et dans la maison de mon père était élevée la petite-fille d'un vieux serviteur...

—Ah! bonne maman! interrompis-je à cet endroit, d'un ton suppliant et en joignant les mains. Cette fois je n'étais plus rouge, j'étais pourpre, et la sueur couvrait mon front.

«Ce vieux serviteur, continua-t-elle sans paraître avoir remarqué mon interjection, avait rendu les plus grands services à ma famille; il avait laissé à sa petite-fille, en héritage, le souvenir de ses vertus, et à nous le devoir de nous acquitter envers elle par notre reconnaissance; cette enfant m'aimait de tout son cœur, et s'était toujours montrée avec moi d'une complaisance, d'une patience, d'un attachement à toute épreuve; elle était la simplicité même. J'aurais dû la chérir comme une sœur; eh bien! vous ne le croirez pas, il n'en était rien, et je vous le dis aujourd'hui avec sincérité, j'étais une petite fille bien ingrate et bien indigne d'être aimée.

«Vous ne m'écoutez pas, chère Hortense, dit tout à coup la narratrice en s'adressant à l'une de mes amies qui, placée au coin opposé de la cheminée, semblait parcourir la *Gazette de France*, qui y avait été sans doute oubliée. Qu'a donc ce journal de si intéressant qu'il m'enlève votre attention?

— Je vous demande bien pardon, Madame, mais c'est qu'il est précisément question de vous sur cette feuille, et c'est votre nom qui, m'ayant frappée par hasard, a attiré mon attention.

— Vraiment? eh bien! donnez-le à Marguerite, elle va nous le lire, cela en vaut bien la peine; nous re-

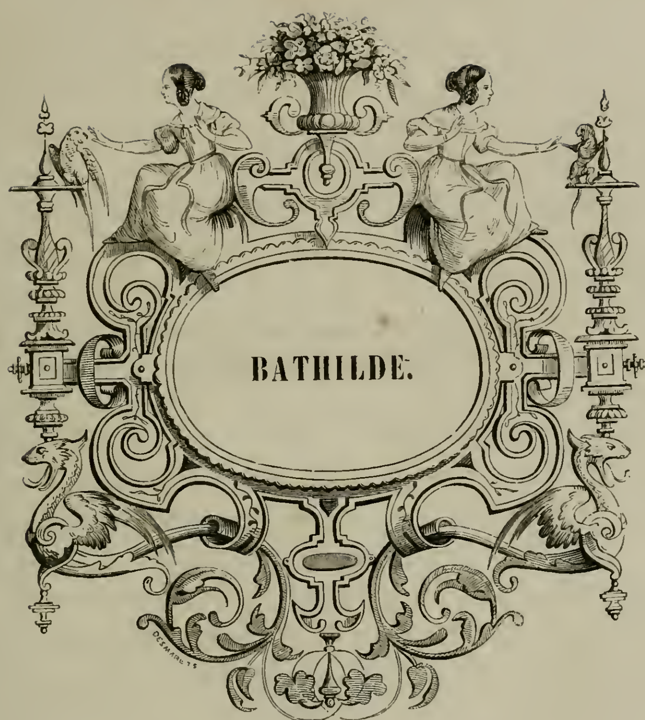
prendrons la suite de notre histoire après cette lecture. »

On me passa le journal, et voici ce que je lus d'une voix qui devenait plus tremblante à chaque ligne :

« On nous écrit de Vienne que, grâce au talent tout à fait remarquable et aux soins dévoués du jeune avocat qui la défendait, la famille d'Hérisy vient de gagner contre les comtes de Thomberg l'important procès qui durait depuis si longtemps, et dans lequel la presque totalité de la fortune des Hérisy était engagée. Le nom de M. Valentin Huguet, leur avocat, a pris place, dès ce jour, parmi les plus illustres du barreau. »

A ces mots, mon repentir et ma douleur brisèrent mon orgueil; j'éclatai en sanglots; puis, sans penser à la présence de mes jeunes amies, je m'élançai dans les bras d'Agathe en m'écriant : « Pardonne-moi, bonne Agathe, pardonne-moi ! Oh! j'étais bien coupable!...» Puis, me précipitant vers le burnous, je le plaçai moi-même sur ses épaules, et, l'embrassant encore : « Rien n'est trop beau pour toi, chère sœur, » dis je à la bonne fille, qui pleurait de joie en me rendant mes caresses. Me tournant ensuite vers bonne maman : « Êtes-vous contente de moi ? — Oui, ma fille, me dit-elle avec un regard d'une douceur pénétrante et d'une voix où vibrait l'émotion. — Mesdemoiselles, ajouta-t-elle en se tournant vers mes amies, il est l'heure de partir, je vous achèverai mon histoire un autre jour. »

Nous partîmes, nous tenant étroitement serrées, bras dessus, bras dessous, Agathe et moi; elle portait son burnous; moi, j'avais oublié le mien, je n'étais plus coquette.


BATHILDE.
DESMARETS

Être *franc* ce n'est pas dire tout ce qu'on pense :
C'est ne dire jamais ce qu'on ne pense pas.

DUFRESNY.

N° 5.



BATHILDE.

Desesserts Editeur

Lith. Rigo Freres et Cie.



BATHILDE.





QUELLE est donc, Madame, la jeune personne dont je revois, dans votre cabinet, le portrait que j'avais vu déjà dans le parloir? je l'ai cherchée vainement parmi toutes les élèves de la maison. — Telles étaient les paroles qu'adressait à madame Bréval, sa digne institutrice, la jeune Clémence d'Expilly, récemment entrée en pension. Et je vous assure que vous eussiez partagé sa curiosité, si vous eussiez été arrêtée comme elle devant le tableau qu'elle désignait en parlant ainsi.

C'est qu'en effet rien n'était plus gracieux, plus attrayant que ce portrait de jeune fille; on essaierait vainement de produire par la parole l'effet qu'un artiste habile

avait produit avec le pinceau. Ce n'est pas que la tête eût cette exactitude de lignes, cette régularité de proportions qui constitue la beauté; non : une analyse attentive y faisait découvrir quelques imperfections; mais, loin d'en détruire l'harmonie, on sentait qu'on n'aurait pu en changer un seul détail pour le régulariser, sans ôter à l'ensemble la grâce inimitable qui en faisait le premier charme. Figurez-vous une tête de jeune personne de douze à treize ans, des cheveux châtains qui, suivant les effets de la lumière, donnaient des teintes d'un blond doré; un front bien développé et s'arrondissant légèrement à l'endroit des tempes, qu'ombrageaient des boucles de cheveux doux et fins comme de la soie. Les yeux étaient d'un bleu limpide et vif, et si bien ouverts qu'ils semblaient vouloir laisser lire jusque dans le fond de la pensée; la bouche souriante, quoiqu'à demi fermée; le menton, d'un ovale assez pur, présentait une charmante petite fossette; le teint, sans être brun ni fortement coloré, n'était pourtant pas sans vigueur. C'était une physionomie ouverte, où se lisaient une gaieté vraie et une franchise qui ne devait pourtant pas être sans retenue, à en juger par le mouvement des lèvres, qui laissait deviner autant de finesse que le front de jugement, et le regard de fermeté dans sa pureté. Enfin, ce n'était pas une belle figure; c'était une charmante et intéressante physionomie qui devait plaire à tout le monde, mais qui devait surtout attirer l'attention d'une jeune personne de même âge et lui faire désirer de connaître l'original. Aussi Clémence, subissant l'impression qu'il produisait généralement, répéta sa question à madame Bréval, qui, occupée alors à terminer une lettre, ne l'avait sans doute pas entendue la première fois; mais alors sa lettre était achevée, et, en la cachetant, elle releva les yeux vers le portrait d'abord, puis, les rebaissant ensuite vers notre questionneuse, elle lui dit avec un sourire affable:

« N'est-ce pas que vous vous sentiriez disposée à aimer une jeune personne qui ressemblerait à ce portrait, et que vous seriez bien aise de la compter parmi vos compagnes?

— Oh! assurément, Madame; et parmi les élèves de la pension, qui toutes sont fort aimables, il n'en est pas une seule dont la physionomie prévienne davantage en sa faveur.

— Cela est vrai, ma chère petite; cependant, et je m'afflige d'être obligée de vous le dire, il faut apprendre à se défier des apparences : elles sont quelquefois trompeuses, et il est toujours prudent de réfléchir avant de s'abandonner à son premier mouvement. Mais ici ce n'est pas le cas, et jamais chez personne, le caractère et la physionomie n'ont été plus d'accord que chez Bathilde; il suffisait de la voir une fois pour la connaître tout entière; jamais on ne vit dans une jeune fille plus d'horreur du mensonge, ou même de l'exagération, qui est une autre sorte de mensonge; elle savait se taire cependant, et, ouverte sur ce qui la regardait personnellement, elle était d'une discrétion à toute épreuve pour ce qui regardait les autres. Comme elle n'avait rien à cacher, son esprit, libre de toute gêne, permettait une continuelle expansion à sa gaieté naturelle : aussi, partout avec elle se présentaient la joie et le plaisir; elle était le charme de ses compagnes : pas de bonne récréation sans Bathilde, pas de partie de plaisir complète dont elle n'eût pas été. Généreuse sans être prodigue, elle savait obliger sans même en attendre de reconnaissance; elle était généreuse pour le seul plaisir d'être utile. Enfin, et le plus beau fleuron de cette couronne de qualités aimables, elle était d'une modestie charmante : jamais peut-être la pensée ne lui est venue qu'elle était jolie, jamais le désir de l'être plus qu'aucune de ses compagnes; toute toilette lui convenait pourvu qu'elle fût propre et avenante, et tout lui allait bien, car elle portait le costume le moins recherché avec tant

d'aisance qu'elle lui prêtait une élégance de grâce cent fois préférable à l'élégance de luxe; charmante simplicité, si vraie qu'elle s'ignorait elle-même. Vous pensez bien, et il est inutile que je vous le dise, que Bathilde n'était pas sans défaut; mais, devant ses qualités, ils s'effaçaient et disparaissaient presque entièrement; c'est qu'ils étaient légers et inoffensifs, qu'ils ne pouvaient nuire qu'à elle seule; c'est qu'enfin ils venaient de son âge et devaient diminuer avec les années, tandis que ses vertus étaient de tout âge, et que le temps ne devait que les fortifier davantage.

« Ce portrait est une preuve de ce que je viens de vous avancer, et sa présence chez moi est due à un événement dans lequel Bathilde a déployé tant de noblesse de caractère, que ses compagnes lui ont unanimement décerné l'honneur de figurer à la plus belle place du parloir; l'honneur que lui ont fait mes élèves en est devenu un pour la maison et pour elles-mêmes; mais comme j'étais moi-même intéressée gravement dans cette circonstance, et que je n'ai pas eu d'autre moyen de lui prouver mon attachement et ma reconnaissance, j'ai placé son image là où vous la voyez, entre celle de ma mère et celle de mon fils. »

De telles paroles étaient de nature à éveiller la curiosité de la nouvelle pensionnaire; à sa pose recueillie et attentive, à son regard avidement interrogateur, madame Bréval comprit son silence, et, souriant de nouveau avec bonté, reprit ainsi :

« Je conçois votre désir, chère enfant, vous brûlez de savoir cette grande histoire où je suis mêlée; il est juste qu'après avoir excité votre curiosité je la satisfasse; écoutez-moi donc. »

Ces paroles parurent causer un vif plaisir à la curieuse pensionnaire; elle s'assit commodément et disposa sa personne comme quelqu'un qui s'apprête à écouter un récit intéressant.

« Il y a quelques mois, une dame de mes bonnes amies m'amena une jeune personne de 24 à 25 ans, qu'elle me recommanda spécialement comme très-propre à l'enseignement, qu'elle avait déjà professé avec succès en province. Précisément à cette époque, un emploi de cette nature se trouvait vacant dans ma maison; dans le désir d'obliger mon amie, j'accueillis sa protégée et la mis de suite en fonctions. Je n'eus qu'à me louer du zèle qu'elle apportait à l'accomplissement de ses devoirs; les progrès des élèves que je lui avais confiées témoignèrent de son savoir et de son habileté. Je n'avais donc qu'à m'en louer, et, lui donnant bientôt ma confiance, je commençai à me remettre sur elle du soin de faire de temps en temps des visites nécessaires à quelques familles, dont l'éloignement m'eût fait perdre un temps précieux. Madame de Sauhr, la mère de Bathilde, était du nombre. Or, abusant de ma confiance, cette personne ambitieuse ne cherchait à rien moins qu'à capter la bienveillance des familles de mes élèves, pour ensuite élever une maison sur les ruines de la mienne. Je ne qualifierai pas une telle conduite; vous sentez aussi bien que moi tout ce qu'elle a d'avilissant. Je vous tairai aussi le nom de ma déloyale mandataire; elle est d'une famille honorable, elle avait mené jusque là une conduite irréprochable; l'échec honteux qu'elle a éprouvé aura pu la remettre dans la bonne voie, il faut laisser une route ouverte au repentir, et heureusement, mes élèves même ne la connaissaient que sous le nom de miss Anna. Or, Bathilde eut bientôt connaissance des intrigues de sa surveillante; elle eût pu m'en avertir, mais il y avait dans son esprit trop de droiture et d'indulgence pour ne pas sentir qu'en me sauvant ainsi elle perdait cette jeune personne; d'ailleurs, elle avait horreur de tout ce qui aurait pu avoir la couleur d'un rapport. Or, voici le moyen qu'elle employa. Un jour de sortie générale, elle était restée à la

pension avec une seule de mes élèves ; elle prit à part miss Anna, et lui montrant des lettres accusatrices écrites par la surveillante, et qu'elle avait obtenues de plusieurs de ses compagnes qui partageaient son indignation et sa crainte de m'affliger et de perdre pour toujours miss Anna, elle déclara à celle-ci qu'il fallait dès le lendemain me donner sa démission, en usant du prétexte qui lui plairait, sans quoi elle me remettrait les lettres en question. La sous-maîtresse employa les prières, les menaces, les détours ; mais, voyant que tout était inutile, elle finit par avouer en rougissant qu'elle se trouvait sans argent. — « Qu'à cela ne tienne, lui dit Bathilde ; je serais fâchée de vous savoir exposée aux besoins ; ma mère, que j'ai consultée, a prévu cette objection : prenez cette bourse, qu'elle m'a donnée pour vous, Mademoiselle ; je voudrais qu'elle fût assez riche pour éloigner dorénavant de votre esprit le désir d'acquérir une position aux dépens de l'honneur. »

« Miss Anna me donna sa démission le lendemain sous un prétexte qui ne souffrait pas de retard, et malgré mes instances elle partit ; je la regrettai alors, car je connaissais ses qualités, et elle en avait de très-réelles, et j'ignorais sa conduite. Quelques mois après ce petit événement, j'appris la vérité par la mère de l'élève qui était restée le jour de sortie qui décida du départ de miss Anna ; cette élève avait raconté chez elle la noble conduite de Bathilde. Ce fait devint bientôt public ici, au grand chagrin de Bathilde, qui ne put cependant blâmer son amie ; elle savait trop bien que confier un secret à une mère, c'est en assurer la conservation s'il doit rester caché, et en éviter le danger, s'il en renferme.

« Voilà pourquoi j'aime Bathilde comme une fille, et voilà pourquoi vous avez vu son portrait au parloir et dans mon cabinet.

— Oh ! Madame, s'écria vivement l'interlocutrice, je

m'estimerais bien heureuse d'avoir Bathilde pour amie.

— Je conçois votre vœu et je l'approuve ; mais il n'est pas facile de le réaliser ; Bathilde a quitté la pension depuis un mois, car elle vient d'avoir l'affreux malheur de perdre son père, et elle a été mêler sa douleur à celle de sa mère, et puiser, dans l'échange de leur tendresse, des forces contre le désespoir. »

Le départ de Bathilde, à la suite du malheur qui venait de la frapper, fermait toute voie à la sympathie naissante de Clémence. Elle ne l'oublia cependant pas, d'autant plus que Mlle de Sauhr était souvent le sujet des entretiens des jeunes pensionnaires de Mme Bréval. Les vacances étaient venues. La plupart des élèves étaient allées les passer dans leurs familles. Mme d'Expilly emmena sa fille à la campagne qu'elle possédait dans les environs d'Orléans. Ce fut un moment d'un indicible plaisir que celui où elle mit le pied dans la chaise de poste qui allait l'emporter loin de Paris. Les premiers jours, Clémence n'eut pas un moment d'ennui ; mais bientôt la campagne perdit de ses charmes à ses yeux, et il fallut chercher de nouvelles distractions ; elle se souvint alors que sa nourrice demeurait à une demi-lieue de là, près d'un château dont dépendait une terre que son mari faisait valoir à titre de fermier.

Mme d'Expilly trouva très-convenable le désir que sa fille lui manifesta de faire une visite à sa nourrice, et un jour on se dirigea vers la demeure de la mère Gorinot. La bonne femme se montra enchantée de revoir *sa petite Némence*, et l'accueillit avec toutes les démonstrations d'une joie véritable ; mais il n'en fut pas de même du père Gorinot : malgré ses efforts pour paraître gai, il était facile de voir qu'il était en proie à une inquiétude qu'il ne pouvait maîtriser. Sa femme se crut obligée de prier Mme d'Expilly d'excuser la mauvaise humeur de son *homme*, à qui il venait d'arriver un petit malheur causé par sa maladresse. Clé-

mence laissa un joli cadeau à sa nourrice, suivant l'habitude qu'elle avait d'agir ainsi tous les ans, et se retira pour se dérober à ses remerciements. Mais tous les ans aussi, en reconnaissance de ce présent, le père Gorinot avait l'habitude d'apporter à Clémence une corbeille de ses plus beaux fruits. Le lendemain donc, sitôt que l'heure fut arrivée à laquelle on pouvait se présenter au château, on annonça à Mme d'Expilly la visite de M. Gorinot, qui se présenta en grande toilette, souliers presque fins, habit carré, roulant son large chapeau des grands jours entre ses mains; il offrit son petit présent avec toute la bonne grâce dont il était capable, et s'excusa de nouveau de sa mauvaise humeur involontaire de la veille.

« Mais à propos, *papa* Gorinot (c'était le mot d'amitié de Clémence au mari de sa nourrice), dites-moi donc s'il n'y a pas d'indiscrétion à vous demander la cause de votre chagrin d'hier? — Il y avait bien de quoi, allez, Mamzelle, et j'ai eu grandement peur hier; car imaginez que j'ai eu le malheur d'être presque cause que la *demoiselle* du nouveau propriétaire de la terre qui m'est affermée se blessât dangereusement. — Ah! vraiment; c'est étonnant, vous qui êtes si bon d'habitude! — Oh! mamzelle, je ne l'avais pas fait exprès! J'étais à travailler dans le grand champ de luzerne qui est à côté de ma maison, lorsque, me retournant, je vois un âne qui broutait bien tranquillement ma luzerne; alors, vous concevez, j'ai trouvé ce procédé par trop sans gène, et j'ai crié en courant après le baudet, qui s'est mis à cabrioler en se sauvant. — Eh bien! je ne vois pas encore grand mal dans tout cela. — Ah! c'est que sur la bête il y avait une jeune personne de votre âge à peu près, et bien gentille, vraiment, qui est tombée par suite des ruades de sa monture; elle s'était un peu blessée, et voyez quel guignon! c'était la demoiselle de mon propriétaire. Or, justement, le bail de ma ferme est

près d'expirer, et je tremblais que la demoiselle ne se plaignît à ses parents, qui alors pouvaient très-bien refuser de me le renouveler, et le donner à un autre. Je n'entrai pas au château, j'avais trop de peur d'être mal reçu; cependant, par le conseil de ma femme je suis allé demander des nouvelles de la jeune demoiselle. Le cœur me battait un peu en entrant dans la cour, où attendait une chaise de poste prête à partir... Cette demoiselle descendait justement comme je montais; elle me reconnut tout de suite. « Maman, dit-elle en me montrant à une dame qui l'accompagnait, voici le brave homme dont je t'ai parlé hier, celui dans le champ duquel mon âne a fait du dégât et qui m'a ramenée avec tous les soins possibles. — Vous êtes le fermier de ma terre, n'est-ce pas, mon ami? — me dit cette dame; — votre bail est sur le point d'expirer; soyez sans inquiétude, il vous sera renouvelé aux mêmes conditions; — puis, en me mettant une pièce de 20 francs dans la main : — Je vous remercie, mon ami, des bons soins que vous avez eus hier pour ma fille.» Moi qui venais pour m'excuser, jugez un peu de mon étonnement; j'étais resté immobile à la même place, mon chapeau d'une main et la pièce de 20 francs dans l'autre. Quand je voulus les remercier, la chaise de poste était partie. Il paraît que la petite demoiselle n'avait pas dit à sa mère que c'était moi qui avais effrayé son âne; elle avait bien eu la franchise de raconter l'histoire en question, mais en cachant ce qui pouvait me nuire, et disant ce qui pouvait m'être utile. Hein! mamzelle, voilà un beau trait de discrétion et de générosité! — Et comment s'appelle cette jeune personne? dit aussitôt Clémence au papa Gorinot. — Oh! je ne saurais pas trop vous dire, c'est un drôle de nom, tout court, et qui finit en *aur*. — N'est-ce pas Mlle de Sauhr? — Attendez donc...; oui, c'est bien cela. — Ah, mon Dieu! nous étions si voisines et je ne le savais pas, moi qui désirais tant de la connaître! et cela est si facile à la campagne de faire con-

naissance ; mais il est dit que j'arriverai toujours trop tard !... »

Bathilde était retournée à Paris.

Tout devait donc faire penser à Clémence qu'elle n'aurait jamais occasion de se rencontrer avec Bathilde. Le onzième mois depuis son entrée en pension était sur le point de finir, lorsqu'elle tomba malade : Mme d'Expilly, dans sa tendresse maternelle, désira garder sa fille auprès d'elle, et pour ne point interrompre le cours de son éducation, Clémence suivait trois fois par semaine les cours de Mlle de Villabelle, alors fort en vogue. C'était Mme Bréval qui avait indiqué et en quelque sorte recommandé elle-même cette demoiselle à Mme d'Expilly. Mme Bréval connaissait donc cette maîtresse? pensez-vous sans doute. Nullement, elle ne la connaissait que par sa réputation, alors fort étendue ; mais depuis quelques mois, un nombre assez considérable de jeunes personnes étaient entrées chez elle, en pension, à la recommandation de Mlle de Villabelle; Mme Bréval n'avait donc fait qu'obéir à un mouvement naturel de reconnaissance en cherchant à lui être agréable à son tour, et il suffisait de la recommandation de la digne institutrice de sa fille pour fixer le choix de Mme d'Expilly.

Depuis quelques jours, Clémence suivait les cours de sa nouvelle maîtresse; elle avait entendu souvent ses jeunes compagnes prononcer le nom de Bathilde, ce nom qui réveillait en elle un vif souvenir du récit de Mme Bréval ; elle aurait bien voulu faire quelques questions, mais elle n'osait; on ne se lie pas aussi vite à un cours que dans une pension : là, les jeunes personnes ne se trouvent réunies que pour une heure ou deux; la leçon commence presque aussitôt, on n'a donc guère le temps de causer. Un jour elle était allée avec sa mère faire une visite à Mlle de Villabelle ; elle entre dans le salon; une jeune personne causait avec la maîtresse; Clémence la regarde avec attention,

N° 6.



BATHILDE SOYONS AMIES

Desesserts Editeur

Lith Rigo Freres r. Richer. 7.

puis enfin, s'avançant vers elle : « N'êtes-vous pas mademoiselle Balthilde de Sauhr?... — Oui, Mademoiselle..., mais je n'ai pas l'avantage... — Cela est vrai, vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connaissais sans vous avoir jamais vue, et je vous ai de suite reconnue. — Mademoiselle, je ne suis pas habile à deviner les énigmes, dit Bathilde en riant d'un air ouvert. — Un seul mot vous en donnera la clef. Je suis élève de Mme Bréval, et dans son parloir, j'ai vu... — Ah! oui, oui, je sais..., dit Bathilde en se levant vivement; je suis enchantée, Mademoiselle, de faire votre connaissance. — J'espère que vous la cultiverez réciproquement, Mesdemoiselles; les circonstances vous rapprochent... — Beaucoup moins que mes désirs, Mademoiselle. Si vous saviez quel souvenir Bathilde a laissé dans la pension... Je dis *Bathilde* tout court, tant je suis habituée à vous entendre nommer ainsi par celles qui vous ont connue. Toutes vous chérissent; et Mme Bréval! avec quelle ardeur, quelle vivacité elle fait votre éloge, surtout quand elle raconte cette aventure où vous avez joué un si beau rôle! Imaginez, Mademoiselle, que dans la pension de Mme Bréval se trouvait une jeune sous-maîtresse... — Mais vous ne me parlez pas de nos amies, s'écria Bathilde avec une vivacité qui étonna Clémence et l'empêcha de voir la rougeur qui couvrait le front de Mlle de Villabelle. » Les deux élèves de Mme Bréval se lièrent aisément, et furent bientôt les meilleures amies du monde. Cependant, au milieu de ses cours, Mlle de Villabelle trouvait souvent moyen de placer l'éloge de l'institution de Mme Bréval, et si souvent même, que Clémence ne put s'empêcher de le faire remarquer à Bathilde, en lui demandant si elle connaissait la cause de l'intérêt que la maîtresse des cours portait à l'institutrice. « Il faut sans doute qu'il y ait un motif, avait répondu tranquillement Bathilde; mais je vous avoue que je ne l'ai pas questionnée

sur ce sujet. Vous pouvez le lui demander, si cela vous intéresse beaucoup, » avait-elle ajouté en riant. Clémence n'avait cependant pas suivi le conseil ironique de son amie, et cela en était resté là. Mais revenue à sa pension, elle ne manqua pas de rapporter à Mme Bréval les éloges réitérés de Mlle Villabelle. L'institutrice en parut singulièrement étonnée. « Je dois au moins une visite de remerciement à cette personne si obligeante pour moi; mais, ne la connaissant pas, je serais peut-être un peu embarrassée dans les premiers instants. C'est vous, chère enfant, qui me servirez d'introductrice; vous le voulez bien, n'est ce pas? — Oh! certainement, Madame; Mlle de Villabelle est fort aimable; et d'ailleurs je l'aimerais, ne fût-ce que pour le bien qu'elle vous veut. »



Le même jour, Mme Bréval et son élève se dirigèrent chez Mlle de Villabelle. On entre. Bathilde était encore avec elle. Mme Bréval s'avance; mais au moment où elle ouvre la bouche pour prononcer les premiers compliments : « Miss Anna! s'écrie-t-elle en pâlissant. — Miss Anna! reprend Clémence avec une surprise qui n'était

pas sans quelque indignation. — Oui, miss Anna, dit en tombant à genoux Mlle de Villabelle; miss Anna qui fut bien coupable envers vous, et qui, malgré son repentir, n'ose espérer son pardon! » Mme Bréval, étourdie, troublée, anéantie, la laissait à ses pieds sans prononcer un mot. Ce fut encore Bathilde qui vint vers elle, et, lui donnant la main pour l'aider à se relever : « N'est-ce pas, Madame, qu'il n'y a plus ici de miss Anna, et que vous ne voyez que Mlle de Villabelle? — Oui, oui, vous avez raison, chère Bathilde; oui, Mademoiselle, vous avez bien réparé vos torts, et noblement agi pour les faire oublier. Mais comment?... — Avec du travail, de l'intelligence, interrompit Bathilde... — Et vos secours et ceux de votre excellente mère, avec ses bons conseils; car vous avez été toutes deux la source de mon bonheur; et vous, surtout, n'avez-vous pas été, depuis un an, mon bon ange? Oh! n'essayez pas d'imposer silence à ma reconnaissance, vous ne le pourriez..., et ne rougissez pas ainsi... Oui, Madame, quelque temps après être sortie de chez vous, je tombai dans la gène la plus cruelle... Ce fut alors que je me hasardai à m'adresser à Mme de Sauhr... Bathilde était présente à cette entrevue. Touchée, sans doute, de mon repentir et de ma souffrance, elle plaida ma cause... Elle avait besoin, dit-elle, d'achever son éducation... Mme de Sauhr eut la générosité de m'avancer les premiers fonds nécessaires à mon établissement... Grâce à la bienveillance de la fille, à la générosité de la mère, j'ai prospéré; mais non sans pleurer cent fois ma faute, et sans appeler bien souvent votre pardon. — Je vous pardonne, Mademoiselle, je vous pardonne de tout mon cœur et suis heureuse de vos succès, heureuse surtout de votre retour à des sentiments dignes de vous. Clémence, vous voyez que je n'avais pas flatté le portrait que je vous avais fait de Bathilde; vous la connaissez intimement depuis trois mois, et je suis

sûre qu'elle ne vous a pas dit un seul mot de tout ceci. — Pas un seul, Madame ; oh ! dit-elle en l'embrassant, Bathilde est vraiment discrète autant que bonne, sans préjudice de la franchise et de la gaieté ! Que je suis donc heureuse de l'avoir connue ! »

Cette scène touchante se termina enfin ; Mme Bréval et Clémence se retirèrent à la pension ; mais elles n'étaient pas parties depuis une demi-heure, que la même voiture les ramenait. Clémence monte rapidement les escaliers, et entre chez Mlle de Villabelle... Bathilde n'était pas encore sortie, ce fut elle qui la reçut. « Tiens, lui dit Clémence, je n'ai pas voulu rester sans faire aussi quelque bien aujourd'hui ; voici ton portrait qui était au parloir ; il était un sujet de questions et un souvenir d'une faute que l'on doit oublier aujourd'hui. Je viens d'obtenir de Mme Bréval la permission de te l'apporter ; elle en garde une copie dans son cabinet et destine celui-ci à Mlle de Villabelle. — Bien ! oh ! très-bien ! que je suis heureuse de voir que tu m'aies comprise ! Oui, je souffrais de savoir ce portrait au parloir ; je n'osais en parler à Mme Bréval, connaissant l'importance qu'elle y attachait... Tu as parlé pour moi ; merci, mille fois merci ! Viens, Clémence, que je t'embrasse, et soyons toujours amies. »

Cette amitié dure depuis plusieurs années, et durera toujours, nous l'espérons, car elle est fondée sur la vertu, et la vertu seule établit des amitiés durables.

Mlle Amélie de Fervac.


LA
PETITE PAYSANNE.

Le pauvre est à l'abri des complots de l'envie;
D'implacables soldats n'attaquent pas sa vie.
Il rit de l'exacteur, et sous ses humbles toits
Le fisc n'enlève rien pour les palais des rois.
Longtemps jeune, il possède encore en sa vieillesse
La force et la santé que détruit la mollesse;
Les vices à ses pieds expirent abattus;
Il n'a point de trésors, mais il a des vertus.

SALLENTIN (de l'Oise.)

N° 7



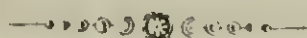
LA PAYSANNE.

Desesserts Editeur

Lith Rigo frères et Cie r. Richer



LA PETITE PAYSANNE.





h! des prairies émaillées de fleurs, vastes tapis brodés par la nature; des champs immenses où l'horizon recule incessamment devant les regards, océan d'épis jaunissants qui se plient et ondoient au souffle de l'air comme des flots dorés; des bois, des forêts profondes, où se perdent ensemble les yeux et la pensée; çà et là, sur les bords d'un large ruisseau, qui, miroir limpide, double et noie les objets dans une vague perspective, des paysans laborieux, des bœufs puissants qu'un enfant conduit et modère avec une baguette, un troupeau que gouverne le chien fidèle du berger; puis, à un coude de la petite rivière, des laveuses qui battent leur linge en chantant : spectacle d'une splendide simplicité! tableau majestueux et touchant! vaste

scène toujours vivante, toujours variée, profonde, infinie, interprète fidèle d'une pensée divine! vous parlez à l'âme par les yeux; devant vous, elle se sent vaste et infinie comme vous, elle s'agrandit, monte et s'élève jusque dans les sphères les plus inaccessibles, pour tomber humiliée aux pieds du Créateur! Ah! loin de nous les villes noircies, boueuses, enfumées, où l'œil s'arrête à chaque pas, où l'air se compte et se pèse; loin de nous cette nature artificielle, ouvrage de l'homme, brillante quelquefois, mais toujours froide et inanimée, toujours inféconde! Courons bien loin des villes, courons aux champs! C'est là seulement que l'on peut espérer de rencontrer dans sa simplicité l'œuvre du Créateur. Loin de l'orgueil ambitieux, de l'affreuse jalousie, de l'envie dévorante, allons chercher la paix, la douce tranquillité de l'esprit, partage heureux des cœurs innocents; la médiocrité fortunée, la pauvreté simple et touchante qui ne demande rien qu'au travail; pauvreté honorable et laborieuse, qui inspire le respect et qui excite la sympathie, c'est là seulement que je t'ai rencontrée! et combien elle m'a paru différente de celle de nos villes, si hideuse à voir qu'on ose à peine en approcher, tant elle est repoussante et tour à tour audacieuse et vile! car, ici, combien de coupables inconnus se drapent avec le manteau troué de la misère, et enlèvent ainsi aux pauvres estimables la pitié qui leur est due; les premiers viennent audacieusement affronter l'aumône, et ceux-là, on doit les fuir; les autres se cachent et souffrent en silence, et ceux-ci on les ignore, et il faut les chercher bien haut et bien bas pour les rencontrer. Mais au village on les connaît, on sait la cause de leur infortune, on les estime quand elle est honorable, on les aide avec respect, ils reçoivent avec reconnaissance, ils reçoivent et ne mendient pas. Ce témoignage d'une vie honorable, chacun le rendait du vieux père Jacques et de sa famille : ils étaient pauvres, et ne possédaient rien

qu'une toute petite maison assez loin du village, avec une petite cour rustique et un jardin potager qui suffisait à peine à leur nourriture, et encore, grâce aux soins et à l'intelligence avec lesquels il était cultivé; quelques poules dans leur cour et une vache dans leur étable, c'était là toute leur fortune, et cependant le pauvre ouvrier qui regagnait à pied son pays, trouvait encore au besoin chez eux un abri hospitalier, un morceau de pain et un morceau de fromage; car leur bon cœur, leur habitude d'une vie simple et frugale, leurs besoins bornés, une stricte économie, leur permettaient, si pauvres qu'ils fussent, d'obliger de plus pauvres encore. Aussi tout le monde les estimait; et quand, le dimanche, le père Jacques, donnant le bras à sa femme, s'acheminait vers l'église pour aller entendre la messe, à laquelle il ne manquait jamais, sa fille Cécile le suivant avec son petit frère Paul à la main ou sur les bras, chacun les saluait sur leur passage, et les plus riches fermiers se faisaient un devoir d'adresser au père de famille quelques paroles d'estime et d'amitié.

Il suffisait de voir ces bonnes gens pour être prévenu en leur faveur; la tranquillité de leurs cœurs se reflétait sur leur naïve physionomie, la bonté de leur âme se lisait dans leurs regards : c'était une famille comme on devait en rencontrer dans les premiers âges du monde, alors que pour gouverner les hommes il suffisait de la paternelle autorité d'un patriarche; c'était une pauvreté si décente et si digne, supportée avec tant de noblesse et de simplicité, que l'on se serait senti presque disposé à l'envier. Personne n'eût osé offrir des secours à Jacques, on eût craint d'offenser sa juste délicatesse. Mais Jacques, pour compléter ses moyens de subsistance, était, ainsi que sa femme, obligé de travailler en journée chez les cultivateurs des environs : c'était alors à qui l'emploierait, et ses journées étaient toujours mieux rétribuées que celles des autres ouvriers. Il n'en était pas

ainsi seulement par une bienveillance méritée, c'était encore justice rendue à l'activité consciencieuse de l'ouvrier, qui n'eût pas perdu un quart d'heure de la journée qu'il avait louée moyennant un prix convenu. Depuis deux ou trois ans, la condition de la pauvre famille s'était un peu améliorée par le fait de Cécile, qui était capable alors de remplacer sa mère dans beaucoup d'occasions. A partir de ce moment, la mère Jacques put aller travailler avec son mari, et le prix de ses journées leur avait déjà permis d'acheter une vache et de lui faire bâtir une petite étable. Cécile était chargée du soin de la bête; on la rencontrait menant paître sa vache, tantôt dans les fossés qui bordent la grande route, tantôt sur la lisière des bois; et avec elle, on était toujours certain de rencontrer le petit Paul, son frère, qui ne pouvait pas, bien entendu, rester seul à la maison; elle l'amusait, lui parlait sans cesse, le prenait sur ses genoux; et Paul, courant toujours au grand air et se roulant sur les gazons, croissait à vue d'œil et brillait d'une santé vigoureuse. Mais là ne se bornait pas les occupations de la fille de Jacques. Levée avec le jour, elle balayait et rangeait la petite habitation, faisait les chambres, nettoyait l'étable, savait traire sa vache, donnait à manger aux poules, préparait le repas du matin de son père, et lui tenait prête la soupe du soir, car la soupe est le principal élément d'un repas à la campagne : on la mange le matin, à trois heures, et encore le soir; c'est une nourriture facile à préparer, qui demande peu de temps et se digère aisément. A cela, ajoutez un plat de légumes venus dans leur petit potager, soit de pommes de terre, soit de carottes ou de lentilles, etc.; un fromage blanc, non pas un fromage à la crème, mais de ceux que l'on nomme fromages à la pie; un morceau de pain bis, un verre de piquette ou de vin clairet du pays : voilà leurs repas; car la viande paraît bien rarement sur la table du pauvre paysan; c'est un mets

trop cher pour lui ; une fois par semaine à peine, il se la permet. Cependant, cette frugale nourriture suffit au maintien de leur santé; car si elle n'est pas délicate et recherchée, au moins elle est saine. Cécile sait encore aider sa mère et son père dans la culture du potager : elle a pris la rude corvée de l'arroser dans la saison ardente, et, l'arrosoir à la main, couverte de sueur, elle ne se repose pas que la besogne ne soit finie; elle le sarcle, et toutes les mauvaises herbes qu'elle en arrache servent à nourrir la vache, car rien n'est perdu chez les pauvres gens économes, et bien des choses dont nous serions fort embarrassées de prévoir l'emploi, leur tournent à profit. C'est Cécile qui a tricoté les bas de son père et ceux de son frère; c'est elle qui a filé le chanvre du linge qui les couvre; vous pourriez voir plus d'une pièce au vêtement du père Jacques, mais vous n'y verriez pas un trou : sa femme et sa fille ne sont-elles pas là pour le raccommoder?... Rien ne coûte à celle-ci, et elle s'acquitte de tout avec une résignation, une gaieté même qui lui attirent l'intérêt et la bienveillance de chacun. Au marché, quand elle y va vendre le beurre que sa mère a fait avec le lait qui leur reste (car tout n'est pas employé chez eux), quand elle y étale les quelques œufs frais qui lui restent, et, dans la belle saison, les plus beaux fruits de son petit jardin et les fraises qu'elle a cueillies au bois, chacun lui achète de préférence, sans trop marchander. Elle est si gentille, si bonne fille! tout le monde est disposé à l'obliger. En été, quand vient le temps de couper les foins, toute la famille part, et s'en va faner. La jeune fille laisse son frère jouer et courir sous ses yeux, et gagne encore cinq ou six sous par jour avec sa nourriture; ou bien, elle ne rougit pas de parcourir le champ du riche qui vient de rentrer sa moisson, et d'y glaner les épis échappés à la récolte opulente, ou que le moissonneur a oubliés, non sans intention. Elle fait sa gerbe à l'ardeur du soleil,

courbée sous la chaleur et la fatigue; mais elle ne s'en plaint pas, et en travaillant, elle adresse encore au ciel des vœux pour la félicité du laboureur dont les miettes la feront vivre pendant quelques mois. En automne, avec sa mère, elle arrache les légumes, les nettoie, les met en bottes, les range dans le cellier, aide son père à faire sa petite récolte, et, prévoyante de l'hiver, va couper l'herbe sur les bords des fossés, dans le champ de la commune, partout enfin où cela lui est permis, pour nourrir sa vache quand la neige couvrira la terre, et que le souffle glacial de l'hiver aura tout flétri : c'est alors qu'elle file et qu'elle tricote; c'est sa ressource contre l'ennui et contre l'indigence, dans les jours stériles de la froide saison. Ainsi se passe sa vie dans un travail assidu, et chacun de ses instants est rempli.—Quoi! jamais une distraction, un plaisir qui vienne alléger ses travaux?—Son plaisir?... c'est de voir la propreté régner dans la maison, la misère tenue à la porte, son petit frère bien portant et bien frais, son père content, et sa mère un peu moins fatiguée quand le travail de sa fille lui permet de se reposer un peu; et enfin, c'est, le dimanche, d'aller entendre l'office, d'aller au temple du Seigneur élever vers lui sa prière reconnaissante. Combien d'actions de grâces ne lui doit-elle pas?... Le froid de l'hiver a respecté leurs arbres; la récolte a été bonne, la glane abondante; la vache n'est point malade; la fouine ne s'est pas encore introduite dans le poulailler; et enfin, les auteurs de ses jours jouissent d'une heureuse santé, les années semblent passer sur leur tête sans s'y appesantir, et jamais encore son père ne s'est blessé dans ses travaux. « Merci, mon Dieu! s'écrie-t-elle pieusement du fond de l'âme; merci de tant de bienfaits : vous êtes bon; votre œil veille sur les pauvres qui vous aiment et qui respectent vos lois; vous éloignez d'eux la ruine et la désolation, et vous bénissez leurs travaux! » Oui, Dieu bénis-

sait Jacques et sa famille; car, dans leur position, une maladie ou une blessure aurait pu entraîner leur ruine, et jamais ce malheur n'était entré chez eux. Aussi le dimanche est-il son jour de fête et de joie. Dans ce jour consacré au Seigneur, elle revêt ce qu'elle a de plus beau; vous ne lui verrez plus ni les sabots, ni la jupe grossière de laine rayée, ni le fichu tourné autour de la tête. Non : c'est un petit bonnet bien blanc garni de tulle, qui rehausse la fraîcheur naturelle de son teint; elle a chaussé les souliers fins, revêtu la robe de toile à petites fleurs, et placé un foulard de coton sur son cou, où brille une petite croix d'argent retenue par un ruban de velours. Cécile est charmante ainsi, et plus d'une demoiselle richement parée n'a ni sa gentillesse, ni sa grâce naïve; mais elle ignore ces avantages, elle est trop modeste pour même s'en douter; et si son costume est plus recherché le dimanche que pendant le reste de la semaine, c'est seulement pour honorer extérieurement le jour du Seigneur, comme elle l'honore intérieurement. Parmi ses plaisirs, notre jeune paysanne range encore la nuit de Noël, la nuit *du réveillon;* le jour des Rois, où de bons amis, simples comme eux, se réunissent pour passer ensemble une joyeuse soirée, et boire au roi de la fève quelques doigts d'un vin tenu en réserve depuis l'avant-dernière vendange; puis Pâques, et à la suite tout le cortége imposant des cérémonies de l'église; la fête du patron du village tient aussi une bonne place dans les joies innocentes de Cécile; et enfin le jour de la foire, où les habitants des communes voisines se rassemblent, et savent mêler un peu de plaisir à l'ennui des affaires et au tracas du commerce.

Combien de jeunes filles des grandes villes trouveraient de tels plaisirs monotones et bornés!... Leur esprit, sans cesse agité par le souvenir ou les récits des fêtes du monde, en rêve toujours de plus brillantes encore. Mais à la campagne, les générations se succèdent dans une heureuse

ignorance des plaisirs factices de nos villes; à peine si de temps à autre un étranger qui ne fait que passer en donne des nouvelles; plus rarement encore, un enfant du pays, parti jeune de son village, revient inopinément raconter les merveilles de la civilisation des cités opulentes : on l'écoute comme un voyageur revenu d'un autre hémisphère, mais sans le comprendre entièrement, sans désirer de voir ce qu'il a vu, d'éprouver ce qu'il a ressenti; ces récits sont pour le paysan comme un conte des *Mille et Une Nuits* pour nous, une distraction et jamais une préoccupation; et c'est ainsi qu'ils gardent la pureté, la simplicité primitive de leurs mœurs : cette simplicité conserve chez eux le bonheur, l'abondance et la paix.

Vous avez vu que les occupations de Cécile lui laissaient peu de loisirs, et cependant elle trouvait encore le temps d'obliger une vieille voisine pauvre et infirme, et de lui rendre mille bons offices. En face du père Jacques se voyait une chétive maison, ou plutôt une misérable chaumière, dont les murs, cimentés seulement avec de la terre détrempée, menaçaient ruine de tous côtés; c'était là qu'habitait la veuve d'un pauvre journalier, mort dans une profonde misère, et ne laissant à sa veuve pour toute ressource que la masure qu'ils habitaient ensemble depuis plus de trente ans, et un coin de terrain qui en dépendait. Jusqu'au dernier jour de sa vie, le vieux Bertrand cultivant ce petit terrain, en avait tiré de quoi aider à leur existence; mais après lui, il fût resté sans culture, et la veuve Bertrand, plus vieille que son mari de quelques années et cassée par l'âge, ne pouvant y donner aucun soin, eût été absolument réduite à l'aumône, sans le père Jacques et sa famille; chacun d'eux s'en occupait tour à tour; aujourd'hui le père prélevait une heure sur sa journée pour venir travailler au petit jardin de la veuve Bertrand; demain, c'était la fille, après-demain la mère, et le potager prospérait sous leurs

mains laborieuses et nourrissait encore la vieille propriétaire; s'ils avaient été riches, ils lui eussent fait une part dans leur fortune; mais ils étaient pauvres, ils ne possédaient que leur travail et leur temps, ils donnaient tout ce qu'ils possédaient; et, sachez-le bien, le temps et le travail du pauvre ouvrier lui sont plus précieux qu'à l'homme opulent ses trésors : car pour celui-ci, la perte de quelques écus n'entraîne tout au plus que la perte de quelques plaisirs, de quelques inutilités; chez celui-là, chaque heure perdue entraîne avec elle une portion de sa nourriture et de celle de sa famille, éteint d'autant le feu mourant qui l'hiver vient de temps à autre échauffer son foyer souvent froid et désert. La famille de Jacques, en donnant si peu, faisait donc un grand sacrifice, et que vous n'auriez peut-être pu apprécier sans l'explication que je viens de vous donner; car il y a dans la vie du pauvre mille secrets de gêne et de souffrance qui échappent à ceux qui ne voient la pauvreté que de loin et de haut, et que l'on ne peut connaître que lorsqu'on a assez pénétré dans leur intimité pour les avoir surpris. Vous vous étonnez peut-être que j'aie été à même de les comprendre si bien. Cela tient à une petite aventure très-simple en elle-même et la plus naturelle qui se puisse voir; je crois vous en devoir le récit, parce qu'il se rattache de près à mon sujet, et comme la place en est surtout ici, je commence :

Je partis de Paris avec ma famille au mois de juin 1837 pour aller passer l'été dans un village de la Bourgogne. Mon frère aîné et moi nous nous réjouissions à l'idée des plaisirs qui nous attendaient. Les premiers jours se passèrent à visiter les alentours de la maison qui devait être notre demeure pendant tout le reste de la belle saison. Cette habitation est dans la plus belle et la plus pittoresque situation qui se puisse imaginer; peu éloignée de la ville, elle en a les avantages sans en avoir les désagréments; sa position la laisse apercevoir à une très-grande distance; les jardins et les

prairies qui l'environnent, la rivière qui la baigne au nord, offrent une variété d'aspects qui charme le regard et repose l'esprit. Comme toujours il y a une promenade que l'on préfère, il y a toujours aussi un endroit où l'on aime à se reposer, et où l'on se dirige habituellement sans même y songer. Mon frère et moi nous choisissions ordinairement le moment de l'après-midi où le soleil, inclinant vers l'occident, jette une lumière éclatante encore, mais presque sans chaleur. Je m'étais aperçue qu'il nous arrivait fréquemment de côtoyer la petite rivière d'où s'élevait une brise molle et rafraîchissante. Les saules touffus qui peuplaient ses bords et les couvraient d'un doux ombrage, en faisaient un site délicieux. Là, nous venions respirer l'air pur du soir; assis sur l'herbe fleurie qui tapissait la berge, nous prenions plaisir à voir revenir de leurs travaux les laboureurs couverts de sueur et de poussière, mais joyeux et chantant malgré leur fatigue, et les jeunes bergères ramenant leur petit troupeau.



Un jour nous prolongeâmes notre promenade plus tard que d'habitude; déjà le soleil enveloppait sa gloire et ne lançait plus que des rayons amortis; les laboureurs étaient

N°8



LA PAYSANNE.

Desesserts Editeur

Lith Rigo Freres, r. Richer, 7.

rentrés; rien ne troublait plus le paysage silencieux, quand tout à coup notre attention fut attirée par les accents désolés d'une voix de jeune fille; nous nous approchâmes, et nous vîmes en effet une petite paysanne de 12 à 13 ans, d'une physionomie remarquablement agréable malgré son trouble; elle rappelait à grands cris sa vache, qui, lui ayant échappé par un mouvement violent, avait passé la petite rivière à gué et broutait tranquillement dans une petite île qui se trouvait à quelques toises du rivage. « Mon Dieu! répétait-elle d'un ton inquiet, que va-t-on dire chez nous si je ne ramène pas Jane (c'était le nom de la vache)! on croira que j'ai été négligente et que c'est de ma faute. — Ne vous désolez pas, ma chère enfant, lui dis-je; nous allons vous rendre la vagabonde. » En parlant ainsi je regardais mon frère, qui releva aussitôt son pantalon, ôta ses souliers, et traversa la rivière à gué; l'eau était peu profonde, assez cependant pour effrayer une jeune fille timide. En quelques minutes, mon frère fut dans l'île; mais là commença une scène assez plaisante. La bête, qui se trouvait bien sans doute de sa liberté, en jouissait gaiement, ne voulait pas se laisser prendre; elle cabriolait, et ne se laissait approcher de quelques pas que pour s'évader ensuite lestement; plusieurs fois mon frère crut la saisir, et plusieurs fois elle lui échappa ainsi; ces tentatives inutiles nous amusaient et faisaient même sourire la jeune villageoise malgré son chagrin. Enfin la bête s'étant embarrassée les pieds dans la corde qui était à son cou, il put la saisir et la ramener, à la grande joie de sa gardienne, qui le remercia amplement et avec tant de grâce et de naïveté, que dès ce moment je la pris en affection et désirai de lui être utile. Bientôt, dans la conversation que nous eûmes ensemble en la reconduisant, je crus en avoir trouvé l'occasion. Je lui demandai qui elle était, où elle demeurait, ce que faisaient ses parents, etc. « Je suis la fille du père Jacques, me dit-elle, et nous demeu-

rons là-bas auprès de ce petit bois que vous voyez (et du doigt elle me le montrait); mon père et ma mère travaillent en journée, ce qui ne les empêche pas de cultiver notre petit jardin potager, sans quoi, ce qu'ils gagnent ne nous suffirait pas; nous ne sommes pas riches, Mamzelle, ajouta-t-elle, mais si vous voulez, ainsi que monsieur votre frère, venir prendre de temps en temps une tasse de lait chez nous, vous nous ferez honneur et plaisir. » Je lui promis que nous irions lui faire visite, et dès le lendemain, accompagnée de mon frère, qui était mon cavalier obligé dans toutes mes excursions, je me dirigeai, à la chute du jour, vers la maisonnette du père Jacques, qui nous reçut à merveille. J'appris bientôt que Cécile devait faire sa première communion cette année-là même, mais que ne pouvant suivre assez régulièrement les instructions du catéchisme, et ne sachant d'ailleurs ni lire, ni écrire, elle craignait de se voir refusée. Dès lors, mon plan fut bâti; j'obtins facilement l'assentiment de ma mère, et tous les soirs j'allais rappeler à Cécile les explications du curé, et lui donner une leçon de lecture. Ces braves gens m'accueillaient avec la plus vive reconnaissance; bientôt ils se montrèrent confiants, et je pus alors pénétrer dans le secret de leurs vertus et de leurs souffrances; voilà pourquoi je vous en ai parlé avec quelques détails. Nos séances duraient déjà depuis plusieurs mois, lorsqu'elles faillirent être interrompues par un fatal accident qui menaça la pauvre famille d'une ruine complète. Dans un violent orage qui éclata sur le pays, le feu du ciel tomba sur la maisonnette du père Jacques, un violent incendie en fut la suite; malgré les secours et le zèle de tous les habitants du village, elle fut entièrement la proie des flammes. Heureusement, personne ne fut blessé; mais comment vous peindrai-je la désolation de la pauvre famille?... c'était leur seul bien, où trouveront-ils maintenant un abri?... car de rebâtir la maison, pouvaient-ils y songer? Il fallait

de l'argent pour cela, et dans toute leur vie ils n'avaient peut-être pas possédé, par minimes portions, ce qu'il eût fallu dépenser d'un seul coup....

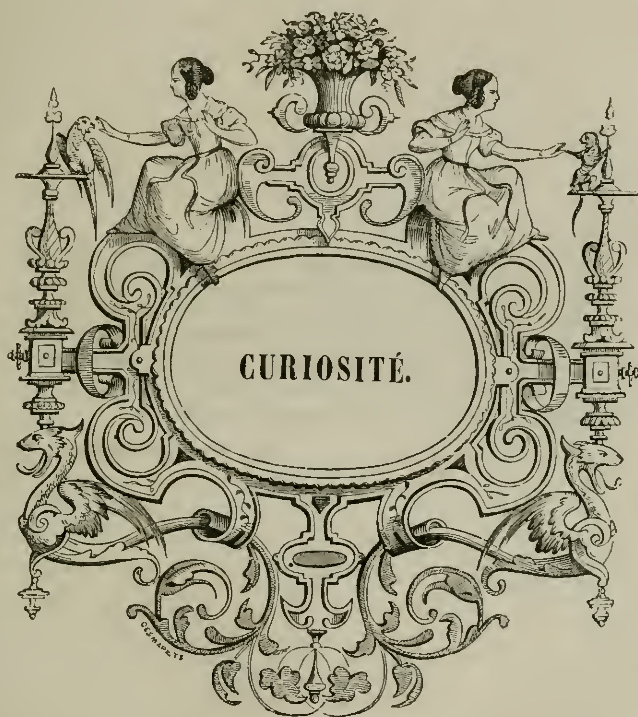
La veuve Bertrand vint à leur secours et leur offrit de partager sa chaumière avec eux, mais elle était trop petite pour que Catherine y trouvât une place ; ma mère s'empressa de la prendre chez nous. Le père Jacques ne se plaignait point, mais il était facile de voir à son air abattu, à ses yeux sans éclat, à ses traits qui se flétrissaient de jour en jour, que ce coup lui serait mortel, s'il n'était pas réparé. Dans sa reconnaissance, la veuve Bertrand cherchait tous les moyens de relever la maisonnette incendiée ; elle obtint du maire de la commune la permission de quêter pour le père Jacques, et à sa prière tous les curés des villages voisins l'autorisèrent à faire quêter dans leur église pendant plusieurs mois ; elle s'en allait racontant partout à qui voulait l'entendre les vertus du père Jacques et les obligations qu'elle lui avait. Mais comment obtenir du fier journalier de faire quêter pour lui? il n'y eût jamais consenti, non par orgueil, mais parce qu'il eût pensé qu'il y avait encore des hommes plus misérables que lui et plus dignes peut-être des bienfaits de la commune. Ce fut Cécile que l'on chargea de quêter sans en instruire son père ; elle accepta avec empressement, elle comprit qu'elle devait abdiquer toute fausse honte dès qu'il s'agissait de la vie de son père ; la quêteuse était si modeste, si simple, quand, parcourant l'église les yeux baissés, elle s'arrêtait devant chaque fidèle en avançant la bourse d'un geste plein de résignation et répétant d'une voix touchante : «Pour un pauvre incendié, s'il vous plaît!» Personne n'eût pu demeurer insensible, et chacun, suivant sa fortune, se montrait généreux, car tout le monde d'ailleurs connaissait le père Jacques, l'estimait, le plaignait, et admirait la piété filiale de Cécile. Au bout de quelques mois les offrandes dépassaient la somme de dix-huit cents

francs; à un jour convenu, les amis du père Jacques (et il en avait beaucoup) se réunirent pour lui apprendre ce que l'on avait fait pour lui, et le prièrent de ne pas s'opposer à la bienveillance de ses voisins. Jacques fut forcé d'accepter; il fit rebâtir sa maison telle qu'elle était, sans y ajouter et sans l'agrandir; elle ne gagna qu'en solidité. La maison relevée, il restait à Jacques près de huit cents francs, que ce digne homme, dans sa sévère probité, regardait comme ne lui appartenant pas; il ne voulait point les garder, et il lui était cependant impossible de les rendre à ceux qui les avaient donnés. La vertu, la charité, la reconnaissance, lui donnèrent une de ces inspirations qui ne viennent qu'aux honnêtes gens : il employa cette somme à faire rebâtir et à embellir la cabane de la veuve Bertrand. « Cet argent était destiné, lui disait-il, à relever la maison d'un pauvre; il ne change pas de destination. » La chaumière devint une jolie petite maisonnette.

« Tu es ici chez toi, Cécile, disait à la fille de Jacques la vieille veuve le lendemain de son installation dans sa nouvelle demeure; je dois cette maison à ton brave homme de père; je te dois, à toi, mille services qui embellissent mes derniers jours, et me rendent encore quelquefois la vie heureuse; je n'ai aucun héritier, je veux qu'après moi cette maison t'appartienne. »

Cécile réunira quelque jour le bien de son père à celui de la veuve Bertrand, et sera peut-être une bonne fermière dans l'aisance. En attendant, elle continue à s'attirer l'estime publique par ses vertus et son activité; toujours pieuse, elle remercie la Providence de ses bienfaits, et surtout de lui avoir donné pour père un homme honnête et courageux.

Mlle Léopoldine Puzin,
De l'Institution de Mlle Poncelet.


CURIOSITÉ.

La curiosité qui n'a pas pour objet le désir de s'instruire dans les lettres ou dans les arts rend les individus importuns et les déconsidère; elle les rend aussi dangereux, parce qu'elle est habituellement accompagnée d'indiscrétion; et comme, soit par honte, soit par impuissance, un curieux ne parvient guère qu'à la connaissance imparfaite d'un secret, il peut dans son erreur compromettre les intérêts et la vie de ceux qui lui sont le plus chers.

Mme la comtesse de Bradi.

N°9



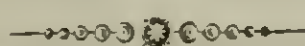
CURIOSITÉ.

Desesserts Editeur

[illegible]go Frères, r. Richer, 7.



CURIOSITÉ.





Après avoir été pendant une année entière séparée d'une amie, d'une mère ou d'un frère bien-aimé; après avoir mille fois déploré son absence, avec quelle joie ne voyez-vous pas luire le jour qui le ramène dans vos bras! Vous pourrez donc lui dire encore combien vous l'aimez, combien vous avez été triste de son absence. Ah! ce moment efface bien des peines, et tel est le charme du retour, qu'il fait oublier tous les chagrins de l'absence. Peut-être avez-vous été à même d'éprouver ce sentiment : alors vous comprendrez quelle devait être l'impatience de Mme de Ferrières et celle d'Olympe sa fille, et combien devait leur paraître interminable le jour qui précédait celui où elles

allaient enfin revoir l'une un fils, l'autre un frère tendrement chéri... Et qui, mieux qu'Edgard de Ferrières, méritait cet attachement? Lui aussi n'avait pas été sans souffrir des ennuis de l'absence, et bien souvent, dans la lointaine traversée qu'il venait de faire, on aurait pu surprendre le jeune marin, tristement appuyé au mât du navire qui le portait, et rêveur, soupirant après le toit paternel. Car, bien que jeune encore, Edgard était lieutenant de vaisseau; il devait ce titre honorable à son courage dont il avait déjà fait preuve, à ses talents précoces, et enfin au souvenir que son père avait laissé dans la marine; le nom que portait Edgard y était en honneur, et chacun ne parlait qu'avec respect du contre-amiral de Ferrières, tombé glorieusement au siége d'Alger. Le gouvernement avait saisi avec empressement la première occasion d'acquitter envers le fils la dette contractée avec le père. Edgard de Ferrières, aimable et noble jeune homme, était donc la joie et l'orgueil de sa mère; — aussi, contre l'habitude des sœurs qui traitent toujours leurs frères aînés sur le pied de l'égalité, Olympe ne parlait de son frère qu'avec respect. La différence d'âge qui existait entre eux fait comprendre cette déférence; Edgard de Ferrières avait vingt-six ans, et Olympe en avait douze à peine : il l'avait bien souvent portée dans ses bras quand elle était toute enfant; bien souvent il avait passé les journées entières à jouer complaisamment avec elle; il lui avait servi de maître et presque de père. Olympe lui devait une partie de ses petits talents; son frère était pour elle un oracle sans appel; dès qu'il avait parlé, toute observation devenait impossible. Que l'on ne s'imagine pas cependant que cette situation morale du frère et de la sœur diminuât en rien leur mutuelle affection; quoique sérieux et réfléchi, Edgard était si bon, il craignait tant d'affliger trop vivement sa petite Olympe, que celle-ci se permettait encore bien des fautes

légères, sans courir d'autre risque que celui d'être un peu grondée par le frère ou admonestée plus doucement encore par la mère. Cependant elle aurait eu bien besoin d'être conduite avec quelque sévérité, notre Olympe; car, au milieu de qualités fort estimables, elle laissait dominer quelques défauts bien graves et bien dangereux pour les autres et pour elle-même. Faut-il vous le dire?..... elle était curieuse, oh! mais curieuse au delà de l'imagination.

Il est des défauts plus graves que la curiosité, qui supposent un cœur plus mauvais, une âme plus dépravée; mais aucun peut-être n'est plus à charge à autrui, plus pénible, plus dangereux dans ses résultats, d'autant plus qu'il entraîne avec lui d'autres défauts également essentiels, et qui font de ceux qui en sont possédés des êtres importuns, détestés, et que tout le monde fuit.

En effet, n'allez pas croire qu'à l'âge d'Olympe on soit curieux dans un but d'intérêt, pour abuser des secrets que l'on a ravis ou surpris; non : l'amour-propre, la vanité, la plus sotte de toutes les vanités, sont le mobile d'une petite curieuse. Que lui importent au fond les actions de sa mère, la conversation qu'elle a eue hier avec son notaire ou son intendant, et ce qu'est venue lui apporter cette dame qu'elle n'a jamais vue? Elle sait qu'elle n'y est pour rien...; oui, mais elle ne veut pas paraître ignorer les décisions de sa mère...; elle veut pouvoir dire : « Nous ferons, la semaine prochaine, ceci ou cela; » elle veut paraître jouir de toute la confiance de sa mère, et que personne ne puisse croire qu'on lui cache quelque projet.....; elle pense ainsi se donner de l'importance, s'attirer la considération de ses compagnes et de ses inférieurs; autrement devant qui ferait-elle étalage de ses belles découvertes, qu'elle fait passer pour des confidences? Elle est donc nécessairement *bavarde* et *commère;* mais, comme elle est fort jeune et très-étourdie, elle babille à tort et à travers, sans faire la

distinction de ce qu'elle peut dire d'avec ce qu'elle doit taire, et commet ainsi fréquemment de graves *indiscrétions*. Heureuse encore, dans son indiscrétion, si elle ne rapportait que ce qu'elle a entendu! Mais on écoute mal quand on écoute aux portes; aussi elle ne saisit le plus souvent que des lambeaux de phrases décousues et qui ne peuvent la conduire à aucun sens bien positif; mais alors elle établit des conjectures, son esprit travaille, elle cherche à réunir les phrases détachées qu'elle a pu saisir, elle s'ingénie à leur trouver un sens, et s'évertue si bien qu'elle finit par en *inventer* un, qu'elle se persuade être le seul raisonnable; puis elle fait circuler ses inventions comme des faits certains, et s'expose ainsi aux quiproquo les plus singuliers ou les plus dangereux. On a vu des amies intimes brouillées par les *faux rapports* d'une petite fille curieuse. Sa passion retombe souvent aussi sur elle-même et la rend un objet de mépris; tantôt elle subit de honteuses mystifications, et tantôt, trop imprudente pour calculer les moyens de satisfaire sa misérable vanité, elle compromet sa santé et même sa vie. Ah! défiez-vous d'elle! avant de dire un mot confidentiel à votre meilleure amie, regardez bien autour de vous, assurez-vous que la curieuse n'est pas là. Fermez soigneusement votre chambre, car, sous prétexte d'aller chercher son mouchoir ou sa broderie, elle passera dix fois en une heure devant votre porte. Parlez à voix basse, elle a peut-être l'oreille à la serrure. Ne laissez pas traîner vos lettres; fermez à clef vos tiroirs et vos boîtes, car la curieuse va sans cesse rôdant, et, entraînée par sa fatale passion, fouille partout, sans respect et sans égard; il faut d'abord qu'elle découvre votre secret, au risque de s'en repentir ensuite. Avec elle on doit être sans cesse sur ses gardes. Le voleur est bien moins dangereux, il ne vous prend que votre argent; mais la curieuse vous ravit votre tranquillité, vos affections, votre bonheur, votre fortune, votre secret

enfin, car le secret d'une grande personne est quelquefois tout cela à la fois. Défiez-vous!....

Mais cette insupportable inquisition ne s'arrête pas aux actions de sa famille; elle s'étend jusque sur les domestiques; elle veut savoir d'où revient Julienne la femme de chambre, avec qui s'entretenait tout à l'heure Antoine le jardinier; ce que contient le panier de la cuisinière, ce qu'il y aura à dîner ou à déjeuner; non par gourmandise, Olympe est très-sobre, mais pour pouvoir dire à l'occasion avec un petit air important: « Je suis instruite de tout, je suis au courant des moindres choses. » Aussi les domestiques même la craignent et la fuient; on se tait à son approche, et la parole commencée expire inachevée sur les lèvres de chacun. Sa curiosité exerce aussi un empire tyrannique sur ses jeunes amies. Dites-lui où vous avez été hier...; ce que l'on fait chez vous; quel est ce grand monsieur qui dîne quelquefois chez votre père, et cette vieille dame qui réunit un air si distingué à une si pauvre apparence. Vite, racontez-lui vos secrets et ceux des autres; allez, elle ne sera pas en reste avec vous, et sur ce chapitre vous serez bientôt sa débitrice.

Qui pourrait se charger de vous dire toutes les humiliations cruelles qu'elle a subies?... Qui compterait toutes les larmes amères de honte et de repentir que lui a fait répandre sa funeste habitude? Hélas! sa mère s'est désolée si souvent! si souvent elle lui a adressé de doux reproches ou de sévères réprimandes! Olympe a promis de se corriger, mais ses promesses étaient écrites sur du sable, le premier vent les a emportées : tant il est difficile de déraciner de notre cœur une habitude dès longtemps prise; c'est une passion, une manie, une maladie morale passée à l'état chronique. Qui donc la guérira?

Cependant, voici la nuit qui précède l'arrivée de son frère; Olympe dormira peu, car elle veut être la seconde à l'em-

brasser; aussi son sommeil sera léger et interrompu, tant elle craint de rester endormie. Encore un instant, chère Olympe, et votre frère sera là....; voici l'aube qui blanchit le sommet des coteaux, le bois de Ferrières est déjà en partie éclairé, les ténèbres s'en vont par bandes parallèles. elles reculent vers l'Occident; les vapeurs s'élèvent peu à peu dans les airs comme un voile léger que soulève le vent, car voici le soleil qui pointe à l'horizon; l'oiseau se réveille et chante; les lourdes voitures des rouliers ébranlent la grande route : il fait jour..... Clic! clac! entendez-vous, Olympe, le fouet du postillon?... Clic! clac! alerte! réveillez-vous! car voici Edgard qui saute légèrement en bas de la chaise de poste; il met la main sur le lourd marteau de la grande porte, mais elle s'ouvre avant qu'il ait frappé. « Edgard! — Olympe! » Elle ne dormait pas, voyez-vous, et elle a entendu aussi bien que nous le roulement de la voiture, les grelots des chevaux de poste et le fouet du postillon.

Vous voilà réunis tous en famille, tendre mère, bon fils, sœur chérie! N'est-ce pas que c'est un bien doux moment qu'une semblable réunion? Les voyez-vous s'embrasser, se presser les mains et s'embrasser encore, et faire succéder les questions aux questions, sans attendre même la réponse des premières pour en faire de nouvelles? La mère regarde son fils avec une joie inexprimable, et garde souvent le silence en le contemplant. Olympe saute de joie dans la chambre et va de sa mère à son frère; plus expansive, elle débite sans réflexion les mille folies qui traversent son imagination : « Oh! comme il est bel homme et beau garçon! n'est-ce pas, maman?..... Comme il a de jolies moustaches cette année-ci..... et quel air fier! Oh! que je serai contente quand il me mènera promener! Tu me donneras le bras, n'est-ce pas, Edgard? je suis maintenant assez grande pour cela. » Et Mme de Ferrières et son fils sou-

rient à son léger babil. « Olympe, votre frère est fatigué, faites-lui servir une légère collation, après quoi il ira se reposer quelques heures sur son lit. — J'ai amené avec moi mon matelot, et je te le recommande, chère petite sœur! »

Olympe ne se fait pas prier, et descend en deux bonds à l'office donner des ordres en conséquence. — En entrant, elle reconnaît de suite le personnage. Celui ci cache sa pipe en la voyant venir et se lève, non sans jeter un coup d'œil tant soit peu railleur sur la jeune demoiselle. — Est-ce que déjà Antoine et Gertrude auraient fait à notre matelot la chronique du château et de ses habitants? Les bonnes langues! je les en soupçonne un peu. « Êtes-vous content, Monsieur?..... — André Nichot, Mademoiselle. — Il ne vous manque rien? — Grand merci, Mademoiselle, je suis traité au grand complet. — Gertrude, M. de Ferrières désire que rien ne manque à M. André Nichot. — Cela suffit, Mamselle, on aura soin de lui. » Cela devrait suffire en effet, sa commission est remplie, Olympe devrait remonter chez sa mère; elle devrait voir que sa présence gêne ces braves gens, qui n'osent ni parler ni manger; car au château de Ferrières on respecte madame dans sa fille, malgré ses défauts. Mais sa maudite passion la retient; elle sait qu'André a suivi son frère dans toutes ses courses, et elle voudrait le faire parler. « Vous êtes allé bien loin, Monsieur André? — Oui, Mademoiselle; dans les Indes! — Ah! le pays des cachemires, des belles soieries! Est-ce que mon frère a...? » Elle s'arrête à ce mot; elle sent qu'elle va commettre une indiscrétion. Mais Nichot se hâte de répondre à sa question inachevée :

« Je crois bien, Mademoiselle, que mon lieutenant a pensé à vous, et à Madame sa maman aussi..... et il y a dans un panier d'osier..... Enfin, suffit, je m'entends..... mon lieutenant m'a défendu d'en parler. C'est une surprise qu'il veut vous faire. » Le cœur d'Olympe bondit de

joie à ces paroles indiscrètes du bon marin, qui lui dit tout ce qu'il veut cacher.

Rêvant au panier d'osier, ma curieuse va se promener du côté du jardin, puis revient par la grande porte-fenêtre qui y conduit du salon. — O surprise! sur sa table à ouvrage un charmant panier d'osier, dont des faveurs roses retiennent seules les couvercles. « Si c'était le panier dont a parlé André!... Évidemment c'est pour moi qu'on l'a placé là..... Y aurait-il grand mal à regarder les jolis cadeaux que veut me faire Edgard?... Je sais bien qu'il vaudrait mieux attendre qu'il me les offrît; mais j'aurai joui un peu plus tôt de mon bonheur; mon frère ne le saura pas... » Ainsi encouragée par ces mauvais raisonnements qui ne manquent jamais à ceux qui veulent faire le mal, elle dénoue une des faveurs et ouvre le panier. Mais, quel malheur! du panier s'échappe une charmante petite palombe indienne, qui, trouvant la fenêtre ouverte, prend sa liberté. La stupeur d'Olympe est inexprimable, elle reste anéantie; et, avant qu'elle ait pu revenir de son étonnement, la seconde palombe va rejoindre la première, qui semblait l'attendre, perchée sur un grand marronnier, et toutes deux s'élèvent dans les airs. Bientôt Olympe les perd de vue, et reste là, bouche béante, l'œil fixe, la main sur la petite prison déserte : sa raison semble l'avoir abandonnée avec les oiseaux qui s'y trouvaient renfermés. — Enfin elle revient à elle, comme son frère entrait au salon. « Ah! qu'as-tu fait? s'écrie-t-il d'un ton visiblement contrarié, tu as lâché..... — Ne me gronde pas trop, cher frère, j'avais deviné que tu me les destinais, et j'ai voulu voir ce que contenait ce panier. — Tu aurais dû au moins me laisser le plaisir de te les offrir; et puis, tu n'étais pas sûre qu'elles fussent pour toi. — Oh! tu vas me gronder?... — Non, chère enfant, mais je ne puis te cacher la contrariété que j'éprouve..... car je me

faisais une fête de t'offrir ces jolis oiseaux, qui n'avaient d'autre mérite que leur rareté; je ne ferai pas de nouveau le voyage des Indes pour t'en rapporter d'autres. Est-ce que tu serais curieuse, Olympe? » A cette demande, faite d'un ton sévère quoique tendre, Olympe baissa les yeux en rougissant. M. de Ferrières comprit qu'il n'avait que trop bien deviné; mais, voyant des pleurs rouler dans les yeux de sa sœur, il l'attira près de lui, et, l'embrassant : « Allons, Olympe, ne parlons plus de cela; d'ailleurs, tu as déjà subi ta punition. » Olympe se jeta à son cou en pleurant.

Cependant, pour fêter le retour de son fils bien-aimé, madame de Ferrières donnait, ce soir-là même, un bal où elle avait convoqué tous les jeunes gens et toutes les jeunes personnes des châteaux voisins. Elle se trouvait si heureuse, la bonne mère, qu'elle eût voulu faire partager sa joie au monde entier. Plusieurs anciens condisciples de M. de Ferrières, des camarades de collége, devaient s'y trouver. Entre autres invités, l'on attendait Mme Raymond, Mlle Christine, sa fille, et M. Martial, son fils, enseigne de vaisseau sur le même bâtiment qu'Edgar. Comme ils demeuraient fort loin, ces trois personnages devaient passer plusieurs jours au château.

Déjà plusieurs voitures stationnent dans la grande cour; les salons s'emplissent; les musiciens accordent leurs instruments; dans un moment, l'orchestre va donner le signal; enfin, les quadrilles se forment et le bal est commencé.

Pendant l'intervalle d'une contredanse, M. Edgar de Ferrières a conduit dans sa chambre quelques-uns de ses amis; M. Martial Raymond, retenu par sa mère, n'a pu le suivre. A ce moment, Olympe, qui remontait, par hasard sans doute, dans sa chambre, séparée de celle de son frère par une cloison seulement, s'imagine entendre prononcer son nom; elle voudrait bien savoir ce que l'on

dit d'elle, et quels sont les individus enfermés chez son frère.... Elle regarde par le trou de la serrure, elle écoute : justement c'est lui qui parle : — « Le vaisseau négrier se met sous notre vent; nous le hélons, mais sans obtenir de réponse; notre capitaine ordonne les préparatifs du combat; notre devoir nous retenait sur le pont pour surveiller les manœuvres, Martial Raymond et moi; le combat s'engage...» Ici M. de Ferrières fait un mouvement et tourne le dos à la porte. Olympe n'entend plus que des sons confus; enfin, Edgar reprend d'une voix plus haute : « Oui, Messieurs! le lâche avait fui; il avait abandonné son poste et s'était caché dans l'entre-pont. »

Quelqu'un qui monte dans l'escalier oblige Olympe à rentrer dans sa chambre; elle ne peut le faire assez vite pour n'être pas aperçue du nouvel arrivant, qui prévient de suite M. de Ferrières de l'espionnage que se permet sa sœur. La patience lui échappe enfin; il veut donner à la curieuse une leçon qui lui fasse impression. Sur une toile tendue fortement, il écrit, en ayant soin de placer les caractères à l'envers, quelques lettres qu'il applique ensuite sur sa porte, à l'endroit de la serrure, et la conversation recommence entre lui et ses amis; il a soin toutefois de prononcer plusieurs fois à haute voix le nom de sa sœur; celle-ci, que rappelle la musique, sort de sa chambre et entend distinctement son nom; elle s'approche, et, appliquant son front juste à l'endroit où se trouvent les lettres, fraîches encore, qui viennent d'y être placées, elle reproduit dans son sens droit le mot qui s'y trouvait à l'envers. Puis, comme elle voit son frère s'apprêter à redescendre, elle se hâte de reprendre le chemin du salon. Edgar, plus prompt encore, la suit de près, et, en entrant, fait signe à chacun de garder le silence; mais on rit à l'approche d'Olympe; on chuchote de toutes parts en jetant sur elle des regards moqueurs. Ce n'est pas tout, Olympe a, dans

N°10



CURIOSITÉ.

Desesserts Editeur

Mlle Christine Raymond, une espèce d'ennemie personnelle qui la harcèle au point que des paroles désagréables s'échangent bientôt entre elles. « Qu'y a-t-il donc de si ridicule en ma personne pour provoquer vos rires, Mademoiselle? — Oh! rien, Mademoiselle; c'est de souvenir. Je me rappelle une de ces singulières aventures, comme il vous en arrive souvent. — Il est possible, Mademoiselle, qu'il me soit arrivé des aventures fort singulières; mais jamais il ne m'en est arrivé de déshonorantes; il y a des familles qui, je pense, seraient enchantées que l'on n'eût pas d'autres reproches à leur faire. — Que voulez-vous dire, Mademoiselle? — Que je serais bien honteuse et n'oserais certes pas me moquer de quelqu'un si j'avais un frère capable, dans un combat sur mer, de se cacher dans l'entre-pont. — Serait-ce de mon frère Martial que vous prétendriez parler? — Je ne m'explique pas... je sais ce que je veux dire. — Qui a osé parler ainsi? — Quelqu'un qui en est plus sûr que personne, parce qu'il était présent au combat contre le vaisseau négrier. — M. Edgar de Ferrières? — Je n'ai plus rien à vous



dire. — Eh bien! moi, Mademoiselle, j'ai encore un mot à

vous dire et un service à vous rendre; regardez-vous dans cette glace. » Et en disant ces paroles, Christine Raymond, rouge d'indignation, conduisit Olympe devant une des grandes glaces du salon. Olympe y jette un coup d'œil, et, au milieu des rires de ses jeunes compagnes, s'enfuit avec la rapidité de la flèche ; elle avait lu sur son front, en caractères parfaitement distincts, cette inscription humiliante : *Curieuse*. Retirée dans sa chambre, elle fondit en sanglots. Le bal tirait à sa fin; tous les invités étaient déjà retirés, excepté Mme Raymond et ses enfants, qui, comme vous vous le rappelez, devaient passer quelques jours au château de Ferrières. Chacun dut donc songer à prendre quelque repos; le souvenir des événements de la journée et la crainte de ce que son frère lui dira le lendemain tiennent Olympe éveillée, et loin d'elle chassent le sommeil. Elle réfléchit aussi aux paroles imprudentes que le dépit lui a arrachées devant Christine Raymond; elle a un vague pressentiment de quelque malheur. Après une heure de silence, elle croit entendre frapper à la porte de son frère... Oui, quelqu'un est entré.... On cause vivement... elle écoute. Mais on parle à voix basse; Olympe n'entend que des mots entrecoupés. « Lâche!... calomnie!.. c'est un outrage...; vous me rendrez raison... — Je ne puis vous comprendre. — C'est bien... craignez-vous donc?... A demain, Monsieur, au rond-point du bois de Ferrières...» Elle a cru reconnaître la voix de M. Martial Raymond, et elle tremble, sans pourtant se rendre bien compte du sentiment qui la trouble... Mais ce n'est pas pour elle qu'elle a peur; toutefois elle se promet bien de se lever dès l'aurore et d'aller tout avouer à sa mère; elle comprend qu'au moment du danger le sein d'une mère est le plus sûr asile. Cependant tant d'émotions ont fatigué la pauvre enfant; sa tête tombe sur l'oreiller.., ses yeux se ferment...., elle dort, mais d'un sommeil pénible, agité par des rêves affreux; car souvent

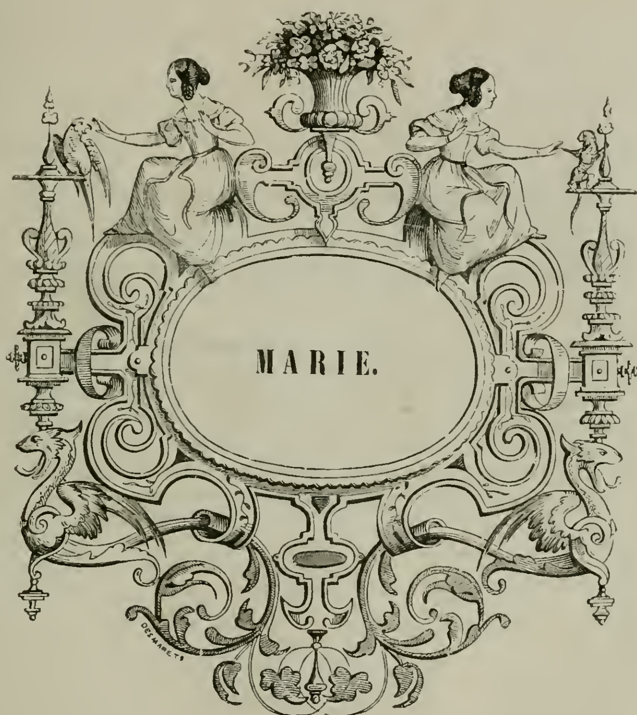
elle prononce des mots sans suite... La nuit pourtant se dissipe peu à peu ; voici l'aurore... L'horloge du château vient de sonner six heures. Olympe se réveille en sursaut.., elle pousse un cri.., et, sautant à bas du lit où elle s'était couchée tout habillée, elle se précipite dans la chambre de son frère..., mais il est sorti déjà. Inquiète, tremblante, elle va à la chambre de sa mère, qui dormait encore; elle entre, se jette à ses pieds, et, avec des larmes et des sanglots, lui raconte et ce qu'elle a entendu et ce qu'elle a redit à Christine, et la visite nocturne de M. Raymond à son frère, ainsi que les mots qu'elle a pu saisir. Madame de Ferrières frémit et pâlit tour à tour. « Malheureuse enfant ! s'écrie-t-elle, tu as peut-être tué ton frère ! » Aussitôt elle appelle Antoine et Gertrude et leur demande si M. Raymond est sorti. — « Toute la famille est partie dès le jour, Madame, et un peu après monsieur de Ferrières est sorti... — Il n'y a plus à en douter ! » s'écrie la pauvre mère désolée; puis, prenant rapidement un châle et un chapeau, elle se précipite sur les pas de son fils... ; elle n'eut pas à aller bien loin ; au moment où elle sortait, celui-ci rentrait au château, mais pâle, marchant avec peine, appuyé sur le bras de son matelot. « Blessé !... O mon Dieu ! » s'écrie la pauvre mère, et, perdant connaissance, elle tombe dans les bras d'Antoine et de Gertrude. M. de Ferrières, malgré sa blessure, trouve à ce moment assez de force pour donner encore des soins à sa mère. Vous peindrai-je le désespoir d'Olympe, à genoux sous le péristyle, les mains jointes et baignée de larmes, et s'écriant : « Pardon, mon frère! pardon! Oh ! je suis bien coupable et bien punie ! C'est moi qui ai cru entendre que le trait de lâcheté que tu racontais à ces Messieurs dans ta chambre était de M. Raymond, dont tu avais prononcé le nom un moment auparavant..., et, dans un moment de dépit, je l'ai dit à sa sœur Christine pour l'humilier. Mon frère ! mon frère ! pourras-tu me pardonner ! —

Ah ! je comprends maintenant les emportements de Martial ; je comprends pourquoi il n'a pas voulu me donner d'explications ; il a cru à la vérité de vos paroles, Mademoiselle; il n'en a pas douté, et, par une dernière générosité, il n'a pas voulu en faire peser sur vous la responsabilité... Allez, Mademoiselle, ajoute-t-il en la repoussant de la main, retirez-vous, vous n'êtes pas ma sœur, et vous me faites horreur. »

La blessure qu'avait reçue M. de Ferrières, sans être bien grave, demanda beaucoup de temps et de soins. Pendant huit jours et huit nuits, il fut dans un délire continuel. Olympe en profita pour entrer chez lui, et, pendant huit jours et huit nuits, elle le soigna sans prendre presque aucun repos. Elle voulait, à force de soins et d'amitiés, se faire pardonner sa faute... Pauvre enfant ! elle en était bien chagrine et bien désolée, et guérie à tout jamais de sa fatale curiosité. M. Edgar entra enfin en convalescence, et ne put alors refuser son pardon à Olympe. Mais il restait brouillé avec son meilleur ami, et fut obligé de laisser repartir son navire.... Ce fut pour lui une cruelle privation et un retard à son avancement, le vaisseau ayant encore une destination brillante, où M. de Ferrières n'eût pas manqué de trouver à se distinguer.

Il suffit quelquefois d'une faute légère en apparence pour produire de grands et d'irréparables malheurs. Combien une telle réflexion ne doit-elle pas nous engager à veiller sur toutes nos paroles et sur nos moindres démarches !

Mlle Pauline d'Ogeron,
Élève particulière de M. de Saillet.


MARIE.
DESMARETS

La complaisance ne consiste pas exclusivement dans la flexibilité, ni dans la douceur: la flexibilité se plie ; la douceur se résigne ; la complaisance va au-devant de ce qu'on peut attendre d'elle ; enfin ce qui lui donne tant de charmes, c'est qu'elle paraît être de premier mouvement, et que, toujours prévenante, elle se glisse dans chaque détail de la vie. . . . .

La prévenance est une suite de surprises aimables qui tendent toutes à la satisfaction de ceux qui nous entourent et leur procurent un bonheur de tous les instants. A bien dire, les prévenances constituent une qualité, ou, si l'on aime mieux, un charme particulier aux femmes et qui devient chez elles un charme irrésistible. Cependant, si l'on veut que les prévenances acquièrent leur véritable développement, il faut dès l'enfance en faire un des points principaux de l'éducation.

ST-PROSPER.



MARIE.

Desesserts Editeur

Lith. Rigo Freres et Cie



MARIE.



I.



E permettrez-vous pas à mon frère de venir vous présenter ses respects, mon père? son régiment change de garnison et vient prendre ses quartiers à Paris. Je suis sûr qu'il serait bien heureux, ce cher Hector, si, oubliant enfin votre long ressentiment, vous lui permettiez, après plus de douze ans d'absence, de revoir et d'embrasser son père!

— Lui pardonner!... le revoir!... lui, ce fils ingrat qui a trompé si cruellement mon amour paternel! car je l'aimais, moi aussi; je l'aimais tendrement; et c'est cet attachement sans bornes qu'il aurait dû reconnaître et qu'il a trahi; c'est là ce qui augmente sa faute et mon ressentiment. Non, mon fils, je ne reverrai jamais votre frère.

— Ah! mon père, combien vous regretteriez votre colère si vous aviez lu toutes les lettres que vous a écrites mon pauvre frère; si vous aviez vu combien il est malheureux de votre indifférence! si vous saviez quel respect, quel amour il y témoigne à chaque ligne pour son père!... Car il vous aime!...

— Il m'aime, dis-tu, Armand? Mais si cela eût été vrai, m'eût-il si cruellement abandonné, moi, son vieux père, accablé d'âge et d'infirmités, sitôt qu'il a eu atteint sa majorité? et pour quel motif, encore?... Il s'est engagé, lui, le fils d'un colonel de l'empereur; il est parti simple soldat!

— Simple soldat, mon père! mais n'est-ce pas ainsi qu'ont débuté nos plus illustres généraux? et vous-même, ne vous ai-je pas entendu cent fois vous faire un titre de gloire d'avoir ainsi gagné votre fortune et vos épaulettes à la pointe de votre épée? Pouvez-vous faire un crime à mon frère d'avoir suivi votre exemple? Est-il donc coupable d'avoir hérité de vous l'amour de la patrie et le mépris des dangers? A-t-il jamais, par quelque action indigne d'un brave, fait rougir le noble front de son père?

— Non; oh! non, Armand, grâce au ciel! j'en serais mort de honte et de douleur. Malgré son oubli de ses devoirs les plus saints, j'apprécie sa conduite et son courage; je sais qu'il a, par sa valeur, gagné tous ses grades... Je puis estimer en lui le capitaine Hector Fougeray, sans pour cela pardonner à un fils coupable...; car sa valeur et ses exploits ne sauraient lui servir d'excuse, non plus que mon exemple. Quand je suis parti pour l'armée j'y étais forcé par la loi.., je n'avais pas un autre avenir; enfin je n'abandonnais pas un vieux père couvert de cicatrices, malade et souffrant, qui eût mis en moi son seul espoir et la plus douce consolation de ses derniers jours, et à qui mon brusque départ pouvait donner le coup de la mort.

— Ah! que dites-vous? Hector ne vous laissait pas seul:

avec des goûts plus calmes que les siens, il savait que je resterais auprès de vous, moi, pour vous adoucir l'absence de l'aîné de vos fils et pour plaider sa cause.

— Armand, vous avez bien rempli la double mission que vous a laissée votre frère ; oui, vous avez adouci mes chagrins par votre tendresse, par votre dévouement... Vous avez bien et toujours plaidé sa cause..., et je ne vous en veux pas : vous eussiez été un mauvais frère en agissant autrement. Mais, croyez-moi, mon fils, ces tentatives sont inutiles, et n'ont pour résultat que de rouvrir la blessure que votre frère a faite à mon cœur, et de renouveler mes douleurs; je t'en conjure, Armand, n'en parlons plus. »

Puis le vieux colonel se leva, et, se détournant pour essuyer une larme qui roulait dans ses yeux, il sortit. Il n'y avait rien à dire; une parole de plus l'eût irrité davantage. Armand le regarda s'éloigner en poussant un soupir : « Allons, se dit-il à demi-voix, encore une tentative inutile! Je ne renonce pas encore à les réunir; mais j'y vois bien des difficultés, à moins que Dieu ne vienne en aide à mes efforts. En attendant, il faut aller porter cette mauvaise nouvelle à mon frère, et l'encourager de nouveau.

— Hé bien, mon ami, quelles nouvelles? s'écria le capitaine en revoyant son frère.

— Pas aussi bonnes que je le voudrais. Mon père a donné des éloges à ta conduite, à ton courage....

— Consent-il à me revoir? dit Hector avec vivacité.

— Pas encore... cependant je ne désespère pas...

— Tu cherches en vain à me tromper, Armand. Ta figure est trop franche pour ne pas trahir ta pensée... Mon père est demeuré inflexible... Mon Dieu! suis-je donc si coupable pour qu'il me traite avec tant de dureté!» En achevant ces mots, Hector, dés[illegible] se laissa aller avec abattement sur un fauteuil.

« Te voilà encore retombé dans tes chagrins, papa....

Écoute-moi, écoute-moi donc, je t'en prie. Tiens, si tu veux, moi, j'irai trouver grand-papa; je le caresserai tant, et je lui dirai tant que je l'aimerai bien, qu'il te pardonnera, c'est sûr; les vieux militaires se laissent attendrir facilement par les enfants. Tu sais, c'est comme le colonel Gaudry, qui est si dur avec tout le monde, et dont moi, je fais ce que je veux, parce que je le fais rire, et qu'il serait honteux de se fâcher contre une petite fille. Si tu veux, j'irai voir grand-papa; d'ailleurs, il ne doit pas être si méchant, d'après tout ce que tu m'as raconté de lui. »

Ainsi parlait, dans son désir de consoler son père, la jeune Marie, et avec tant de grâce et d'ingénuité qu'en vérité on eût été tenté de croire avec elle à la possibilité d'une réconciliation dont elle eût été la médiatrice.

Le capitaine et son frère semblèrent partager cette impression, car ils échangèrent un regard d'intelligence, et le front du premier devint moins soucieux, quand, embrassant sa fille avec une douce tendresse, il lui dit en l'attirant près de lui : « Tu ne tremblerais donc pas en approchant de ton grand-père? Tu n'éprouverais pas cette émotion qui interdit la parole et trouble l'intelligence?

— Ah! pour ne pas éprouver quelque émotion, je ne dis pas ça, papa; car enfin, il paraît qu'il est très-brusque, grand'papa...

— Allons, dis que tu n'oserais pas!

— Oh! si fait vraiment. Après le premier moment, je suis sûre que j'aurais tout mon courage et toute ma présence d'esprit; d'ailleurs, je penserai que c'est pour te réconcilier avec lui, et je ne tremblerai plus du tout.

— Merci, chère enfant! merci; mais nous n'aurons pas occasion de mettre ta bonne volonté à l'épreuve; car le colonel ne te recevrait même pas.

— Peut-être, mon frère, et je conçois un projet, au contraire, où Marie nous serait du plus grand secours.

— Lequel, cher ami? Parle, je t'en supplie...

— Oui, mon oncle ; mettez-moi à l'épreuve !

— Je ne puis encore rien vous dire aujourd'hui ; dans quelques jours, je vous ferai connaître la suite de mon dessein, si le commencement réussit. Vois-tu, Hector, c'est une forteresse inexpugnable par la force, que notre père ; eh bien, nous le prendrons par la ruse. Console-toi donc et compte sur moi. »

II.

« Voyez donc, mon père, la jolie tête d'enfant ! Le vicomte d'Arambure, qui m'a donné ce petit tableau hier, m'a assuré que c'était un Rubens.

— Il est vrai qu'elle est charmante ; ce petit garçon a l'air tout à fait éveillé. Cela va faire à merveille dans ma galerie ; mais il lui manque un pendant ; tâche donc d'en trouver un ; une tête de petite fille bien fraîche, bien douce, serait ce qui conviendrait. »

Ne vous étonnez pas de l'importance que le colonel attache à remplir le vide laissé dans sa galerie par l'absence d'un pendant au tableau que vient de lui donner son fils ; à cet homme dont la vie s'était passée dans une activité continuelle, il avait bien fallu une occupation quelconque pour remplir les loisirs de sa vieillesse. Le goût des tableaux lui était venu ; il en faisait le but de ses soins. Attentif à toutes les ventes, il n'en manquait pas une seule, pour peu qu'elle fût intéressante; et il ne rentrait jamais vraiment heureux chez lui que le jour où une acquisition nouvelle venait enrichir ce qu'il appelait sa galerie. Chaque soir, M. Fougeray disait à son fils : « Hé bien, as-tu trouvé mon affaire?

— Non, mon père, pas encore. Ce n'est pas chose facile à rencontrer qu'un joli portrait de jeune fille : j'en ai vu

beaucoup, mais pas un seul digne de figurer avec votre Rubens.

— C'est que tu cherches mal. Je vais moi-même me mettre en course, et je parie qu'avant trois jours je l'aurai.

— Peut-être serez-vous plus heureux que moi, » répondit Armand en s'efforçant de dissimuler la joie que lui causaient ces paroles. C'est qu'en effet il était sûr que son père rencontrerait facilement l'objet de ses désirs. Connaissant les marchands que le colonel visitait habituellement, il avait secrètement placé chez l'un d'eux le portrait qu'il voulait que son père achetât. Le soir même, celui-ci rentrait avec un tableau à la main.

« Hein! Armand, qu'est-ce que tu dis de cette jolie tête-là?

— Charmante, mon père; charmante! en vérité.

— Quand je te disais que tu ne savais pas chercher!

— Ah! il n'y a que vous pour les bonnes occasions.

— Regarde; *ma petite fille* fera à merveille à côté de *mon petit garçon*. Mais vois donc, Armand, quelle belle et soyeuse chevelure blonde; comme les boucles en sont légères! on dirait que le vent va les soulever... Et ces yeux bleus, comme ils sont brillants et doux! A-t-on jamais vu bouche plus petite, plus fraîche, plus souriante? L'enfant qui a posé pour ce portrait doit faire le charme de ses parents; avec une physionomie comme celle-là, on doit avoir le plus joli caractère....

— Vous croyez, mon père? il me semble cependant...

— Du tout, du tout.... Je me connais en physionomie, et je suis sûr que cette petite fille-là est la douceur, la prévenance, la complaisance même....

— Je me permettrai de n'être pas de votre avis.

— Vraiment! tu es singulièrement attaché à ton opinion. Eh bien, moi, je suis sûr d'avoir raison, et je donnerais bien

quelque chose pour connaître cette enfant, et vaincre ton obstination.

— Cela doit être facile : le peintre nous fera volontiers connaître son modèle. Comment est signé ce tableau?

— Henri Walkenaër...

— Attendez donc... mais j'ai fait une partie de mes études avec un jeune homme de ce nom, qui montrait déjà beaucoup de goût pour la peinture; ce doit être lui : s'il en est ainsi, nous arriverons plus facilement encore à la solution de notre petit différend; je vais aujourd'hui même m'en informer.

— C'est cela; va, informe-toi; je serai charmé d'avoir l'occasion de te convaincre, monsieur l'incrédule ! »

M. Fougeray avait le petit défaut de tenir beaucoup à son opinion, et, plutôt que d'en démordre, il eût remué le ciel et la terre pour convaincre son adversaire. Cette disposition venait fort à propos au secours d'Armand; il se hâta donc d'en profiter, et sortit à la découverte du petit modèle, dit-il à son père. Le soir, en rentrant, Armand retrouva dans la galerie le colonel, qui contemplait encore d'un air attendri le portrait du matin.

« Je vous dérange, mon père? vous semblez préoccupé.

— Non-seulement préoccupé, mon ami, mais encore m'attendrissant à la vue de cette toile. Je ne sais si c'est une aberration de mon esprit, mais il me semble retrouver dans ce portrait quelques traits de ta mère, de l'épouse que j'ai perdue et que je pleure encore, dit-il avec un regard humide... Regarde attentivement, mon fils, et dis-moi si l'effet que produit sur moi ce tableau ne vient que de mon imagination... »

L'attendrissement du colonel avait gagné son fils, et ce fut avec une véritable émotion qu'il répondit : « Je crois, en effet, reconnaître là plusieurs des traits touchants de ma bonne mère... Mais, par une coïncidence qui ne vous éton-

nera pas moins, la fille de M. Henri Walkenaër (car c'est elle qui a posé pour ce portrait) porte un nom qui nous est également cher... — Elle s'appelle Marie?... — Oui, mon père, et M. Walkenaër m'a dit que sa fille était un modèle de prévenance, de complaisance, de délicatesse, de tact, d'égalité d'humeur... — Ah! j'avais donc raison! — Je le crois. — Et ce peintre est-il riche? à son aise, au moins? — Nullement. — Eh bien! il faut que tu m'amènes sa fille; je me sens porté à faire quelque chose pour cette enfant qui ressemble à ta mère et qui porte son nom. Demain, sans plus tarder, demande à son père la permission de me l'amener; demain, entends-tu, Armand; je suis impatient de la voir! — Oui, mon père; oui, je n'y manquerai pas... Je n'aurai garde, s'écria le fils en se retirant. O mon Dieu! ajouta-t-il en levant les yeux au ciel, te plairait-il enfin de seconder mes vœux! »

III.

« Réjouis-toi, Hector, tout va bien. Et toi, Marie, prépare-toi à déployer toute ton intelligence et toute ta gentillesse pour nous seconder. Je t'ai ouvert la route du succès; n'oublie pas que la moindre imprudence de ta part, le plus léger oubli du rôle que tu t'imposes, peuvent compromettre et détruire pour toujours, peut-être, toutes nos espérances. — Oh! ne craignez rien, mon oncle; dès qu'il s'agit du bonheur de mon père, je suis sûre de moi. D'ailleurs, le bon Dieu me soutiendra, j'espère, et m'inspirera.

— Allons, Marie, voici l'heure à laquelle j'ai promis à ton grand-père de lui conduire la fille du peintre Walkenaër; hâtons-nous, car il n'aime pas à attendre, et quelques instants de retard de notre part pourraient altérer sa bonne humeur et reculer ton triomphe. — Adieu.

mon bon petit papa; calme-toi, ne sois pas trop inquiet, je t'en prie; ne te tourmente pas trop; va, le colonel m'aimera, j'en ai le pressentiment... — Ah! je n'en douterais pas, s'il te connaissait comme moi, chère enfant! — Eh bien! je lui ferai faire ma connaissance, dit Marie en embrassant son père; d'ailleurs, peut-il faire autrement que de m'aimer? ne suis-je pas sa petite-fille? Moi, sans le connaître, je me sens attirée à lui, et puisque tu prétends que le meilleur moyen pour se faire chérir de quelqu'un, c'est d'abord de l'aimer, il faudra bien qu'il m'aime. — Que le ciel t'entende, ma bonne Marie! »

Nous laisserons le pauvre capitaine à ses inquiétudes; nous le laisserons marchant à grands pas dans son appartement, se parlant à lui-même en discours entrecoupés, et faisant des vœux pour le succès de la démarche critique de sa fille. Celle-ci, dans la compagnie de son oncle, est arrivée chez le colonel, qui s'impatiente déjà en l'attendant, bien que l'heure n'ait pas encore sonné.

« Ah! c'est vous, enfin, Mademoiselle; je croyais que vous n'arriveriez pas. — Je vous demande pardon, colonel. » M. de Fougeray aimait fort qu'on lui rappelât son titre militaire, et Armand avait prévenu de cette particularité Marie, qui en profita dès les premiers mots. Le colonel quitta son air morose pour prendre à l'instant même un air souriant, et Marie ajouta : « Voyez comme je me suis trompée, je croyais être en avance. » Le colonel regarda la pendule; Marie était en avance, en effet. « C'est à moi de m'excuser, Mademoiselle, l'heure n'est pas venue encore; mais j'étais si impatient... — C'est comme moi, colonel, je n'en ai pas dormi de la nuit. — Vraiment! — Mais oui; on m'a dit que vous étiez si bon! et que rien que sur mon portrait vous me portiez déjà de l'intérêt... — Ah! et qui vous a dit tout cela?... — Mais, mon père... — Monsieur

votre père ne me connaît pas. Vous voulez dire mon fils, sans doute! — Oui, oui, c'est monsieur votre fils, en effet..., » dit Marie en se reprenant vivement, et comprenant, à un coup d'œil de son oncle, qu'elle allait se trahir. « L'intérêt que je vous porte, il faudra d'abord le mériter... — Oh! dites, que faut-il faire pour cela?... — Je vous le dirai plus tard. Sachez, d'abord, pour quel motif j'ai désiré vous connaître : vous ressemblez beaucoup, mais beaucoup, à ma femme que j'ai perdue, hélas!... vous me rappelez tous ses traits...; elle était la bonté même, et pas un jour ne se passait sans qu'elle n'eût fait quelque bonne action. — Oh! pourquoi ne vit-elle plus? je sens que je l'aurais aimée de tout mon cœur... — Aimable enfant! que je suis aise de vous voir ces bons sentiments! Venez... que je vous embrasse; le voulez-vous?... — Oh! de tout mon cœur, colonel, de tout mon cœur!... » M. Fougeray embrassa Marie avec une émotion qui le surprenait, et il disait à son fils : « Pourquoi aimé-je ainsi cette enfant que je vois pour la première fois?... — C'est qu'elle est véritablement très-aimable, mon père. — Oui, très-aimable, en effet; mais ce n'est pas là une raison pour être ému comme je le suis; elle m'ensorcèle vraiment, cette petite! Chère enfant, vous demanderez à votre papa la permission de venir déjeuner tous les jours avec moi; il me fera plaisir s'il vous l'accorde; vous la lui demanderez, n'est-ce pas?... — Oh! bien sûr, colonel, et il ne me refusera pas, allez; il vous aime bien trop pour cela!... — Comment! mais il ne me connaît pas! — Oh! que si, dit encore en se reprenant la gentille enfant, il vous connaît presque aussi bien que monsieur votre fils que voilà. — Mais, comment? — Oh! je lui ai beaucoup parlé de vous, mon père. — Et je vois que tu en as parlé en fils. » Le lendemain et les jours suivants, Marie vint déjeuner avec le colonel, qui s'attachait à elle davantage de jour en jour; elle y passait



MARIE

Lith. Rigo Frères & Richer

des journées entières. Le colonel s'était fait pour ainsi dire son instituteur; il lui enseignait le dessin, qu'il possédait parfaitement; il lui faisait prendre devant lui des leçons de musique, de danse, etc.; il était enchanté de la docilité de sa petite élève, et s'applaudissait de ses progrès. Il ne l'appelait plus que *sa petite fille*, et ne pouvait s'en passer un instant. De son côté, Marie savait deviner ses moindres fantaisies. Ses blessures le faisaient-elles souffrir, elle l'amusait par son babil, et savait encore le faire sourire au milieu de ses souffrances, et par ses caresses allégeait ses douleurs. Était-il de mauvaise humeur, elle supportait ses brusqueries avec tant de douceur qu'il s'en repentait quelquefois, et lui disait : « N'est-ce pas, Marie, que je suis un vilain bourru ? — Oui, quelquefois, colonel; mais vous êtes si bon, si bon, ajoutait-elle en l'embrassant, qu'on oublie tout cela, et qu'on n'y fait pas même attention. — Tu m'aimes donc? — Oh ! oui, colonel; comment ferais-je pour ne pas vous aimer? — Chère enfant! Eh bien ! ne m'appelle plus colonel, appelle-moi ton bon-papa. — Oh! merci! merci! j'aime encore bien mieux ça...; c'est bien plus gentil, surtout pour moi qui ai un grand-papa qui ne veut pas me voir. — Qui ne veut pas te voir, pauvre enfant! et que lui as-tu donc fait? — Moi, oh! rien; car, quoiqu'il soit fâché avec grand-papa, mon père m'a toujours appris à l'aimer, et, matin et soir, je mêle son nom à mes prières. — Et que lui a donc fait ton papa? — Il paraît qu'il a embrassé un état qui ne lui convenait pas; il s'est fait... *peintre* au lieu de se faire... *avocat*. — N'est-ce que cela? mais c'est fort injuste, en vérité. Il ne te connaît donc pas?... Comment peut-on repousser tant de grâce et d'innocence?.. Je te conduirai à ce grand-père-là, moi, Marie, et je plaiderai ta cause auprès de lui. — Vraiment! vous lui parlerez pour moi? — Certainement, et pour ton père aussi...; car un père qui apprend à sa fille à respecter son aïeul malgré

son injustice, ne peut être qu'un honnête homme et un bon fils. — Oh! oui, allez, je vous en réponds, que mon père aime bien grand-papa! Et vous me promettez de lui parler en sa faveur? — Oui, je te le promets. — Bien sûr, bien sûr? — Oui, bien sûr. Mais qu'as-tu donc à insister ainsi, petite fille? — C'est que je suis assurée que si vous vouliez seulement lui dire deux mots en faveur de papa et de moi, il nous pardonnerait tout de suite. — Deux mots! j'en dirai cent s'il le faut. — Oh! quel bonheur! Eh bien! donnez-m'en votre parole, colonel! — Je t'en donne ma parole; es-tu contente? — Oh! pas encore tout à fait. — Tu es bien difficile! Que veux-tu donc de plus? — Votre parole d'honneur. — Pour si peu, ce n'est pas la peine, en vérité. — Qu'est-ce que cela vous fait, de me donner votre parole d'honneur, puisque vous voulez faire ce que vous dites; vous me rendriez si heureuse, et je vous aimerais tant! — Eh bien! je t'en donne ma parole d'honneur, je parlerai à ton grand-papa en faveur de ton père, et de la bonne façon encore; d'ailleurs, ce sera servir ses intérêts que de lui rendre une gentille petite fille comme toi. Quand veux-tu que nous y allions? je suis prêt, moi. — Oh! je ne sais pas; il faut que j'en parle à papa, n'est-ce pas? — C'est juste et bien pensé, un enfant ne doit rien faire sans en parler à son père. Parle-lui donc de mes intentions, et le jour où il le voudra . — C'est cela; vous n'oublierez pas votre promesse au moins? — Mademoiselle, dit le colonel d'un air grave, apprenez que je n'ai jamais oublié aucune de mes promesses. — Oh! je n'en doute pas; mais c'est que j'ai si peur de ne pas réussir! »

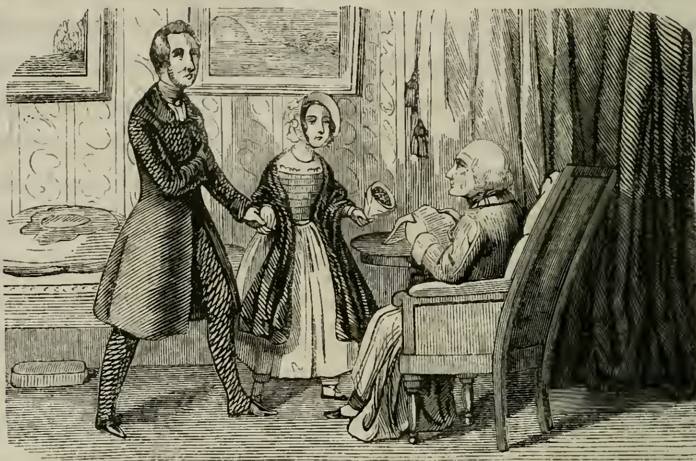
Les jours se succédaient, et, toujours prévenante, complaisante, d'une charmante égalité d'humeur, Marie ne rappelait pas sa promesse à M. Fougeray. « Tu ne reparles plus de ma promesse, petite fille; est-ce que ton papa ne veut pas que je me mêle de cela? — Oh! si, certainement

qu'il le désire; mais il dit qu'il n'est pas encore temps. — Ah ! ce sera donc quand il voudra. »

Un jour, c'était la fête de M. Fougeray, Marie, un joli bouquet à la main, vint gracieusement la lui souhaiter dès le matin. Le bon colonel fut enchanté de cette marque de déférence et d'amitié; mais, comme le joli front de Marie était couvert de nuages, son protecteur le remarqua et lui en demanda la cause. « Ah ! répondit-elle d'un air triste, j'ai laissé papa bien chagrin à la maison. C'est aujourd'hui la fête de son père, et il ne peut pas aller la lui souhaiter, lui! — Mais, au contraire, petite fille, c'est une bonne occasion qu'il ne faut pas laisser échapper. — Vous croyez l'occasion bonne? — Excellente, chère enfant; tiens, tu prends d'une main ton bouquet, que tu présentes en entrant à ton grand-père; on ne repousse guère une petite-fille qui se présente ainsi, il y aurait cruauté; de l'autre, tu lui amènes ton père qui se jette à ses pieds... — Vous croyez qu'il ne résistera pas? — J'en suis sûr; eût-il un cœur de bronze, il sera attendri. J'en puis juger par moi-même, car j'ai aussi un fils avec lequel je suis brouillé, et je sens que s'il se présentait ainsi devant moi... — Hé bien ! bon papa? — Eh bien! vois-tu, je sens bien là, dit le colonel en portant la main sur son cœur, que, malgré tous ses torts et le mal qu'il m'a fait, je lui pardonnerais. — Vraiment! Oh bien alors, je suis sûre que votre conseil est bon, et je me décide à le suivre. — Où vas-tu? — Je vais chercher mon père, pour le conduire, comme vous venez de me le conseiller, à grand-papa. — Va, va, petite fille, et bon courage! »

Marie n'alla pas chercher bien loin son père : il attendait dans la chambre de son frère l'issue de cette scène. Le colonel se mit à parcourir son journal en attendant Marie, qu'il croyait beaucoup plus loin. Elle rentre, précisément comme le colonel le lui avait conseillé. « Bon papa, lui dit-elle en

ouvrant la porte, je vous souhaite une bonne fête et je vous amène papa qui voudrait bien vous la souhaiter aussi. » A



ces mots, le capitaine se précipite aux genoux de son père. « Mon père, daignerez vous enfin pardonner à votre fils repentant. — Hector!.... vous ici, Monsieur! Fils ingrat! sortez de devant mes yeux! Qui vous a permis de vous présenter chez moi? — Mais c'est vous-même, grand-papa, c'est vous qui tout à l'heure m'avez conseillé... — Quoi! Marie, tu serais?...— Votre petite-fille, mon père, dit Hector en poussant Marie dans les bras de son aïeul.— Ah! mon cœur me l'avait dit! Viens, Marie, ma fille, viens dans mes bras! — Et mon père? — Ton père fut bien coupable; mais pour toi je lui pardonne. Hector, relevez-vous, soyez encore mon fils; mais laissez-moi cette enfant; je sens qu'elle est nécessaire à mon bonheur, et que je ne saurais plus m'en passer. Et vous, petite espiègle, aimerez-vous autant votre grand-papa que le colonel? — Je l'aimerai doublement, dit Marie en se jetant à son cou, comme mon bienfaiteur d'abord, et ensuite comme le père de mon papa. »

Mlle Louise Raymon.


LA BONNE D'ENFANTS.

On peut dire, à l'excuse du cœur humain, que si la petite et la grande domesticité semblent également avilies par l'intérêt, elles sont l'une et l'autre souvent ennoblies par l'attachement et même par le dévouement. Autrefois les domestiques étaient, de père en fils, les amis de la maison ; mais nos mœurs ont changé, et depuis que l'égalité se proclame partout, le domestique reçoit en argent ce qu'on lui payait en bons procédés ; il travaille plus et s'attache moins ; c'est une conséquence de l'esprit positif du siècle, où le fait tend à détruire l'idéal, où les choses se pèsent et ne s'estiment plus.

Mme MAUSSION née FOUGERET.

N.º 13.

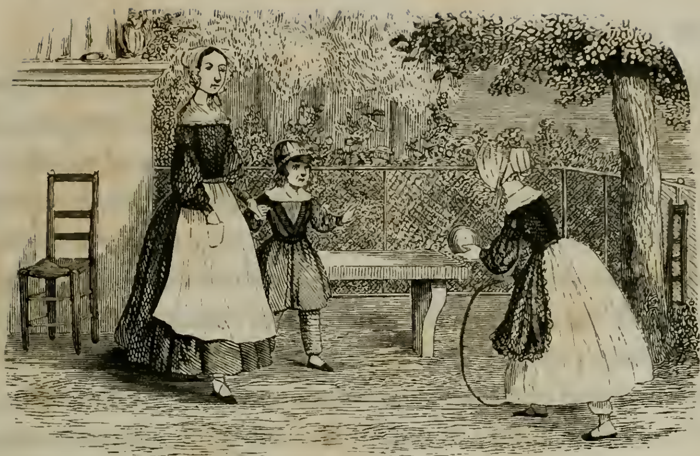


Ch. de Saillet

LA BONNE D'ENFANS.

Desesserts Editeur.

Ri[illegible]reres



LA BONNE D'ENFANTS.





LA bonne d'enfants se rencontre dans les maisons les plus opulentes comme dans la bourgeoisie; parcourez tous les degrés de l'échelle sociale, vous la rencontrerez partout, chez la noble marquise du Faubourg-Saint-Germain ainsi que chez l'opulent banquier de la Chaussée-d'Antin, dans la famille du laborieux commerçant, dans celle du paisible rentier, dans celle même du modeste employé. La bonne d'enfants est une des nécessités les plus universellement reconnues; il est peu de maisons où elle n'ait son gîte : vous pouvez vous passer d'une femme de chambre ou d'un cordon-bleu, mais quelle mère de

famille pourrait se passer d'une bonne d'enfants? Celle-ci, d'ailleurs, suivant la fortune et le rang de ses maîtres, cumule souvent les fonctions de femme de chambre, de cuisinière, de fille de peine. C'est dans la bourgeoisie, surtout, qu'elle doit réunir tous ces divers talents; c'est là aussi qu'elle acquiert une certaine importance, non-seulement pendant les premières années des enfants, mais encore longtemps après; il y a peu de familles bourgeoises où une bonne d'enfants ne se soit impatronisée à la longue, et n'ait acquis enfin, comme un droit de familiarité respectueuse, une sorte d'autorité sur les enfants de la famille, et, au besoin, la liberté d'émettre tout haut son avis. Alors elle ne dit plus : *On se lève chez madame à telle heure*, mais *Nous nous levons*, se comprenant ainsi dans la famille, dont elle se regarde en quelque sorte comme faisant partie. Dès lors on parle sans gêne devant elle; les secrets de la maison lui sont connus, elle y achèvera tranquillement son honnête existence. Mais toutes ne finissent pas leur carrière avec tant de gloire et de bonheur! Beaucoup ne viennent servir dans les grandes villes que pour *amasser* un petit capital, avec lequel elles retourneront s'établir *au pays*. Un trop grand nombre se livrent inconsidérément au goût de la toilette, y dépensent tous leurs gages et finissent misérablement. S'il fallait étudier le caractère, les mœurs et la conduite de la bonne d'enfants dans chacune des conditions que nous avons signalées plus haut, et dire combien ils peuvent se modifier, suivant la fortune des maîtres chez qui elle sert, leur position sociale et les attributions qui lui sont dévolues, ce serait un travail considérable, bien supérieur à notre faiblesse. Nous ne parlerons donc que de la bonne d'enfants dans la bourgeoisie, parce que c'est là surtout que son type nous a paru le plus généralisé; et c'est là seulement que, par des motifs d'économie faciles à comprendre, on accueille notre personnage dans sa plus

grande jeunesse, à cet âge où l'on est encore presque une enfant, ou du moins une très-jeune fille.

La bonne d'enfants en service à Paris est née dans la banlieue, ou bien elle est venue de la Picardie ou de la Normandie. Ce n'est pas sans raison que nous faisons remarquer cette différence d'origine, puisqu'elle établit entre elles des différences notables de mœurs, de caractère et de costume. Vous dire si la Parisienne est préférable à la Picarde, et celle-ci à la Normande, je ne le saurais; toutes ont leurs qualités et leurs défauts. La Parisienne est plus vive, plus propre, plus intelligente, à coup sûr, que les deux autres; il y a chez elle beaucoup de l'étoffe de la femme de chambre; mais peut-être est-elle moins bonne de cœur, moins patiente et moins laborieuse que les deux autres. Chez celles-ci vous trouvez ordinairement une maladresse peu commune, surtout quand elles arrivent du pays, ne connaissant rien, ne sachant s'exprimer que dans un jargon presque inintelligible, s'étonnant de toutes choses, et presque toujours pleurant la famille qu'elles ont quittée pour la première fois. Nous n'aurons peut-être que trop occasion par la suite, de nous égayer, sans malice, bien entendu, sur le compte de nos campagnardes dépaysées, de jeter sur quelques-unes un blâme trop souvent mérité; mais dans ce moment, je ne puis, moi, que plaindre la pauvre enfant qu'une dure nécessité arrache à ses campagnes, à sa vie, pénible si vous voulez, mais bien douce et bien regrettable auprès de celle qui l'attend. Là-bas, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, tous ses instants sont dus au travail; mais elle s'occupe sous les yeux de sa mère, qui l'aide et qui l'encourage. Non pas qu'elle ne reçoive jamais une réprimande, mais si l'on pleure de la réprimande que fait une mère, le cœur, du moins, n'en est pas blessé, car c'est un droit d'amour qui lui est acquis; mais la réprimande d'une étrangère rend bien amer le pain que l'on en reçoit.

Sa mère est peut-être plus brusque, plus rude de manières que la dame qui l'attend ; mais à travers ses bourrades les plus violentes, percent toujours cette indulgence, cette crainte d'affliger trop vivement son enfant, cette tendresse, enfin, dont tout cœur maternel est pétri.... Mais ici, aucune compensation ne lui est offerte ; on la blâme sévèrement pour de petites fautes, on la réprimande vertement à la moindre occasion, et si, dans sa douleur, elle sonde le mécontentement de sa maîtresse pour voir si elle ne trouvera pas au fond quelque compensation consolante..., plaignez-la..., car elle n'y trouvera que l'égoïsme blessé..., l'orgueil du riche qui se croit en droit d'être exigeant, parce qu'il paie pour être servi... Qu'elle se garde bien de basarder une excuse. on la *remettrait promptement à sa place*. Ne vous hâtez pas néanmoins de condamner tous les maîtres : s'il en est de durs et d'orgueilleux, il y a aussi des domestiques qui, par leur conduite, rendraient dangereuses la douceur et la bonté. Mais sa maîtresse fût-elle, comme votre mère, mademoiselle qui me lisez, et comme la mienne, un modèle de douceur, de patience et de bonté, le sort de notre nouvelle débarquée serait encore bien digne de compassion, dans les premiers temps de son service surtout. Examinez un peu les contrastes que son existence nouvelle va former avec celle qu'elle vient de quitter. Là-bas, elle vivait toujours au-dehors, en pleine campagne, au grand air ; ici, ses journées presque entières vont se passer dans une chambre étroite, où le soleil semble avare de ses rayons ; ne doit-elle pas comparer un peu sa nouvelle demeure à une prison ? Dans sa famille, elle parlait à haute voix, chantait quand l'envie lui en prenait, et riait à gorge déployée du récit plaisant que lui faisait son amie Colette ou le vieux chantre Martin ; — ici il faut se taire toujours devant la maîtresse, ou parler d'une voix modérée. Adieu les chansons qu'elle entonnait hier d'une voix fraîche et sonore : adieu les bons rires et la

franche gaieté ! rien de tout cela n'est convenable dans le lieu où elle vit : il faut songer à perdre toutes ces *joyeuses mauvaises habitudes*, et s'appliquer à prendre les manières de la ville, les façons d'une bonne comme il faut : *façons comme il faut*, si vous voulez, mais mortellement ennuyeuses pour elle, qui a vécu jusque là dans la plénitude de sa liberté d'agir, de parler et de penser. Au pays, elle avait, le soir, de jeunes et gaies compagnes pour venir causer, rire et jouer avec elle après les travaux du jour ; ici, elle vit absolument isolée : elle n'a point de société, personne avec qui échanger ses idées ; car ce n'est pas sa maîtresse, si affable qu'elle soit, qui fera conversation avec elle ; elles sont séparées par une trop grande distance de condition, de langage, d'idées, d'habitudes ; elles ne s'entendraient pas plus entre elles qu'un habitant du Japon et un sauvage de l'Orénoque entre eux.

Ce n'est pas non plus avec les enfants qui lui sont confiés qu'elle échangera ses idées, d'abord parce qu'ils sont ordinairement trop jeunes pour en avoir, et que, plus tard, les préoccupations que donne à leur famille leur éducation, les séparent de la pauvre fille qui a soigné leur enfance. Alors, deux routes s'ouvrent à la bonne d'enfants : la première, de se lier avec d'autres filles de sa condition, et l'autre de se consacrer entièrement à la famille qui l'a accueillie, et de se mettre à aimer les enfants dont elle est chargée. De ces deux routes, la première a plus de charmes, sans doute, elle offre plus de distractions ; mais elle conduit presque toujours à sa perte celle qui s'y aventure. La seconde est plus triste, plus monotone, exige plus de raison, de résignation, de vertu ; mais elle est sûre et conduit toujours à bien celle qui la suit. Le calme de l'esprit, la paix du cœur, l'estime de ses maîtres et de ceux qui la connaissent, souvent un petit avoir dû en partie à ses économies et en partie à la générosité de la famille où

elle sert, sont la récompense de son sage dévouement: mais pour arriver à cet heureux résultat, par combien d'épreuves ne doit-elle point passer! Une de ses cousines. une de ses tantes, une de ses amies, fixée à Paris, lui a trouvé une bonne condition : elle se décide difficilement à l'accepter; mais sa famille est pauvre, sa mère est chargée d'enfants, elle ne gagne pas assez pour n'être point à charge aux siens; elle comprend qu'il est beau de gagner sa vie, elle espère même pouvoir aider à élever sa petite sœur et son dernier frère; son bon cœur la décide, elle fait un petit paquet de ses vêtements, embrasse cent fois tous ceux qu'elle aime, et monte dans la diligence qui doit la conduire à Paris. La voilà arrivée..., non sans avoir versé bien des larmes et poussé bien des soupirs pendant le trajet; celle qui l'a fait venir l'attend à la descente de la diligence, pour la conduire à sa nouvelle habitation.... Elle est bien gauche, bien maussade, elle a encore les yeux bien gros et bien rouges, elle est prête à pleurer à tout instant, et ne répond que par un *oui, Madame, — non, Madame,* accompagné de force révérences, à toutes les questions bienveillantes de sa maîtresse; et s'il fallait juger de ses dispositions d'après l'esprit qu'elle montre alors, il y aurait de quoi décourager la meilleure volonté. Mais elle a une heureuse physionomie, l'air honnête, le regard doux, on ne peut qu'augurer à son avantage de ces signes. Il est possible qu'elle ne soit jamais une domestique bien habile, mais elle ne peut être une méchante fille; on la garde donc, et en considération de son chagrin, l'on exige peu de chose d'elle pendant les premiers jours, et l'on s'efforce de la mettre tout doucement au courant de ses occupations. Malheur à elle si sa maîtresse n'est pas douée d'une patience à toute épreuve! car il en faut beaucoup pour supporter les gaucheries, les maladresses perpétuelles de notre jeune bonne, qui toujours pleure et se désole, et prétend qu'elle ne pourra jamais

s'*accoutumancer* à Paris. Dans les premiers temps, les accidents et les mésaventures se succèdent pour elle sans interruption; tantôt elle laisse tomber et brise la tasse dans laquelle boit l'enfant de la maison; tantôt, envoyée en commission, elle se perd dans son propre quartier, malgré les indications précises qu'on lui a données; une autre fois elle brosse le pantalon de Monsieur avec la brosse à cirage, et le met hors de service; si elle fait une soupe pour le petit, elle la laisse brûler, ou la sale à emporter la bouche; si elle balaie, elle fait voler une poussière qui gâte tous les meubles, et oblige à ouvrir toutes les fenêtres; elle perd facilement l'équilibre sur les parquets cirés dont elle n'a jamais eu l'habitude, glisse, tombe de temps en temps; en se retenant aux meubles chargés de porcelaines et de curiosités qui l'entourent, elle en brise souvent quelques-unes; puis, bouche béante, elle contemple le désastre d'un œil stupéfait, et ne rompt enfin le silence que pour s'écrier d'une voix lamentable et pleine de sanglots : « Oh! mon bon Dieu! queu mâlheur! que va dire Madame! faut-il avoir du guignon! » Elle est quelquefois si plaisante au milieu même de ses désolations, qu'elle fait rire sa maîtresse, et lui ôte le courage de la réprimander, seule expiation habituelle de ses fautes, car il est bien rare qu'on lui fasse payer ses dégâts. Comment, en effet, s'en prendre à sa pauvre bourse, de ses sottises involontaires? et puis, quand on prend une jeune fille de la campagne, grossièrement élevée et ignorante des usages de la ville, pour la mettre de suite à faire ce qu'elle n'avait jamais fait, ne doit-on pas en prévoir les conséquences et s'y soumettre?

Maladroite dans tout ce qui concerne le service, elle se tire mieux d'affaire dans les soins qu'elle donne aux enfants. Forte et robuste malgré sa jeunesse, sans se plaindre, elle portera doucement le petit marmot durant de longues promenades. Un enfant n'est pas bien lourd quand on le

soulève un instant, mais quand il faut le tenir pendant plusieurs heures sur le bras, cela ne laisse pas que d'être fatigant. « Petit fardeau pèse à la longue. » S'il peut déjà courir, elle jouera avec lui, et, le soutenant, le guidera après la balle qu'elle aura lancée devant elle. Elle excelle à faire cesser ses cris et ses pleurs par mille petites ruses. Tantôt elle appelle son attention sur le cheval qui passe dans la rue; une autre fois elle lui fait oublier le sujet de son petit chagrin par une friandise donnée à propos. Les enfants se désolent et pleurent facilement; elle a donc besoin d'employer souvent ces petits moyens-là, et ils lui sont plus utiles qu'on ne pense. Une mère s'effraie facilement des pleurs de son enfant; elle craint sans cesse que l'on ne manque de complaisance pour lui. Son premier mouvement est de s'en prendre à la bonne, et de s'écrier avec vivacité : « Madeleine, vous faites pleurer le petit! » Si l'enfant se déplaît avec sa bonne, la mère prétend qu'elle lui a fait quelque méchanceté, ou qu'elle le rudoie en arrière; et de là à renvoyer la jeune domestique, il n'y a qu'un pas. Vous voyez donc que ses petites ruses lui sont importantes, puisqu'elles lui conservent sa place.



A la maison, elle invente mille moyens pour l'amuser;

elle fait jouer devant lui tous ses joujoux, fait la dînette avec lui, le fait sauter sur ses genoux, le caresse, l'embrasse, se cache pour le faire chercher en criant *Coucou!* L'enfant cherche la bonne, qui ne le fait pas attendre longtemps pour lui crier en se montrant tout à coup: *C'est fait!* et l'enfant de sauter dans les bras de la jeune servante en riant de tout son cœur. Il faut être mère, enfant ou bonne d'enfants pour se plier de bonne grâce à des soins fastidieux en eux-mêmes, quand ils ne sont pas fatigants. Et ces attentions, il faut les renouveler sans cesse, tant est fragile, inexperte et exigeante dans son impuissance, cette petite créature de trois ou quatre ans qui veut que sans cesse on s'occupe d'elle, et s'irrite, pleure et crie quand on l'oublie un seul instant. A cet âge où la pensée n'est encore qu'un germe inéclos, nous ne pouvons rien par nous-mêmes, nous ne savons point exprimer nos besoins, ni distinguer ce qui nous est nuisible d'avec ce qui nous est bon... Placez un enfant de trois à quatre ans à un froid rigoureux, il sera glacé, morfondu, avant d'avoir dit un mot ou fait un signe de souffrance. Quelle assiduité de soins et de surveillance ne faut-il donc pas à nos mères, à nos bonnes, pour éloigner de nous, à cet âge impuissant, tout ce qui pourrait nous nuire, et pour prévoir, au contraire, tout ce qui nous est nécessaire, utile, ou seulement agréable, pour deviner et prévenir nos besoins! Il y a des enfants si difficiles, si criards, si méchants, que les mères elles-mêmes en sont quelquefois assez fatiguées pour s'en reposer entièrement pendant quelques heures sur le dévouement de leur bonne; et celle-ci, qui est étrangère et n'est pas soutenue dans l'accomplissement de ses devoirs par une tendresse naturelle, il faut pourtant qu'elle ne se fatigue jamais, et qu'elle se montre, malgré mille ennuis et mille tourments, toujours patiente, attentive et dévouée; et souvent elle n'a pas seize ans! Laquelle de nous oserait

se promettre d'accomplir aussi scrupuleusement une mission si accablante et si difficile?... Et cependant elle peut le devenir davantage encore : dans le cas, par exemple, où il y a plusieurs enfants dans la même maison. Si un seul donne tout le mal et tout l'embarras que je viens de vous dire, que sera-ce s'il y en a plusieurs? et que deviendra la pauvre jeune fille, si l'un d'eux vient à tomber malade, ou s'il est d'une santé débile? Alors il n'y a plus de repos pour elle; la nuit comme le jour, il faut se tenir prête à secourir le malheureux petit être; il faut se relever pour lui donner à boire, s'assurer s'il n'a pas trop chaud, s'il n'a pas froid, s'il est bien bordé dans ses draps, etc., etc. Nos mères prennent une large part dans tous ces soins; mais il en reste encore assez à la bonne pour que nous pensions lui devoir quelque reconnaissance, et pour lui donner au moins, ensuite, droit à nos égards et à notre amitié.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que de la bonne d'enfants sage et laborieuse, dont les goûts restent simples, dont la mise demeure, avec quelques légères modifications, ce qu'elle était à son départ de son village. Celle-là n'a pas de connaissances à Paris; elle ne fréquente pas ses *payses*, ne fait pas de commérages dans le quartier, ne déchire pas ses maîtres à plaisir dans ses discours médisants; elle n'aspire pas à devenir femme de chambre dans une grande maison, non plus que cordon-bleu; elle ne change pas tous les six mois de condition, et ne quitte pas ses maîtres pour un avantage de quelques écus; vous lui offririez deux cents francs de plus, qu'elle vous refuserait; elle aime ses maîtres parce qu'ils sont bons et bienveillants avec elle, parce qu'elle a la certitude d'en être estimée, et elle pense que l'estime et les égards d'une famille honorable valent bien quelques écus. Des besoins bornés, une économie attentive, lui permettent de mettre tous les ans une petite somme à la caisse d'épargne; tous les cinq ans elle achète dans son pays, à

N° 14.



LA PRIÈRE DU SOIR.

Desesserts Editeur

côté de la maisonnette de son père, deux ou trois arpents de terre que ses frères cultivent à leur profit, et améliorent tous les jours. C'est là qu'elle ira finir ses jours dans la paix et dans une petite aisance. Tant qu'elle pourra travailler, elle restera dans la famille où elle est entrée bonne d'enfants; elle s'y rendra propre à une multitude de services; elle sera tour à tour cuisinière et femme de chambre, et si un jour sa maîtresse devient grand'mère, elle bercera encore avec bonheur ses petits-enfants, se rappellera pour eux ses premières occupations, et les aimera comme elle a aimé leur mère. Voilà la bonne d'enfants que j'ai voulu vous faire connaître, et j'en sais plusieurs qui cadreraient très-bien dans le tableau que j'ai tâché de vous en tracer. Quant aux autres, vous les reconnaîtrez facilement à leur allure dégagée et pimpante, à leurs façons prétentieuses, à leur mise coquette, où abondent les rubans de toute couleur et de toute espèce; vous les verrez, à la promenade, jaser des heures entières avec les payses, sans s'inquiéter du pauvre petit, qui tombe à quelques pas d'elles, faute d'avoir été surveillé ou soutenu, et qu'elles vont relever brusquement, avec des paroles de colère. En effet, il est bien coupable, il a interrompu les graves confidences de ces demoiselles, ou les médisances qu'elles se permettaient réciproquement sur le compte de leurs maîtresses! Celles-là suivent la route fleurie, et vous savez où elle les conduira; nous ne les suivrons pas plus loin. Si, pendant votre enfance, vous ne vous êtes pas cassé de dent en tombant; si vous ne vous êtes pas brûlé dangereusement les mains et la figure; si, enfin, vous n'avez éprouvé aucun de ces accidents trop communs dans les premières années de la vie, accidents qui défigurent pour toujours, ou dont on porte au moins toujours les traces, rendez grâces aux soins de votre bonne mère d'abord, à la circonspection qu'elle a apportée dans le choix de votre bonne; soyez reconnais-

sante aussi à celle-ci de ses attentions dévouées, et demeurez assurée qu'elle ne mettait point de rubans à ses bonnets, qu'elle portait des robes de toile, et ne connaissait pas le tablier de soie; soyez certaine surtout qu'elle n'avait pas de payses avec lesquelles elle passât des heures entières à bavarder quand elle vous menait à la promenade sans votre mère.

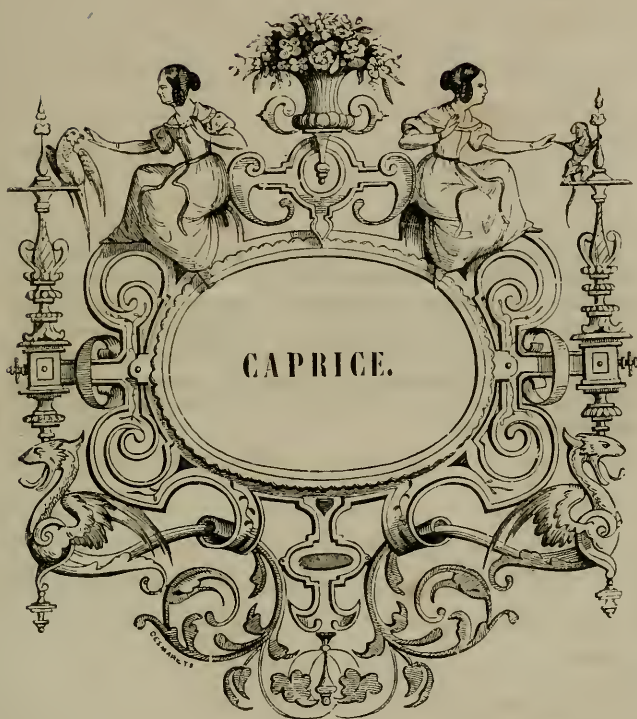
Je veux, en terminant ce sujet, vous prouver que, dans tous les états, et particulièrement dans celui des domestiques, on peut rencontrer des cœurs reconnaissants et des âmes élevées. C'est une petite histoire qui s'est passée en partie sous mes yeux, et qui ne peut être que bien placée en cet endroit.

Louis Gheure eût pu vivre dans l'aisance s'il n'eût pas été chargé d'une très-nombreuse famille. Il exploitait une petite ferme aux environs d'Orléans; un travail assidu joint à une extrême économie ne pouvait qu'à grand'peine le mener sans dette d'une année à l'autre, d'autant que ses enfants grandissaient tous les ans, et, partant, augmentaient les dépenses sans accroître les revenus. Au train dont allaient les choses, Louis Gheure pouvait calculer le moment prochain où il lui serait impossible de suffire aux besoins de sa famille. Il voyait avec effroi s'approcher la gêne, suivie de près par la misère. Mais il ne faisait pas seul ces tristes réflexions, et maintes fois déjà Catherine, sa fille aînée, s'était demandé si elle ne pourrait pas venir au secours de son pauvre père; mais elle se trouvait bien impuissante devant une si grande obligation, et la conscience de sa nullité augmentait encore ses chagrins. Dans le voisinage de la famille Gheure, vivait retirée une veuve que chacun estimait, et dont tous les habitants faisaient l'éloge. Son bonheur était de soulager tous ceux qui souffraient, et, si sa fortune eût été plus considérable, il n'y eût pas eu de nécessiteux autour d'elle. Mme de Verly employait quelque-

fois Catherine chez elle à des ouvrages de peine ou d'aiguille : car, également forte et adroite, la pauvre fille ne refusait aucun travail qui pouvait lui faire gagner quelque argent. Ce fut à cette dame que s'adressa la fille de Gheure ; elle lui conta ses chagrins et la position de sa famille en lui demandant conseil. Mme de Verly prit part aux préoccupations de Catherine, et, la connaissant bonne, active, honnête et dévouée, n'hésita pas, malgré sa grande jeunesse, à la prendre chez elle comme bonne d'enfants, et lui confia le petit Ernest son fils, en lui donnant des gages plus élevés que n'aurait pu espérer la jeune fille, et qui la mirent à même de soulager sa famille, à qui elle consacrait religieusement tout ce qui ne lui était pas strictement nécessaire. La petite bonne remplit avec soin et intelligence l'emploi qui lui était donné ; elle s'attacha sincèrement au jeune Ernest, et lui donna ses soins avec une affection telle qu'on en trouve rarement dans une étrangère. Dix années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles le père Gheure put élever honorablement sa famille, grâce à la générosité de sa fille. Mais la fortune est inconstante ; à cette époque, elle maltraita cruellement Mme de Verly ; elle perdit presque tout ce qu'elle possédait, et se vit enfin dans la cruelle nécessité d'engager Catherine à chercher une autre place ; car il lui restait à peine de quoi vivre. Mais Catherine ne voulut pas se séparer de sa maîtresse, et prétendit qu'après avoir profité de ses jours de prospérité, il serait mal à elle d'abandonner sa maîtresse dans le malheur. En vain celle-ci l'engagea à se retirer ; la noble servante la supplia avec tant de larmes de la garder auprès d'elle, de lui permettre de la servir encore, en lui promettant qu'elle ne lui serait pas à charge, qu'il fallut bien que Mme de Verly cédât et consentît à se laisser servir gratuitement. Ce trait était déjà bien beau et d'un noble cœur ; mais là ne s'arrêta pas le dévouement de Catherine. Elle souffrait de voir souffrir sa maî-

tresse, de voir cette bonne et digne dame, jusque là accoutumée à l'aisance, s'imposer une multitude de privations que rendait nécessaires l'éducation du jeune de Verly, que la brave fille aimait comme un fils. Son attachement lui suggéra un moyen propre à aider sa maîtresse sans que celle-ci s'en aperçût. Catherine, je vous l'ai dit, était fort adroite dans tout ce qu'elle entreprenait; le monde ignorait son dévouement, qu'elle tenait soigneusement caché; mais sa conduite sage et mesurée lui avait attiré l'estime de toutes les bonnes du quartier, avec lesquelles elle se rencontrait au marché ou à la boucherie. La vertueuse domestique leur raconta à toutes qu'ayant fort peu d'occupations chez elle, sa maîtresse lui avait permis d'utiliser une grande partie de son temps. « Je veux, leur dit-elle, me faire un sort. J'ai fait autrefois mon apprentissage de blanchisseuse de fin; je veux m'y remettre, et je vous demande votre pratique. » Personne ne la lui refusa, et femmes de chambre, bonnes d'enfants, cuisinières, lui donnaient leur linge fin à blanchir. Elle gagnait ainsi assez d'argent, qu'elle employait dans le ménage de Mme de Verly, en lui faisant croire qu'elle payait les denrées moitié moins qu'elles ne coûtaient en effet. Pendant dix ans Catherine a continué ce noble sacrifice. Mais Ernest de Verly avait achevé son éducation, s'était fait recevoir docteur-médecin, et commençait à réparer les malheurs de sa mère. Ce fut lui qui découvrit le dévouement de Catherine, et c'est lui qui s'est chargé de l'en récompenser. M. de Verly la traite comme une sœur chérie; souvent il cite ce beau trait à ses amis, et ne le raconte qu'avec des larmes d'attendrissement.

Mlle Eugénie de P***
de l'institution de Mme A***.


CAPRICE.

Nulle règle ne guide ceux qui ont des fantaisies; ils choisissent sans discernement; la bizarrerie des formes et des couleurs les charme plus que leur vérité, leur noblesse, leur élégance. Le prix des fantaisies, basé sur l'instabilité et la débilité de l'imagination, est très-élevé et absorbe ordinairement le superflu de la fortune des riches, qui devrait être consacré à secourir les pauvres. On ne peut être ni charitable, ni généreux, quand on satisfait ses fantaisies; on est ennuyeux, fatigant, insupportable quand on n'agit qu'à sa fantaisie.

Mme la comtesse DE BRADI.



CAPRICE.

Desesserts Editeur.

Imp. Rigo Frères et Cie



CAPRICE.





Caroline est-elle malade? Que lui est-il donc arrivé de funeste ce matin? Sa figure, habituellement si gaie, a pris une teinte morose qui lui enlève tous ses charmes; ses traits ont perdu leur harmonie, les lignes de sa bouche se sont désagréablement resserrées, ses yeux sont sans éclat, son front est couvert de nuages, et elle froncerait le sourcil si cela lui était possible. La voyez-vous bouleverser tout dans sa chambre et jeter avec humeur tous les objets qu'elle rencontre? Elle va, vient, tourne sur elle-même, et semble ne pas savoir ce qu'elle veut; elle est, n'en doutez pas, sous l'impression d'une vive contrariété... Quoi donc? aurait-elle déchiré la jolie robe que sa mère lui a donnée la semaine dernière?... ou bien son petit oi-

seau chéri serait-il tombé sous la griffe mortelle du chat?... ou peut-être vient-elle de recevoir une réprimande de sa gouvernante?...— Ce n'est rien de tout cela; vous ne devineriez pas... Écoutez-moi... On met les chevaux à la voiture, et Mme de Gernancé a fait avertir sa fille de se tenir prête à partir dans un quart d'heure.—C'est que peut-être on va la conduire en pension?...—Vous vous trompez encore... Laissez-moi achever... Mme de Gernancé a promis hier à sa fille de la mener promener ce matin sur la route de Saint-Cloud.—Et c'est là ce qui contrarie si vivement Caroline?... Il me semble qu'au contraire elle devrait être enchantée, puisque c'est elle-même qui, hier soir, a demandé cette promenade, comme une faveur, à sa mère. — Cette contradiction de Caroline avec elle-même est incroyable en effet pour vous qui ne connaissez pas notre jeune personne; mais pour ceux qui la connaissent, c'est la chose du monde la plus ordinaire; et c'est surtout avec elle que l'on peut dire : Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Que dis-je? les heures, les minutes se suivent avec elle sans se ressembler. Vous ne pouvez rien imaginer de plus mobile que son esprit, de plus changeant que ses goûts, de plus inconstant que son caractère. C'est un sable mouvant où ne reste aucune empreinte; c'est la surface de l'eau, tour à tour polie comme un miroir, ou couverte de mille rides au moindre souffle de l'air; limpide comme un cristal, ou troublée comme après un orage. Ce qu'elle a désiré ce matin lui est insupportable le soir; l'objet qu'elle aura souhaité pendant des mois entiers, à peine le possède-t-elle, qu'il cesse d'avoir du prix à ses yeux. Ainsi, Mme de Gernancé ayant hier soir vanté la beauté de la route de Saint-Cloud, Caroline s'est prise à désirer passionnément d'y faire une promenade ce matin. On lui a accordé sa demande. On va partir tout à l'heure, et c'est pourquoi vous lui trouvez un air si maussade; c'est pourquoi elle est avec ses inférieurs

d'une humeur si revêche. Aussi, écoutez-la avec sa bonne qui s'efforce de faire tout ce qui peut lui être agréable :

« Pourquoi m'apportez-vous mon manchon à la fin de mars et par un soleil superbe? que voulez-vous que j'en fasse? — C'est vous, Mademoiselle, qui me l'avez demandé dès hier soir. Vous prétendiez que, de ce temps, il faisait encore froid en voiture. — Vous verrez tout à l'heure que je vous ai aussi demandé ma pelisse? — Mais oui, Mademoiselle. — Vraiment, Nanette, vous êtes contrariante quand vous vous y mettez.... Prenez donc garde, vous me blessez; vous avez lacé mon brodequin à m'étrangler le pied! — J'ai pourtant bien peu serré, Mademoiselle... — Je pense que je le sens mieux que vous, n'est-ce pas?... — Qu'as-tu donc, ma fille, tu parais d'une humeur bien difficile ce matin? — Mais non, maman, je t'assure; c'est que Nanette.... — Tiens, veux-tu être bien franche avec moi, Caroline?... — Oui, maman, tu sais bien que je te dis toujours tout ce que je pense... — Eh bien, je suis sûre que cela te contrarie de venir promener avec moi ce matin? — Oh! maman!... — Allons; voyons, dis-moi toute la vérité. — Eh bien! oui, puisque tu veux absolument que je te le dise, j'aimerais mieux rester à la maison. Cependant tu sais bien qu'avec toi.... — Avec moi tu ne t'ennuierais pas, je le pense, mais tu serais plus heureuse de rester à la maison; pourtant c'est toi qui m'as demandé cette promenade hier soir. — Oui, maman, mais je ne savais pas qu'Emma devait venir me voir ce matin. — Très-bien; je comprends, et je veux te laisser parfaitement libre. Ainsi, choisis.... — Je resterai donc, puisque tu es assez bonne..... — Pour me soumettre à tes caprices, n'est-ce pas? — Oh! non, maman, mais pour ne pas me réprimander aujourd'hui. — Je ne te réprimande pas, il est vrai; toutefois, je te conseille de ne pas ainsi te livrer à tous les soubresauts de ton imagination. Crois-moi, Caroline, on est souvent puni par où l'on a pé-

ché. Ce que tu dédaignes est peut-être bien préférable à ce que tu choisis. Je crains que tu ne goûtes pas dans la société d'Emma autant de plaisir.... — Oh! je serai bien heureuse de la voir, cette chère Emma, et je suis sûre que nous nous amuserons bien. — Ainsi, voilà qui est décidé, tu restes? — Puisque tu as bien voulu venir toi-même au-devant de mes désirs.... — Qu'il en soit fait comme tu le veux, dit en sortant Mme de Gernancé, mais je crains que tu n'aies à te repentir de ton choix. Ah! Caroline, que dira ton père, en revenant de son voyage, s'il apprend combien tu es encore légère, inconstante et capricieuse! Tu lui avais fait tant de belles promesses à son départ! »

Ce fut à peine si Caroline entendit ces dernières paroles. Elle se mit à sauter dans la chambre; en un clin d'œil elle eut ôté son chapeau et ses gants, et commença de tout préparer pour la réception de son amie, qui ne tarda pas à arriver. Ce furent des embrassades sans fin, des exclamations de bonheur; puis, enfin, on tint conseil sur l'emploi de la matinée, qui était libre ce jour-là. Nos jeunes amies sont trop heureuses pour que nous les dérangions; nous allons les laisser tout à leur joie, et jeter un coup d'œil sur la famille de Gernancé. Vous avez dû être surprise du caractère de Caroline; vous avez sans doute peine à comprendre comment elle en était venue à ce point d'inconstance, et vous vous êtes peut-être dit que cela n'était pas naturel. Vous avez eu raison, la nature a mis dans chaque individu les germes de toutes les qualités et de tous les défauts: c'est à nous seuls qu'il appartient de comprimer les uns et de développer les autres. Dans l'âge mûr, notre raison, l'expérience et l'application des principes que nous avons reçus dans notre enfance, deviennent nos guides et nos appuis. Dans la jeunesse, les avis de nos parents et de nos maîtres, leurs conseils, leur prudente vigilance, leurs réprimandes, et les punitions même qu'ils peuvent nous imposer, n'ont

pas d'autre but que de déraciner de nos âmes les mauvais penchants, pour donner toute latitude aux bonnes dispositions. Comme nous sommes alors sans raison et sans expérience, nous ne pouvons nous appuyer que sur celles des grandes personnes chargées de nous diriger. C'est pour cela que l'enfant le plus docile est aussi le plus parfait, et, je pense, le plus heureux. Vous allez croire que Mme de Gernancé avait mal élevé sa fille, et que celle-ci était bien désobéissante : il n'en est rien. Les circonstances, et des circonstances contre lesquelles il n'y avait pas à lutter, avaient fait tout le mal.

De plusieurs enfants que le ciel avait envoyés à cette pauvre mère, Caroline était la seule qui lui restât. Elle était donc bien chérie, cette enfant, et chacun dans sa famille, craignant à chaque instant de la perdre comme on avait perdu les autres, était naturellement disposé à lui rendre la vie bien douce et bien facile ; on appréhendait de la chagriner. Mais cette faiblesse, bien excusable déjà, vous la comprendriez mieux encore si vous saviez combien elle avait eu une enfance débile et maladive..., combien de fois elle avait mis un pied dans la tombe.... A douze ans on lui en eût donné neuf à peine, tant elle était mièvre et délicate. Son existence était vraiment un miracle dû à la tendresse maternelle et à des soins si assidus, si constants, qu'une mère seule peut en prendre de pareils. La moindre résistance irritait Caroline ; un chagrin prolongé eût mis en danger sa chétive existence ; aussi chacun était son esclave, chacun se dévouait à souffrir avec résignation toutes les boutades, tous les caprices de la fragile enfant. On savait bien que son caractère pouvait, par cette condescendance sans limites, contracter de graves défauts ; mais on n'avait pu agir autrement, et l'on était réduit à espérer que les années, en développant sa raison, arrêteraient le progrès du mal. Heureusement la Providence, qui est une bonne mère

aussi, avait mis dans le cœur de la jeune fille une exquise sensibilité. Elle savait aimer; et la crainte de désobliger ceux qu'elle aimait, de leur causer quelque chagrin, tempérait ses plus violents caprices. Son cœur servait souvent de contre-poids à son imagination; mais, bien plus souvent encore, celle-ci emportait la balance, et alors il n'y avait plus moyen de lui faire entendre raison. Si l'on eût refoulé ses petites volontés, elle eût pu tomber malade. — Malade d'un caprice rentré! direz-vous? — Cela n'est pas ordinaire, je le sais bien, et l'on peut habituellement comprimer ainsi nos caprices sans danger; mais ce qui n'eût eu aucune conséquence fâcheuse pour mille autres, en eût pu avoir pour Caroline. Cependant, à l'époque où se passe cette histoire, le mal avait fait tant de progrès, qu'il fallait songer sérieusement à y remédier. C'était l'objet des préoccupations maternelles de Mme de Gernancé. Elle attendait avec impatience le retour de son mari pour prendre un parti définitif. Néanmoins elle avait commencé dès ce jour même à combattre subtilement l'ennemi; et en laissant sa fille maîtresse de sortir ou de rester, elle n'avait pas cédé à son caprice, comme vous pourriez le penser; elle en avait profité, au contraire, pour lui donner une leçon qui devait laisser des traces dans son esprit.

Emma et son amie étaient donc fort occupées. Vous ne devineriez pas à quoi?... de grandes demoiselles de douze ans?... Elles changeaient pour la dixième fois la toilette de Mlle Zéphyrine... Or, il faut que vous sachiez que Mlle Zéphyrine était une charmante poupée presque aussi grande que sa maîtresse, et qui sortait des magasins de Milard... C'était une superbe beauté; sa garde-robe était bien montée, je vous assure, et elle ne manquait ni de châles, ni de chapeaux, ni de tout ce que comporte la toilette d'une demoiselle élégante, et celle d'une paysanne coquette, puis celle encore d'une odalisque: enfin, c'était une chose digne de

curiosité que d'assister à la toilette de Mlle Zéphyrine et à ses successives métamorphoses...

« Oh ! vois donc, Emma, comme ce turban-là lui sied bien ! Vous êtes vraiment charmante, ma mignonne... — Qu'as-tu donc? tu as pâli tout d'un coup, et tes paroles se sont arrêtées sur tes lèvres; serais-tu malade?... — Non, c'est que je viens de voir rentrer la voiture de maman, et il m'a semblé voir avec elle... — Qui donc? — Papa ! papa ! » s'écria Caroline, palpitante de joie et jetant, sans regarder où, la poupée et le turban, et toutes les belles robes, et tous les beaux fichus, et se précipitant dans la chambre de son père : « Papa ! c'est toi ! j'ai entendu ton pas et puis ta voix, et je suis vite accourue ! — Pas assez vite pour mon cœur, ma fille, lui dit son père en l'embrassant avec un visage affligé. — Ah ! je t'ai chagriné, papa, je t'ai chagriné! Je suis bien, bien malheureuse ! Je ne savais pas que maman allait au-devant de toi,» dit la petite avec des paroles entre-coupées et couvrant son père de caresses. « Oh ! si je l'avais su !... J'aurais été si contente de te voir une heure plus tôt! Oh! je suis bien malheureuse ! » Que faire? elle était si désolée, la pauvre enfant, elle pleurait de si bon cœur, elle aimait tant son père ! Il fallut bien pardonner... « Vois pourtant, lui dit son père, en la serrant contre son cœur, vois ce que c'est que le caprice !... car ta mère n'avait pas besoin de te dire quel était son but, il suffisait qu'elle désirât que tu l'accompagnasses, d'autant plus que toi-même l'avais demandé. — Oui, papa, oui, j'ai bien tort d'être capricieuse comme cela, mais j'en suis bien punie, et je m'en corrigerai certainement. » Le père sourit d'un air d'incrédulité, et embrassa cependant sa fille avec effusion ; elle avait un si excellent cœur, sa Caroline !

Hélas ! le sourire d'incrédulité de M. de Gernancé ne fut que trop confirmé par la conduite de sa fille. Dès le lende-

main, elle recommença à se livrer à ses caprices, à ses fantaisies surtout. Dans les premiers jours, M. de Gernancé n'avait rien à refuser à sa fille ; aussi elle usa largement de cette tendresse généreuse, elle en abusa même, et son père dut prendre la résolution de mettre un terme à cette fantasque impétuosité. « Voyons, chère enfant, lui dit-il un jour, comme elle lui faisait encore une nouvelle demande, voyons, j'ai un petit traité à te proposer. — Oh! dis quoi, papa, dis bien vite ! — Je te promets deux louis à la fin du mois, si tu veux convenir entre nous que je ne te donnerai rien autre chose pendant tout ce temps. — C'est bien beau, deux louis! mais j'aime encore mieux ne pas faire cette condition-là ! — Écoute-moi donc : de plus, je m'oblige à te procurer tout ce que tu auras désiré dans le courant du mois, si à l'expiration de notre engagement, tu en as encore autant d'envie. — Je crois bien... moi, j'oublierais tout cela, et alors tu n'aurais rien à me donner. — Non, tu ne pourras l'oublier, car j'écrirai tes moindres fantaisies sur mon portefeuille à mesure que tu les exprimeras. — Oh bien alors, j'accepte ! — Toujours à condition que tes idées seront les mêmes à l'époque fixée. — Oui, oui, c'est convenu! — Ce n'est pas tout encore : il faut que tu me promettes à ton tour de tenir note de chacune de tes paroles que je jugerai convenable de te faire conserver. — Mais s'il y a du monde ? — Je te les rappellerai le soir, entre nous deux. — Eh bien! je veux bien encore. — Tu as bien réfléchi, ma fille? — Oui, oui, papa, dit la petite folle en courant à la cage de son oiseau. — Nous commençons aujourd'hui, Caroline ? — Oui, papa, aujourd'hui... Fifi, baisez vite, baisez maîtresse. » Elle eût sans doute oublié promptement ses conventions, mais son père les lui rappelait fidèlement, et souvent, dans la journée, il interrompait les jeux de l'enfant pour lui dire : « Caroline, écris encore cela, » et elle écrivait. De son

côté, elle n'épargnait pas les vœux, et son père avait souvent à ouvrir son portefeuille, quand sa fille lui disait : « Papa, n'oublie pas cela ; » et regardant s'allonger la liste de ses désirs, l'étourdie riait de tout son cœur de la convention de son père, en pensant comme il serait bien attrapé à la fin du mois.

Que voulait donc faire M. de Gernancé ? C'est un problème dont nous aurons peut-être la solution par la suite. Mais la conduite de Mme de Gernancé n'étonnait pas moins Caroline. Sa mère, jusque là d'une humeur si égale, et dont le caractère n'avait jamais varié, dont la volonté et les désirs de la veille étaient encore ceux du lendemain et du surlendemain, sa mère commençait à se montrer presque aussi capricieuse que sa fille ; la visite projetée le matin ne lui plaisait plus le soir ; la promenade arrêtée la veille lui était insupportable le lendemain ; elle trouvait mille raisons et mille prétextes pour motiver ses changements d'idées, et bien souvent Caroline avait eu à en souffrir, ce qu'elle faisait sans murmure, mais non sans étonnement. « Qu'a donc maman ? se disait-elle ; jamais je ne l'ai vue ainsi ! Il n'y a pas bien longtemps encore, elle cherchait tous les moyens de me distraire, aujourd'hui elle ne s'en occupe jamais ; bien plus, s'il arrive qu'elle ait parlé d'une sortie, d'une visite, ou d'une promenade, et que j'aie paru en accueillir la pensée avec plaisir, je suis sûre que, le moment arrivé, maman aura changé de décision. Comprends-tu cela, toi, papa ? — Oui, ma fille, ta mère veut sans doute te traiter homœopathiquement.— Homœopathiquement ?... Qu'est-ce que cela veut dire, papa ? — Je ne puis te l'expliquer aujourd'hui, tu ne me comprendrais pas ; dans quelque temps, tu me comprendras sans que j'aie besoin d'entrer dans de grandes explications. — Oui, mais en attendant, cela n'est pas bien gai ; je ne sors presque plus... et tiens, encore ce matin, nous

devions aller voir Mme de Servannes, la maman de mon amie Emma; eh bien ! au moment de sortir, maman n'a plus voulu... — Je conçois que cela est fort contrariant..., mais n'as-tu pas une poupée magnifique, des jeux de toute espèce, des livres d'amusement, des albums de toutes les façons ? il me semble que voilà plus qu'il ne faut pour se distraire. — Je ne peux pas toujours jouer à la poupée, et j'ai lu et relu dix fois tous mes livres, passé en revue tous mes albums... — Eh bien, alors, occupe-toi sérieusement; fais des devoirs pour tes maîtres et pour ta gouvernante. — Cela n'est pas amusant, et puis c'est encore toujours la même chose : de l'histoire, de la géographie, du français, et puis encore du français, de l'histoire et de la géographie. — Cependant il n'est pas possible de répandre plus de variété dans tes études. Tu as voulu apprendre la musique, et je t'ai donné une maîtresse de piano; ensuite il t'a fallu un maître de langue anglaise, puis un maître de danse; bientôt tu as prétendu que tout cela était monotone, tu as voulu changer l'anglais pour l'italien, et nous y avons encore consenti. Maintenant te voilà déjà lasse de tout cela : que voudrais-tu donc ? — Mais, d'abord, j'ai profité de toutes leurs leçons. — Oui, pour le peu de temps pendant lequel tu en as pris; mais comme tu en as perdu le goût trop tôt, tu ne sais, en réalité, rien. — Oh ! papa, je t'assure que je suis plus avancée que les autres demoiselles de mon âge. — Je n'en crois rien, et me propose de te le prouver avant peu. — Je veux bien, tu verras; mais en attendant, que vais-je faire tout aujourd'hui ? — Ah ! oui, voilà la grande question. Eh bien ! j'y ai pensé pour toi, et j'ai invité toutes tes jeunes amies à un petit dîner. — Oh ! que tu es donc gentil, papa, et que je te remercie ! »

Aucune des amies de Caroline ne manqua à l'invitation de M. de Gernancé. La gaieté présida au repas, et l'appétit

N° 16



CAPRICE.

Lith. Rigo Frères et Cie

n'y fit pas faute. Après le dîner, on songea à organiser des jeux pour passer agréablement la soirée. Ce n'était pas chose facile, chacune apportant son goût et ses idées: l'une voulait faire des charades en action, une autre demandait le colin-maillard; celle-ci aurait désiré danser au piano, celle-là jouer aux gages; comme dans toute assemblée où chacun a le droit de donner son avis, on ne s'entendait pas, et la soirée se serait ainsi passée en discussions, si M. de Gernancé n'eût mis d'accord toutes nos jeunes personnes en proposant une loterie qu'il avait pré-



parée dès le matin. Or, le hasard seul ne devait pas y décider des lots; à chacun d'eux étaient attachées plusieurs questions à résoudre, soit de géographie, d'histoire, de grammaire, de musique, d'anglais, d'italien, etc. Au premier coup d'œil, Caroline fut enchantée, car elle se croyait instruite dans chacune de ces facultés, parce qu'elle les avait toutes effleurées: elle croyait donc pouvoir gagner plusieurs lots. La loterie se tire; mais les questions étaient assez difficiles, M. de Gernancé les avait choisies un peu hors des éléments. Malgré cette petite embûche. chaque jeune convive obtint un lot. Telle qui

n'était pas forte en géographie, était assez avancée en histoire; telle autre qui ne savait pas la musique, calculait facilement; tous les lots trouvèrent leur place; Caroline seule n'eut rien, car elle ne connaissait que la superficie de chaque science; la moindre question un peu approfondie la trouvait sans réponse. Elle comprit à ce moment qu'il vaut mieux n'avoir appris qu'une chose et la bien savoir, que d'en avoir effleuré vingt sans profit. Elle ne montra pas d'humeur néanmoins, et fut la première à avouer sa présomption et son erreur, en prenant la résolution de ne plus se laisser surpendre une autre fois. La loterie tirée, il restait encore une bonne partie de la soirée à employer; M. de Gernancé s'en chargea et proposa de faire la lecture d'un petit journal inédit. « C'est, dit-il, la confession d'une jeune personne de votre âge sur tous les désirs et tous les vœux qu'elle a pu former pendant le cours d'un mois. Vous verrez comme ils sont raisonnables, et combien il est fâcheux que ses parents et le ciel ne puissent pas tous les exaucer. Écoutez bien :

14 mars 1841. Il n'y a rien d'aussi joli qu'une belle nuit de neige; le lendemain au réveil, le voile blanc qui couvre toute la nature égaie les yeux et l'esprit.

16 mars. Quelle insupportable saison que l'hiver! impossible de sortir de l'appartement; et puis toujours cet aspect d'une blancheur monotone! passe pour le froid, mais la neige!!

17 mars matin. Quelle étude ennuyeuse que celle de la géographie! j'aimerais mieux faire deux heures d'histoire qu'un quart d'heure de géographie.

17 mars soir. L'histoire! des dates à n'en plus finir, c'est presque de l'arithmétique. Dieu! que c'est donc difficile!

18 mars. Comme c'est insipide et monotone de faire tous les jours deux toilettes! j'aimerais mieux rester toute la

journée en douillette, et puis, c'est fatigant, les visites.

19 mars. Mon papa m'a promis une écharpe pour le mois prochain, une belle écharpe ! Je la mettrai tous les jours, et j'irai faire visite à toutes mes amies. Il ne faut pas négliger ses amies!

Les jeunes personnes riaient de tout leur cœur, je vous assure; et Caroline elle-même ne pouvait s'en empêcher. « Comment, papa, j'ai fait tous ces désirs-là, si opposés les uns aux autres, si contradictoires? — Oui, ma fille, et tu les as écrits de ta propre main, sans même t'apercevoir de leur contradiction; et il y en a ainsi jusqu'au 15 avril; si tu veux, je vais continuer?... — Non, non; j'aime autant que tu en restes là; c'est fort drôle, j'en conviens, mais c'est justement pour cela que j'en ai assez. — Ce n'est pas tout, Caroline; pendant que tu écrivais de ton côté, j'écrivais aussi du mien, et voici la liste de tous les objetsq ue tu as désirés. Tu connais nos conventions : je suis prêt à les exécuter fidèlement si tu l'exiges; mais, avant, fais-moi le plaisir d'additionner le chiffre du prix qu'aurait coûté chacun de ces objets :

Un encrier siphoïde de chez Chaulin.	10 fr.
Un petit déjeuner en sèvres bleu.	35
Un abonnement aux *Enfants peints par eux-mêmes*.	9
Une poupée mécanique de chez Milard.	60
Un jeu de dames en palissandre.	16

— Oh! mon papa, mais c'est exorbitant! — Ce n'est rien encore! nous ne sommes pas seulement au quart. La somme de tes fantaisies dépasse quatre cents fancs ce mois-ci...»

Toutes les jeunes filles se regardaient avec étonnement et en souriant.

« Oh! soyez tranquilles, Mesdemoiselles, je n'exigerai certainement pas de papa qu'il fasse cette dépense énorme pour les plaisirs inutiles d'une petite fille; je sais bien que

si je l'exigeais il le ferait, car j'ai sa parole, et jamais il n'y manque; mais j'étais folle lorsque je faisais tous ces désirs. Je suis raisonnable aujourd'hui, et n'exige de mon père que les deux louis qu'il m'a promis, avec la liberté de leur donner l'usage que je désire.

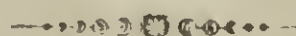
— Bien volontiers, ma fille; quel est cet usage?

— De les employer à soulager la misère de la pauvre mère de cette petite fille que nous avons rencontrée dernièrement à Clamart. Je pense que la meilleure preuve que je puisse donner de mon retour à la raison et de la connaissance que j'ai acquise du prix de l'argent, c'est d'employer celui que je possède à faire le bien.

— Très-bien, Caroline, très-bien! viens que je t'embrasse.

— Je le vois bien maintenant, toi et maman vous vous entendiez pour m'éclairer sur mes défauts; et les caprices de maman... — N'étaient qu'un moyen homœopathique, chère enfant, dit Mme de Gernancé; je voulais te faire comprendre les désagréments que tes caprices pouvaient causer aux autres, en te faisant subir les miens à ton tour. — Tu as bien fait, bonne petite mère; je vois maintenant ce que c'est que l'homœopathie: c'est un système par lequel on guérit le malade par des remèdes de la même nature que sa maladie. Cela peut être un bon moyen; mais je crois, quant à moi, que le meilleur remède aux défauts d'une jeune fille, est la tendresse d'un bon père et d'une bonne mère.

Mlle Élisa de Nurey.
Élève de l'Institution de Mme V***.




CLOTILDE.

N'en doutez pas ; oui, la beauté, madame,
Charme les yeux ; la douceur charme l'âme.

VOLTAIRE.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

. . . .

Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin :
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

MALHERBE.



CLOTILDE.

Desesserts Editeur. Lith. Rigo Freres, r. Richer, 7.



CLOTILDE.





'ÉTAIS allée passer les derniers beaux jours de l'été de l'année dernière au château de ***, chez une amie de ma mère ; sa fille, que je nommerai Léonie, était ma meilleure ou plutôt ma seule amie. Léonie était douée du plus charmant caractère, et sa société était un des plus grands plaisirs que j'eusse rencontrés dans mon séjour chez elle. Nous étions assez intimes pour n'avoir plus de secrets l'une pour l'autre : les confidences que nous nous faisions mutuellement abrégeaient la durée des heures et les remplissaient de charme. Léonie joignait à un esprit juste tant de délicatesse de sentiment, qu'il me restait toujours de nos conversations une impression heureuse et qui contribuait à me rendre meilleure par les ré-

flexions qu'elle me suggérait. Quelquefois, en me rappelant quelques-uns de nos entretiens, je pensais qu'ils pourraient bien n'être pas sans intérêt pour de jeunes personnes de mon âge ; c'est dans cette espérance que je me suis décidée à raconter la touchante histoire que me confia Léonie, un soir qu'elle était sous l'impression d'une scène cruelle dont nous avions été toutes deux témoins dans la journée.

En passant devant la petite maison du concierge du château, nous avions été arrêtées par des accents criards et pleins de violence. « Je devine ce que cela peut être, me dit Léonie; sans doute quelque nouvelle querelle entre les deux filles de ce pauvre homme. Entrons. »

Elle avait bien deviné : nous trouvâmes les deux jeunes filles le regard plein de colère, la voix haute, le teint animé, se faisant mutuellement des reproches remplis d'amertume ; à notre approche elles parurent honteuses et gardèrent le silence ; Léonie profita de ce moment pour s'interposer entre elles; elle leur fit entendre tour à tour des paroles de blâme et de douces exhortations, et, réveillant dans leur cœur la voix de la nature, les quitta réconciliées.

« Comment, me disait-elle en entrant dans le parc, comment deux sœurs peuvent-elles ne pas s'aimer ?... Comment peuvent-elles avoir entre elles de ces scènes que l'on comprend à peine entre étrangères?... L'amour qu'une tendre mère prodigue tour à tour à ses enfants, les caresses dans lesquelles elle les réunit si souvent sur son sein, ne sont-ils pas déjà des liens indissolubles qui doivent les attacher pour la vie? Il faut qu'elles soient plus froides que la glace, les âmes qui n'ont pas pu se fondre l'une dans l'autre en se rencontrant à cet ardent foyer d'amour que l'on appelle le cœur d'une mère!... Ah ! je plains la jeune fille qui ne sait pas aimer sa sœur ! eût-elle été douée de

tous les charmes du corps et de l'esprit, je dirais encore qu'envers elle la nature s'est montrée marâtre en lui refusant la faculté d'aimer, cette source intarissable de vrai bonheur. Ne pas aimer sa sœur! c'est une monstruosité que je ne comprends pas! Ah! pourquoi le ciel m'a-t-il ôté la mienne? pourquoi l'a-t-il ravie à mon amour! Chère Clotilde, si douce et si bonne, si devouée et si sensible, je sens que j'avais là pour toi, dans mon cœur, des trésors de tendresse! Permets un libre cours à mes larmes, Albertine, et que ton amitié ne s'en offense pas; si tu l'avais connue, tu comprendrais mes regrets, tu les partagerais sans doute. Sache au moins tout ce que je lui dois, même depuis qu'elle n'est plus; la confidence que je vais te faire est un tribut de reconnaissance et de tendresse que je lui dois, et que je serai heureuse de lui payer devant toi, parce que je te crois digne de le recueillir. Ces tristes souvenirs renouvelleront mes douleurs, mais ils atténueront du moins l'effet de la scène qui vient de se passer devant nous; on est si heureuse de pouvoir opposer la lumière à l'ombre, et au tableau hideux du mal la sereine et consolante image de la vertu! dans ce moment, le souvenir de ma sœur est pour mon âme, comme pour le regard, un rayon de soleil après l'orage. Et d'abord, regarde avec moi ce portrait, c'est celui de Clotilde; il ne me quitte jamais; c'est un don qu'elle m'a expressément laissé, et le souvenir de ma sœur qui m'est le plus précieux : il est pour moi comme une égide protectrice, un talisman contre toute idée mauvaise; je puis commettre encore bien des fautes que je me reproche, mais jamais volontairement, j'ose te le dire à toi, qui es mon amie; que j'aie le temps seulement de jeter un regard sur la douce et mélancolique figure de Clotilde, et aussitôt je sens renaître mon courage et ma raison.

« Tu la vois, Albertine, reprit Léonie après un instant de silence pendant lequel elle contempla tristement le por-

trait de sa sœur, dis-moi s'il est possible de rencontrer des yeux plus doux, un sourire plus attrayant! Tout, dans cette charmante physionomie, respire le calme d'une âme que rien ne trouble et qu'aucune passion n'agite; la sérénité repose sur son front, la vérité sur ses lèvres; tous ses traits, d'une harmonie touchante, réalisent l'idée de la perfection morale la plus complète; c'est sous une figure semblable que l'on devrait toujours représenter les anges. Oui, Clotilde était un ange égaré sur la terre et qui s'est hâté de remonter au ciel. Comment te peindrai-je son caractère, composé précieux des qualités les plus touchantes? Elle était d'une douceur telle que jamais personne, ni parmi ses égales, ni parmi ses inférieures, n'eut à souffrir d'elle un mot désagréable ou un geste d'impatience; lui arrivait-il un accident fâcheux causé par la maladresse d'une domestique ou l'étourderie d'une compagne, bien loin de le lui reprocher, elle était la première à l'en consoler, et, pour adoucir ses regrets, se rendait maîtresse de sa contrariété et la cachait sous des paroles amicales; sensible jusqu'à l'excès, elle ne pouvait voir une infortunée sans en être émue, et pour la secourir, elle n'eût pas hésité à s'imposer toutes les privations des plaisirs coûteux que recherchent si souvent les jeunes personnes. Que te dirai-je de sa bonté? elle était inépuisable : se trouvait-elle dans une partie avec de jeunes compagnes, loin de prétendre imposer son avis aux autres, elle attendait toujours le leur et s'y conformait avec grâce; s'il s'agissait d'obliger une amie, on comptait sur elle d'avance, tant on était sûr de n'être pas refusée. Aussi combien elle avait d'amies! toutes ses connaissances le devenaient bientôt; elle était si aimante, comment ne pas l'aimer? Je ne te parlerai pas de sa docilité, elle chérissait bien trop sa mère pour ne pas fuir avec soin toutes les occasions où elle aurait pu la chagriner; ma mère était pour elle l'objet d'un culte religieux;

elle poussait la piété filiale jusqu'à la passion. Au moindre nuage qui obscurcissait le front de cette mère adorée, Clotilde se troublait, devenait inquiète, et, par ses tendres caresses, tout empreintes d'une pénétrante sollicitude, s'efforçait de lui rendre sa sérénité habituelle, et ne se calmait qu'en voyant renaître le sourire sur ses lèvres. Un seul trait te fera comprendre cet amour mieux que toutes mes paroles. Dans cette miniature, copie d'un tableau de demi-grandeur naturelle, tu la vois contemplant un portrait; l'artiste, cherchant à lui donner une contenance gracieuse, voulait lui mettre une rose à la main. — « Non, Monsieur, lui dit-elle avec une vivacité qu'elle ne montrait que dans les choses de sentiment, représentez-moi tenant le portrait de ma mère! » —Plus âgée que moi de quelques années, elle avait supplié ma mère de lui permettre de prendre soin de moi; et jamais enfant n'a été plus choyé, plus caressé, plus gâté que je ne le fus par ma sœur; j'étais, avec ma mère, l'objet de ses plus chères affections; elle était l'esclave de mes caprices, de mes fantaisies et de mes défauts eux-mêmes, sur lesquels son amitié l'aveuglait. Son excessive faiblesse m'avait rendue égoïste, dure, impatiente; habituée à la voir ainsi se plier à toutes mes volontés, je n'attachais aucun prix à la complaisance d'autrui, que je regardais comme due, et toute résistance m'irritait. Accoutumée à la voir toujours penser à moi, ne s'occuper que de moi, je ne pensais qu'à moi et ne m'occupais que de moi. Ma mère sentait souvent la nécessité de réprimer de si dangereuses dispositions; mais Clotilde se montrait si malheureuse quand on me voulait punir, intercédait pour moi avec tant de force et d'ardeur, que ma mère hésitait bien souvent en voyant que ma sœur serait encore bien plus peinée que moi; elle aurait eu peut-être la force de me ranger sous les lois de la raison, mais Clotilde me servait de rempart, et pour arriver jusqu'à moi il eût fallu en quelque

sorte faire violence à ma sœur; sa docilité, sans bornes pour tout le reste, se changeait alors en une persistance de prières qu'il était difficile de surmonter. Je devais à coup sûr devenir un modèle de mauvaises dispositions; tu peux te rappeler que mon caractère offrait, il y a deux ans, précisément tous les défauts opposés aux qualités de mon angélique sœur... Tu gémis peut-être du tort qu'elle me faisait involontairement. Rassure-toi; celle qui avait fait le mal fut aussi celle qui le répara.

« Je ne jouis pas longtemps, tu le sais, de la tendresse de Clotilde; une cruelle maladie nous la ravit comme je n'avais pas encore sept ans; bientôt il ne resta plus d'elle que le souvenir de ses vertus et les regrets de tous ceux qui l'avaient connue; aujourd'hui encore, nos amies, nos domestiques, nos connaissances, n'en parlent que comme je le fais moi-même. J'étais trop jeune alors pour sentir la perte que je venais de faire, et ma douleur se calma bientôt : chez les enfants, toutes les impressions semblent s'effacer et ne durer qu'un moment; parce qu'elles sont promptement remplacées par d'autres, on les croit détruites; mais elles reposent assoupies dans les replis de l'âme, où elles s'augmentent insensiblement par l'addition d'impressions analogues, et il vient un jour où, l'enfant ayant appris à se connaître, chacun est surpris de voir se réveiller en lui, dans toute leur force, des impressions que l'on croyait éteintes, et lui-même s'en étonne. Une faible sensation de la même nature que la première suffit alors pour la raviver et pour la faire éclater avec une force qu'on ne pouvait soupçonner. La mort d'une de mes amies produisit sur moi cet effet, et ma douleur nouvelle ressuscitant l'ancienne, alors je me rappelai mille circonstances, mille bontés de ma chère Clotilde, et cette fois je la pleurai comme elle méritait d'être pleurée. Alors je questionnai ma mère, je lui fis dire et redire chaque jour tout ce qui pouvait augmenter les regrets que j'éprou-

vais de la perte que j'avais faite ; je prenais plaisir à vivre dans ma douleur ; je cherchais tout ce qui pouvait l'accroître ; nous passions de longues heures, ma mère et moi, à nous entretenir de cet ange qui fut ma sœur. La froideur de mon âme se fondait peu à peu à ces souvenirs de tant de vertus ; je me comparais à ma sœur, et, me repliant sur moi-même, je commençais à ressentir une honte intérieure de mes défauts et à me les reprocher ; j'étais sur la route de l'amélioration, ma mère avait attendu avec impatience ce moment ; il ne fallait qu'une occasion pour me mettre dans la bonne voie, elle s'offrit bientôt, et mon excellente mère la saisit avec cet à-propos, ce tact admirable qui décide du succès.

Depuis quelque temps, un enfant de huit à dix ans, misérablement vêtu, se présentait sans cesse à mes regards lorsque je sortais, et d'un ton suppliant murmurait à mon oreille des mots que je ne me donnais pas la peine de comprendre ; sa misère ne m'inspirait que de l'éloignement et du dégoût, et je passais rapidement sans l'écouter ; sa présence obstinée me contrariait chaque jour davantage. Une fois, ce petit malheureux, pressé sans doute par la nécessité, me barra en quelque sorte le passage comme je sortais : je rentrai précipitamment avec ma bonne, et m'adressant au concierge, je lui reprochai de laisser envahir la maison par des misérables, et lui dis de chasser ce pauvre enfant en lui enjoignant de ne plus reparaître. Ma bonne avait suivi mon action avec un regard d'étonnement et de blâme facile à comprendre, et pendant que je parlais au concierge, je la vis glisser quelques pièces de monnaie dans la main du petit malheureux, qui s'éloigna aussitôt. De sa fenêtre, ma mère avait vu ce qui s'était passé. A mon retour, elle m'appela près d'elle : « Chère Léonie, me dit-elle, je t'ai bien souvent parlé de ta sœur, il y a pourtant une chose que j'avais cru devoir te cacher jusqu'à ce moment, mais que

je dois te révéler aujourd'hui. Tu étais bien jeune lorsque la mort enleva Clotilde à notre tendresse; aussi, craignant que tu ne l'oubliasses, elle a voulu te laisser un petit héritage auquel elle a joint une lettre que nous avons trouvée dans ce portefeuille sous son oreiller. La voici; veux-tu la lire toi-même?... » Je saisis avec empressement ce papier précieux écrit tout entier de la main de ma sœur; je le pressai sur mon cœur, et après l'avoir religieusement baisé, je l'ouvris; voici ce qu'il contenait :

« Chère sœur.

« Je t'ai bien aimée, ma mère te le dira sans doute; bien des années se passeront avant que tu ne lises ceci; car pour cela, il faudra que tu sois déjà grande et presque raisonnable; peut-être m'auras-tu oubliée! cette pensée m'est affreuse, et je ne voudrais pas mourir sans te laisser un souvenir de cette profonde amitié que j'ai pour toi. Malgré les espérances que l'on cherche à m'inspirer, je sens bien que je n'ai plus que quelques heures à vivre; je le comprendrais, ne fût-ce qu'à l'altération du visage de notre mère. Ah! rends-la bien heureuse, Léonie; aime-la bien, aime-la doublement, pour toi d'abord, et pour moi qui ne serai plus là; si tu savais combien elle est bonne et tendre, et quels trésors d'amour son cœur renferme!... tu serais bien coupable, Léonie, si un jour tu pouvais l'affliger. Je te laisse bien peu de chose, chère sœur : un livre de prières, que l'on trouvera dans mon tiroir avec un bouquet d'aubépines qui sera bien fané quand tu le recevras; pour une étrangère indifférente, tout cela serait sans valeur; mais toi, Léonie, tu les garderas comme un souvenir de ta sœur, comme un gage de sa tendresse, et pour cela ils te seront précieux. Ces deux objets me rappelaient les deux plus grandes joies que j'aie goûtées dans ma courte vie; ils m'ont procuré trop

de bonheur pour ne pas t'en apporter aussi. Adieu, car je ne te verrai plus; aime bien notre mère, aime-la bien, Léonie; conserve-moi une place dans ton cœur, et prie Dieu quelquefois pour ta pauvre sœur

« CLOTILDE. »

Les larmes me suffoquaient en lisant cette lettre; en l'achevant, je me précipitai sur le sein de ma mère où s'étouffaient mes sanglots; elle-même pleurait, mais sa douleur, pour être plus contenue que la mienne, n'en était pas moins vive; ses larmes coulaient silencieusement sur son visage, et je les sentais tomber brûlantes sur mon front qu'elle couvrait de baisers. Quand nous fûmes plus calmes, je demandai à ma mère pourquoi Clotilde attachait tant de prix à ce bouquet; sans répondre directement à ma question, elle prit la parole en ces termes :

« C'était dans l'année où ta sœur pour la première fois s'approcha de la sainte table, c'était la vieille de ce jour délicieux et terrible où le cœur est toute crainte et tout amour, et s'exalte à la pensée qu'il va devenir le temple vivant du Seigneur. Clotilde, toujours si bonne, si charitable, croyait ne pouvoir faire assez pour se préparer dignement à cet acte solennel. Ses jeunes compagnes étaient réunies au château, où se faisait la retraite de la première communion. Une pauvre jeune fille se présente à la grille du château comme Clotilde se promenait occupée de saintes pensées; elle était pieds nus, son visage maigre et pâle annonçait la souffrance et la misère : c'était assez pour émouvoir l'âme compatissante de ta sœur; elle s'approche, elle parle à la petite malheureuse; puis, quand elle sait que sa mère, veuve et pauvre, est couchée sans pouvoir se lever, et mourante de privations et de besoins, elle court à l'office, remplit un panier de pain, de vin, de viandes froides et de fruits, et, le visage rayonnant d'une joie céleste, le porte

à l'enfant. Ce n'est pas tout, il faut quelque argent pour parer à des besoins d'une autre nature, pour acheter des souliers à la mère et à l'enfant, et remplacer leurs vêtements en lambeaux : Clotilde joint à son premier don celui de sa bourse, oubliant qu'elle avait promis au curé de fournir les fleurs qui devaient orner l'autel de la vierge. Comme elle donnait son argent à la petite malheureuse, le sacristain venait rappeler à Clotilde sa promesse; celle-ci rougit, balbutie, et lui fait comprendre qu'elle a disposé de l'argent qu'elle destinait à cette offrande, et qu'elle doit renoncer à ce bonheur. Elle aurait pu m'exposer son embarras, sans doute, mais il eût fallu m'en dire aussi la cause; et ta sœur, à qui je donnais chaque mois une petite somme dont je lui laissais le libre emploi, bien sûre qu'il ne pouvait avoir qu'un bon usage; ta sœur, dans sa modestie peut-être exagérée, me taisait ses bonnes actions. La malheureuse enfant qu'obligeait Clotilde comprit le motif de l'embarras de sa jeune bienfaitrice et le chagrin qu'elle devait éprouver de laisser à une autre le bonheur d'orner l'autel de la Vierge; elle partit emportant les dons de ta sœur, qui remonta dans sa chambre offrir à Dieu sa bonne action et le sacrifice de la joie innocente qu'elle s'était promise; mais cette joie ne devait pas être perdue. La soirée était avancée, il était temps de songer au repos, quand tout à coup on sonne à la grille : c'est une enfant qui demande à voir la *jeune demoiselle du château*, et supplie le concierge avec tant d'instances, que celui-ci croit devoir la faire conduire à Clotilde. — Mademoiselle, dit la petite en se jetant aux pieds de Clotilde et lui offrant un superbe bouquet d'aubépines, de roses sauvages, de bruyères, etc., j'ai vu ce matin que pour m'obliger vous vous priviez du plaisir de mettre des fleurs à la chapelle de la Vierge; avec deux de mes amies j'ai couru toute la journée dans les champs et dans les bois pour cueillir les fleurs que voilà.

et qui sont assez belles, j'espère, pour servir à l'église. —



Cette preuve de reconnaissance émut Clotilde jusqu'aux larmes; elle remercia la petite, et les fleurs furent envoyées au sacristain; elles durent être bien agréables à Dieu, ces fleurs offertes par la reconnaissance à la charité, et par l'innocence au ciel! comment Clotilde ne les eût-elles pas aimées?... Ce bouquet fané que tu vois a été sur l'autel de la Vierge le jour de la première communion de ta sœur... Que de souvenirs il renferme, et combien il doit t'être précieux!... Ah! ce n'est pas elle qui eût brutalement repoussé l'indigence; ce n'est pas elle qui m'eût jamais donné la honte de voir une pauvre domestique plus charitable que ma fille, faire l'aumône à sa place, et lui dicter par son action la conduite qu'elle eût dû tenir. »

Je te laisse à penser, Albertine, ce qui se passait en moi; la honte, le regret, l'humiliation, la douleur, se partageaient mon âme, m'ouvraient les yeux et changeaient mon cœur; je ne pleurai pas; je pris le bouquet de ma sœur, je le pressai sur mon cœur, et d'une voix triste, mais assurée, je promis à l'ombre de Clotilde, devant ma mère, de suivre ses chari-

tables exemples ; et ici, j'ose le dire avec assurance, je n'ai pas trahi ma promesse.

J'aurais bien voulu connaître aussi le souvenir qui se liait au livre de prières que m'avait laissé ma sœur ; mais j'aurais voulu que ma mère m'en fît le récit sans que ma conduite y donnât de nouveau occasion ; vœu inutile ! il devait être encore pour moi le sujet d'une leçon qui ne s'effacera jamais de mon souvenir.

Une de mes cousines était venue avec sa famille passer quelques jours au château. Elle était d'un caractère vif et emporté ; bientôt nos esprits se heurtèrent, et enfin, un jour nous eûmes une discussion très-vive ; je lui déclarai dans mon impétuosité que nous étions brouillées pour la vie, et que jamais je ne lui parlerais. Je dois te l'avouer, Albertine, outre les défauts dont je t'ai fait confidence, j'étais vindicative et rancunière. Rassure-toi, Clotilde m'a guérie. Le soir venu, ma cousine, avant de se rendre à sa chambre, me demanda tout bas au salon si j'étais encore fâchée contre elle ; cette tentative de réconciliation partait d'un bon cœur et d'une âme simple et modeste ; j'aurais dû le sentir, lui en savoir gré et l'embrasser sur-le-champ ; j'en eus un moment la pensée, mais mon orgueil prit le dessus et triompha de ce bon mouvement. Ma cousine s'y prit de toutes les manières, mais plus elle y mettait de zèle, et plus je me raidissais. La pauvre fille, qui m'aimait sincèrement, voyant tous ses efforts inutiles, se prit à pleurer. Ma mère demanda la cause de ses larmes, il fallut la lui dire ; je m'attendais à une sévère remontrance ; il n'en fut rien : « Léon, dit ma mère à mon frère, va chercher le livre de prières que Clotilde a laissé en mourant à Léonie, et dis-lui pour quel motif ce livre lui était si cher. »

« J'avais deux ans de plus que Clotilde, me dit mon frère quand il fut de retour et en tenant le livre dans ses mains, mais j'étais bien de deux ans moins raisonnable

qu'elle. Je la tourmentais souvent, je la taquinais, j'exigeais d'elle de continuels sacrifices; il semblait qu'elle ne fût ma sœur que pour m'obéir en tout et s'immoler à mes volontés; tout ce qui lui appartenait ne tardait pas à passer dans mes mains pour peu que je parusse le désirer. Clotilde n'avait rien à elle, et n'était heureuse que par le bonheur qu'elle procurait aux autres.

« C'était après le premier de l'an, Clotilde avait reçu une multitude de sacs de bonbons, de boîtes de toutes les façons; elle les avait eu bientôt vidés pour toi, Léonie, pour moi, pour toutes ses amies. Les boîtes vides, je me les étais adjugées toutes, les unes après les autres. Une seule, la plus jolie de toutes, était restée dans le tiroir du petit bureau de ma sœur. Je la lui demandai plusieurs fois; contre son habitude, elle me la refusa, parce que c'était le dernier présent d'une amie qui avait quitté la France. Je n'étais pas assez sensible pour sentir la délicatesse du sentiment qui faisait agir Clotilde. Un jour, j'eus l'indiscrétion de lui prendre sa boîte pendant son absence; je la savais si douce et si bonne! je me croyais sûr de l'impunité. Cette fois je me trompais; elle se plaignit à ma mère, qui me força à rendre ce que j'avais pris, et ajouta à cet acte de justice une sévère réprimande sur mon ingratitude envers ma sœur et sur mon insatiable et indiscrète convoitise. J'étais furieux, je quittai Clotilde en la traitant de méchante, de rapporteuse, et d'autres termes aussi injustes et aussi peu mesurés, et je terminai en lui disant que je ne la regardais plus comme ma sœur : elle était désolée, et pour me calmer, elle s'avoua dans son tort, bien que j'y fusse seul, et me pria de lui pardonner; elle usa de tous les moyens de persuasion que lui suggéraient sa tendresse fraternelle et son bon cœur, elle alla jusqu'à me faire le sacrifice de cette boîte à laquelle elle tenait tant, et me l'offrit. Je crus donner une preuve de fermeté et je fus inflexible. Comme elle me retenait avec ses mains, je la repoussai

brusquement, et je me retirai la laissant désolée. Le soir, suivant l'habitude, nous nous réunîmes dans l'oratoire de ma mère pour prier... Quand nous fûmes à ces admirables paroles du *Pater* : « *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés,* » Clotilde, se penchant vers moi et suivant les lignes avec le doigt, me dit tout bas, de cette voix éloquente qui vient de l'âme, et avec un regard qui me pénétra jusqu'au cœur : « Entends-tu, Léon? si tu veux que Dieu te pardonne, il faut pardonner aux autres. » En même temps elle me présentait l'objet de notre querelle... Il eût fallu avoir une âme de glace pour ne pas lui sauter au cou et lui demander mille fois pardon. Je le fis ; celui-là est indigne de toute indulgence, qui ne sait pas en avoir pour autrui. » Ainsi parla mon frère.

Tu comprends bien, Albertine, que j'étais réconciliée avec ma cousine. Je veillai sur moi, et jamais, depuis, je ne suis retombée dans mon orgueilleuse rancune. Ainsi, c'était Clotilde qui, du fond de sa tombe, semblait veiller sur moi et me guider dans la route du bien. Ah ! que ne lui aurais je pas dû si elle eût vécu!... Ne dois-je pas bien la regretter? Heureuse la jeune fille qu'une vertueuse sœur soutient et accompagne dans la vie! avec elle la vertu est facile, le chagrin sans amertume, et le plaisir cent fois plus doux!

Heureuse aussi, ajouterai-je en finissant, la jeune personne qui pense comme Léonie ! celle-là aussi a reçu une âme noble et sensible ; elle peut s'égarer un instant, mais elle reviendra, n'en doutez point, sur ses pas, et fera un jour la gloire et le bonheur de sa famille. Le cœur qui s'émeut et palpite au souvenir d'une belle action, n'est pas éloigné d'en être capable.

Mlle Albertine de Vandeuille.




LA SOUS-MAITRESSE.

N° 19



LA SOUS MAITRESSE.

Desessarts Editeur

Lith. Rigo Frères et Cie r. Richer, 7



LA SOUS-MAITRESSE.





Regardez cet amas de jolies maisons qui s'élèvent comme un amphithéâtre dont la mer semble être la base! c'est Caudebec, la ville normande. Si vous voulez jouir du délicieux paysage dont elle est le centre, entrez dans cette maison aux persiennes vertes, qui domine la colline; de là vous apparaîtront dans toute leur poésie les mille accidents qui font de cet endroit un des sites les plus pittoresques. Voici les deux clochers de l'église, semblables à deux aiguilles qui semblent vouloir percer la nue; un peu au-dessous, admirez les tours de Jumièges, antique monastère où dort depuis des siècles la belle Agnès Sorel; plus bas encore, la forêt de Bretonne avec ses vieux chênes druidiques; enfin au niveau du sol, la Seine qui embrasse dans son cours

toutes les sinuosités du beau parc de la Meilleraye; et après tout cela, dans un horizon où le regard flotte éperdu, la vaste mer que le soleil diamante avec des millions d'étincelles, et qui, dans son émotion continue, balance mollement sur son sein les bricks légers et les goélettes rapides, dont les voiles impatientes s'agitent à chaque souffle de la brise. Quand vous aurez bien joui de cette magnifique perspective, vous descendrez enfin du belvéder, et vous accorderez un coup d'œil à la maison qui vous a pour un instant donné l'hospitalité. Admirez avec moi, je vous prie, le jardin où nous nous promenons maintenant; il est tenu avec un soin qui fait l'éloge du jardinier et témoigne du bon goût du maître. Les fleurs n'y manquent pas : là elles se succèdent sans interruption durant toute l'année. Reposons-nous un instant sur ce banc rustique qu'ombragent de hauts tilleuls; puis ensuite, si vous le voulez, nous nous balancerons à cette escarpolette qui semble placée là exprès pour notre plaisir; tout à l'heure je vous dirai à qui appartient cette maison, et comment elle est habitée. Mais qu'entends-je? drelin-din! drelin-din! drelin!... La voix de cette cloche m'enlève le plaisir de vous surprendre; vous comprenez que nous sommes dans une pension; à la tranquillité qui règne ici, vous ne l'auriez pas supposé. Cette habitation semble l'asile de la paix et du calme...; mais dans un moment ce jardin va s'animer, ces arbres silencieux vont prendre une voix, tout changera d'aspect, vous vous croirez transportée tout d'un coup...; c'est que les élèves seront en récréation... Mais les voilà qui sortent du réfectoire : elles vont inonder le jardin et troubler notre entretien... Sauvons-nous là-bas, là-bas, sous cette épaisse allée de marronniers, où elles ne nous suivront pas, parce que le règlement le leur interdit... Bien!... nous voici à l'abri de leur joyeux tumulte... Je commence ma narration, vous m'écoutez, n'est-ce pas? Pour vous faire une idée juste

de la pension de Mme Vermot, ne prenez pas modèle sur la grande institution où vous avez été élevée ; c'est ici une modeste maison où l'on vit en famille, sous un règlement tout paternel ; en y mettant un peu de bonne volonté, les élèves pourraient se croire encore chez elles ; le monotone uniforme est inconnu ici ; chaque mère donne à sa fille le costume qu'il lui plaît ; les pensionnaires y sont en petit nombre, mais les externes y abondent. Vous y voyez peu de grandes élèves, une dizaine tout au plus ; mais, en revanche, vous y compteriez bien une quarantaine de petites filles de sept à dix ans. L'établissement de Mme Vermot est une de ces institutions mixtes connues sous le nom d'externats-pensionnats, et qu'une foule de braves gens désignent sous le nom *d'école*. Mme Vermot n'en rougit pas, c'est une femme sans orgueil, qui ne met d'amour-propre qu'à bien s'acquitter de ses devoirs, et qui n'aspire ni à la célébrité ni à la fortune. Elle vit dans l'aisance, considérée, estimée de tous ceux qui la connaissent ; elle a élevé sa fille sous ses yeux, et... ; mais vous ne m'écoutez pas... Vous suivez les mouvements de cette jeune et belle personne qui prend un plaisir si vrai à jouer avec toutes ces petites filles ; vous aimez à la voir ainsi courir après elles et s'enfuir tour à tour ; vous souriez à ce rire si franc, si heureux, qu'elle fait entendre, et vous comprenez que pour se trouver si bien avec des enfants, il faut posséder une âme simple et innocente, exempte du trouble des passions. Mais voyez ! quels soins elle en prend ! comme tout en jouant elle surveille leurs pas ! comme elle les réprimande doucement et à propos !... une mère n'est pas plus vigilante, plus soigneuse, plus indulgente ;... toutes ces enfants paraissent l'aimer et lui obéissent sans murmure. Vous devinez que c'est la sous-maîtresse de la petite classe, et vous avez raison ; mais ce que vous ne devineriez pas, c'est que cette charmante jeune personne s'appelle Léocadie Vermot ! — La fille de la maî-

tresse? — Justement. Vous voyez comme elle paraît heureuse avec ses élèves; comme elle semble les aimer? Eh bien! il y a un an, elle avait la répugnance la plus prononcée pour la noble profession de sa mère. — Vraiment! elle est donc bien changée? — Du tout au tout. — Un changement si extraordinaire doit avoir une cause? — Vous voulez que je vous raconte cela, je le vois bien; allons, je ne me ferai pas prier; et, bien plus (voyez combien je suis bonne!), j'entre de suite en matière, sans préambule et même sans préface; remerciez-moi!

Il y a un an, Léocadie venait d'atteindre sa quinzième année; elle était grande, presque autant qu'aujourd'hui, fort instruite pour son âge, raisonnable les jours où elle pensait à l'être, et ces jours-là, soit dit entre nous, étaient encore assez rares pour être fort remarqués quand ils se présentaient. D'une pétulance extrême, Léocadie se laissait aisément entraîner à mille légèretés pardonnables à une petite fille, mais non plus à une jeune personne de son âge. Joueuse, rieuse, folâtre, elle ne refusait pas une partie avec les plus jeunes élèves; elle se réjouissait quand les plus grandes, par une espiéglerie, donnaient tort au règlement et dépassaient l'heure de la récréation. Loin de les trahir, elle y eût volontiers pris part, surtout quand il s'agissait de faire éviter une punition à une amie; elle avait ainsi à se reprocher maintes complicités blâmables en apparence, mais qui au fond lui eussent mérité des éloges si elles eussent été bien connues. Ici vous allez m'arrêter en criant au paradoxe, et en me demandant comment une action peut être blâmable et mériter des éloges en même temps. — Léocadie prenait part aux petits complots que les élèves tramaient contre l'ordre et la discipline, et en cela elle était incontestablement coupable; mais elle était fort aimée, elle avait une grande influence sur toutes ses amies, et n'usait de cette influence que pour les retenir dans des bornes telles

que jamais elles ne se rendaient coupables que de fautes légères et pardonnables; ainsi jamais on ne voyait chez Mme Vermot d'insubordination réelle, de révolte contre les sous-maîtresses, aucune faute qui méritât un blâme sérieux ou une punition grave; Léocadie ne l'eût pas souffert, et on n'eût pas osé même lui en faire part. Vous conviendrez, sans doute, que de ce côté elle méritait des éloges, et vous ne les lui refuserez pas. Léocadie était, du reste, une excellente élève sous le rapport de l'application et de l'intelligence; elle se livrait à l'étude avec passion, et la science n'offrait point de difficultés qu'elle n'eût promptement et victorieusement surmontées; son exemple entretenait une noble émulation dans la classe; elle était toujours la première dans les jeux comme dans le travail, et portait partout cette vivacité, cet entraînement, cette ardeur, qui peuvent avoir leur mauvais côté comme nous l'avons remarqué, mais sans lesquels il n'est pas de succès possible. Au total, avec ses défauts et ses qualités, Léocadie ne pouvait faire que la joie de sa mère et son orgueil. Une seule chose chez elle affectait sérieusement Mme Vermot. La bonne dame aimait sa profession avec passion, elle s'était toujours flattée de l'espoir que sa fille suivrait la carrière qu'elle-même avait si honorablement parcourue, et lui succéderait dans son établissement; mais quand elle plaçait la conversation sur ce terrain, elle rencontrait dans sa fille une résistance toujours respectueuse, mais toujours insurmontable.

— Comment peux-tu penser à faire de moi une institutrice? disait Léocadie à sa mère; en vérité, je ne me connais aucune des nombreuses qualités qu'exige cette profession. Il faut être grave, et tu m'accuses sans cesse de légèreté; sérieuse, et je ris pour un rien; patiente, et je suis d'une vivacité qui m'attire sans cesse tes observations; méthodique, et je ne fais rien de bien

que par inspiration; enfin, comment imagines-tu que je pourrais punir une enfant, moi qui pleurerais presque en voyant pleurer la plus petite de tes élèves? Tu vois bien qu'en vérité je n'ai aucune des dispositions indispensables à une bonne maîtresse. — Toutes les qualités qui te manquent aujourd'hui, s'acquièrent avec l'âge et la pratique; les qualités vraiment indispensables sont l'amour de l'enfance, l'intelligence, le sentiment de la justice et la sensibilité; celles-là, tu les possèdes incontestablement. — Tu crois, chère maman?... Eh bien! même quand cela serait, penses-tu que je consentirais à braver les injustices, les exigences déraisonnables, les ingratitudes si fréquentes des familles et des enfants, et enfin ces mille dégoûts de toute espèce qui attendent une institutrice dans l'exercice de sa profession, et dont j'ai été si souvent la confidente près de toi? — Ma chère enfant, tu exagères. — J'exagère?... Mais tous les jours ne vois-je pas les familles t'accuser du peu de progrès de leurs enfants, même quand celles-ci n'ont reçu de la nature aucune intelligence? Si les élèves avancent, ce n'est pas à toi que l'on en a l'obligation, les parents trouvent bientôt un prétexte pour secouer le joug de la reconnaissance; c'est, disent-ils, que leurs enfants sont pétris de moyens! — Tout ciel a son nuage, toute médaille a son revers, ma Léocadie, et tu te plais à n'en considérer ici que le plus vilain côté. Mais parcourons un peu maintenant l'échelle des compensations. La plupart des élèves et des familles sont ingrates, il est vrai; mais toutes ne le sont pas, et l'institutrice n'en rencontrât-elle qu'une seule reconnaissante, ce serait assez pour lui faire oublier toutes les autres. Vois combien de mes anciennes élèves ont conservé leurs relations avec moi! Mme de Guriot, Mme Dufay, Mme Crisey, et d'autres encore, mariées aujourd'hui, n'ont pas oublié leur ancienne maîtresse; elles viennent me voir de temps en temps, et par leur amitié,

leurs respects, me paient bien des soins que je leur ai donnés. Et quand d'une enfant que l'on a prise ignorante, mal élevée, pétrie de mauvaises dispositions, on a fait une jeune personne instruite, distinguée, estimable, penses-tu que l'on n'éprouve pas une grande jouissance? Oh! crois-moi, c'est la plus douce de toutes; on se complaît dans son œuvre, on l'admire avec un noble orgueil! Et quels motifs d'encouragement, quand on voit se développer sous ses soins l'intelligence d'une jeune fille, comme une fleur sous le souffle du printemps! comme on la suit avec intérêt dans sa marche encore incertaine! Oh! va, Léocadie, l'artiste qui d'un bloc de marbre fait sortir une jeune vierge qui semble respirer et vivre, le poëte qui dans desvers inspirés a dit les causes des choses passées et révélé l'avenir. le peintre qui a fait vivre une toile morte en lui disant: Sois une mer, un village, une forêt, un guerrier, ont moins fait pour l'humanité que l'institutrice qui a donné à la société une femme vertueuse et éclairée, et aucun d'eux n'a autant qu'elle le droit d'être fier et orgueilleux de son œuvre. — Oui, cela est noble et beau, je le sens, mais il faut un courage que je ne me sens pas: celui de faire le bien pour le seul plaisir de le faire. Et puis quelle existence que celle d'une institutrice? Pas une minute de repos; toujours sous le coup d'une immense responsabilité, elle ne s'appartient pas un instant... — Oui, mais en échange, une vie paisible et tranquille, à l'abri des orages des passions et des tempêtes du monde. Vois dans quelle charmante paix tu as passé ton enfance; la modeste habitation où tu as été élevée ne plaît-elle pas à ton cœur, et pourrais-tu la quitter sans regrets? — Oh non! bien sûr; ici tout me plaît, et chaque objet m'apporte un souvenir; tu m'y as rendue si heureuse, bonne mère! Mais avant d'être institutrice, il faut être sous-maîtresse, et c'est là encore une des croix de la profession. — Je le sais, la sous-maîtresse a bien des en-

nuis à subir; elle n'est, le plus souvent, considérée que comme un instrument intelligent dans les mains de la directrice; pour cela, elle est le but de toutes les tracasseries des élèves, qui se croient moins obligées à la docilité envers elle; point d'indépendance ni de liberté, point de compensations; souvent mal rétribuée, plus mal traitée, elle est, plus qu'aucune élève, l'esclave du règlement; les élèves n'en suivent que la lettre et en admettent rarement l'esprit, ce qui leur laisse une sorte de liberté morale que n'a pas la sous-maîtresse, qui doit en pratiquer sans cesse toutes les intentions, même quand elles ne sont pas exprimées; sur elle retombent tour à tour, du côté des élèves, la sévérité des ordres, et, du côté de la directrice, leur inexécution: sa vie s'écoule entre ces deux écueils; c'est l'apprentissage de notre profession, et tout apprentissage est rude et pénible. Ne devrais-tu donc pas te réjouir, chère enfant, de pouvoir commencer ta carrière sous les yeux de ta mère, dans la maison où tu as été élevée, qui t'offre un asile toujours assuré, préparé tout exprès pour toi, et qui doit t'appartenir un jour? J'ai travaillé toute ma vie pour toi, Léocadie, pour te donner un état honorable, un établissement tout formé, pour ne pas laisser à ton avenir une chance mauvaise; dis-moi que mes soins ne seront pas perdus, ma plus chère espérance trompée; dis-moi que tu ne renverseras pas tout cet échafaudage de bonheur que j'ai mis vingt ans à te construire! — Certainement, bonne mère, que si vous me parlez comme cela, je ferai tout ce que vous voudrez. Comment résisterais-je à des paroles si touchantes? mais cependant, si j'avais été libre... —Oh! je ne forcerai point ta volonté, ma fille; j'avais cru... Je le vois.... c'est un rêve, il est temps de me réveiller... Allons, tu choisiras ta carrière.

Mais une illusion nourrie durant seize années avec tendresse ne s'efface pas ainsi tout à coup, et Mme Vermot espérait toujours, bien que se répétant sans cesse qu'il n'y

fallait plus compter. Dans l'institution se trouvait une sous-maîtresse chérie de toutes les élèves, des plus grandes surtout qu'elle avait vues venir toutes jeunes à la pension, et qui en avaient reçu les premiers soins, Mlle Bertholet étant en possession de la petite classe, qu'elle gouvernait à la grande satisfaction de la directrice et des familles; elle partageait la surveillance de Mme Vermot pour tout ce qui concernait le dortoir, le réfectoire, la récréation et les autres exercices qui n'étaient pas du ressort de la classe. A cette époque, elle tomba assez gravement malade pour suspendre entièrement ses fonctions. Toutes les élèves s'affligèrent de sa maladie; mais ce fut une véritable consternation quand l'institutrice leur annonça que la position de la sous-maîtresse pouvant se prolonger assez longtemps, elle se voyait à la veille de confier ses fonctions à une autre personne, ce qui la chagrinait vivement. On la supplia de renoncer à cette résolution, et les plus grandes élèves demandèrent à faire tour à tour la petite classe. Leur maîtresse les remercia de leur généreuse inspiration, mais elles étaient trop jeunes, leur temps trop précieux; elle ne put accepter. — Mais moi, maman, ne pourrais-je pas remplacer Mlle Bertholet momentanément? — Oui, peut-être dans la petite classe, si tu le voulais bien. — Oh! je t'assure que j'y mettrai toute la bonne volonté possible, ne fût-ce que pour conserver sa place à cette bonne demoiselle. — Je veux bien te croire; mais qui fera la surveillance dans les moments où je serai obligée de m'absenter de la classe ou de la récréation, soit pour l'administration de la maison, soit pour recevoir les familles? Cela m'arrivera rarement, mais enfin cela peut arriver, et alors qui surveillera? — Mais moi, maman, si tu m'en charges officiellement. — Ces demoiselles t'écouteraient bien! — Oh! certainement; dans une circonstance comme celle-là, j'en suis bien sûre: n'est-ce pas, Mesdemoiselles?

Les élèves répondirent par acclamation à cette demande. et insistèrent tellement auprès de Mme Vermot et avec de si vives protestations de sagesse et de docilité envers Léocadie, que Mme Vermot céda, heureuse d'une circonstance qu'elle espérait faire tourner au profit de ses vues, se réservant d'ailleurs de suivre attentivement la conduite de sa fille, et de n'accorder aux élèves et à leur surveillante improvisée qu'une apparence de confiance. Cette tentative de Mme Vermot, impraticable dans beaucoup de maisons, ne vous étonnera pas, si vous vous rappelez ce que nous en avons dit tout à l'heure, et l'esprit paternel qui régnait dans son établissement.

Voilà donc Léocadie installée officiellement dans ses nouvelles fonctions. Avec le caractère que nous lui connaissons, sa position était difficile et donnait lieu à de petites scènes quelquefois fort plaisantes. Pendant les premiers jours, les petites élèves, habituées à ne voir en Léocadie qu'une élève comme elles, un peu plus grande seulement, ne se faisaient pas à lui obéir comme à leur maîtresse, et l'on entendait quelquefois, au milieu d'un bourdonnement général, des dialogues tels que ceux-ci : « Élisa, viens lire avec moi. — Mais j'ai déjà lu tout à l'heure... — Je te dis de venir lire avec moi. — Je te dis que non ! — Ah ! tu ne veux pas m'obéir ! je vais t'envoyer à Madame. — Comme tu es méchante maintenant, Léocadie ! — Voulez-vous bien ne pas me tutoyer, mademoiselle Élisa ; vous manquez de respect à votre maîtresse. Vite, le bonnet d'âne ! » Et la petite, voyant que cela est sérieux, de se mettre à pleurer en recevant le fameux bonnet ; puis, la maîtresse triomphante : « Ah ! ah ! me désobéirez-vous encore?... Cela vous apprendra, Mademoiselle, à dire que je suis méchante ! » Mais, un instant après, touchée de voir pleurer l'enfant : « Allons, petite fille, ôtez votre bonnet et venez m'embrasser, vous êtes trop laide comme cela ! » Telle était, dans les premiers

N°. 20.



LA SOUS-MAITRESSE.

jours, la gravité de la maîtresse. En grondant une de ses élèves, elle ne pouvait s'empêcher de rire en se rappelant que, peu de temps auparavant, elle recevait de semblables admonestations. La discipline allait donc fort mal sous sa direction; il n'en était pas de même de l'enseignement. Elle s'y mit de corps et d'âme; s'attachant à vaincre les difficultés, et ne quittant une démonstration que lorsqu'elle avait acquis la certitude d'avoir été bien comprise, elle n'eût pas hésité à recommencer plusieurs fois une explication, en présentant son objet sous une face nouvelle. Non-seulement Léocadie était instruite, mais elle possédait en outre une éloquence naturelle qui se prêtait merveilleusement à traduire, sous une forme simple et presque vulgaire, les définitions les plus abstraites des auteurs; elle les rendait saisissables aux esprits les moins pénétrants, et sa petite classe marchait sensiblement de progrès en progrès.

Toutes les familles étaient enchantées, et Léocadie, sans s'en apercevoir elle-même, prenait place en même temps dans l'esprit des parents et dans le cœur des enfants. Elle ne tarda pas à sentir que, pour obtenir des progrès suivis, elle devait attacher une grande importance au maintien de la discipline; et après quelques jours, quand elle fut plus familiarisée avec sa nouvelle position, elle se montra plus exigeante pour tout ce qui regarde l'ordre et la discipline, et bientôt, sous ce rapport encore, la classe qu'elle dirigeait momentanément ne laissa prise à aucun reproche. Mais Léocadie ne brillait pas également dans la surveillance dont elle se voyait quelquefois chargée envers les grandes, pendant les rares absences de Mme Vermot. Trop peu de distance la séparait des pensionnaires; trop d'égalité d'âge, de rapports d'humeur et de caractère rapprochaient les élèves de la surveillante, pour que celle-ci osât prendre avec elles le ton d'une supérieure. C'était en vain qu'elle

s'épuisait à crier : « Silence donc, Mesdemoiselles ! » Les causeries n'en allaient pas moins leur petit train. Alors elle s'adressait particulièrement à l'une des causeuses, et, prenant un air grave, qu'elle ne tardait pas à quitter, pour retomber, malgré elle, dans le ton d'une camarade : « Évelina ! voulez-vous vous taire ? — Ce n'est pas moi qui cause. — Comment peux-tu dire cela ? Je ne t'ai pas vue, peut-être ? Dites donc, Mesdemoiselles, Évelina qui prétend qu'elle ne causait pas.... hein ! c'est un peu fort cela ! » Et puis, surveillante et élèves de rire ensemble, l'une de l'oubli involontaire de sa dignité, et les autres de se voir aussi singulièrement appelées en témoignage contre une camarade. Mais bientôt, se rappelant leurs promesses, elles rentraient dans l'ordre accoutumé, et tout allait bien, grâce surtout à la rareté des absences de la directrice. Celle-ci épiait avec inquiétude l'effet que produisait sur sa fille sa nouvelle existence ; mais, hélas ! les efforts de Léocadie ne provenaient que d'une conscience scrupuleuse de remplir ses devoirs, et non d'un goût naissant. La bonne mère s'affligeait de jour en jour, et commençait à n'avoir plus d'espoir, quand un léger incident vint subitement changer la face des choses.

Parmi les jeunes élèves confiées à Léocadie, se trouvait une enfant qui, jusque là, avait fait la désolation de sa mère. Annette Vireux était entêtée, paresseuse, indocile au dernier point. Aussi, bien qu'elle fût une des plus âgées de la petite classe, elle était certainement la moins avancée. Exhortations, réprimandes, punitions, rien ne faisait sur cette opiniâtre nature ; elle se raidissait contre toutes les tentatives. Par suite de son énergique constitution morale, Léocadie s'était particulièrement attachée à cette enfant. Sa volonté ardente n'acquérait jamais tant de force que quand elle rencontrait des obstacles, et il semblait que sa puissance d'action augmentât avec la résistance. Telle était

Léocadie. Il y avait donc entre elle et la petite Annette de sympathiques et secrets rapports qui devaient irrésistiblement les porter l'une vers l'autre. Aussi Léocadie s'attacha bientôt à Annette, et s'en fit aimer, puis insensiblement la domina de toute sa supériorité, et la subjugua de telle sorte que l'enfant perdit auprès d'elle son individualité, et, s'identifiant à sa maîtresse, ne pensa et n'agit plus que par l'impulsion de celle-ci. Un changement complet s'opéra dans le caractère et dans la conduite d'Annette ; elle devint studieuse, docile, complaisante, et, sous l'influence de Léocadie, elle ne marcha pas dans la route des sciences, elle y courut, et dépassa bientôt ses compagnes. Il fallut songer à la faire passer dans la première division. Le soir même du jour où Annette avait reçu cette récompense de ses efforts, Mme Vermot, assise avec sa fille sous le grand berceau du



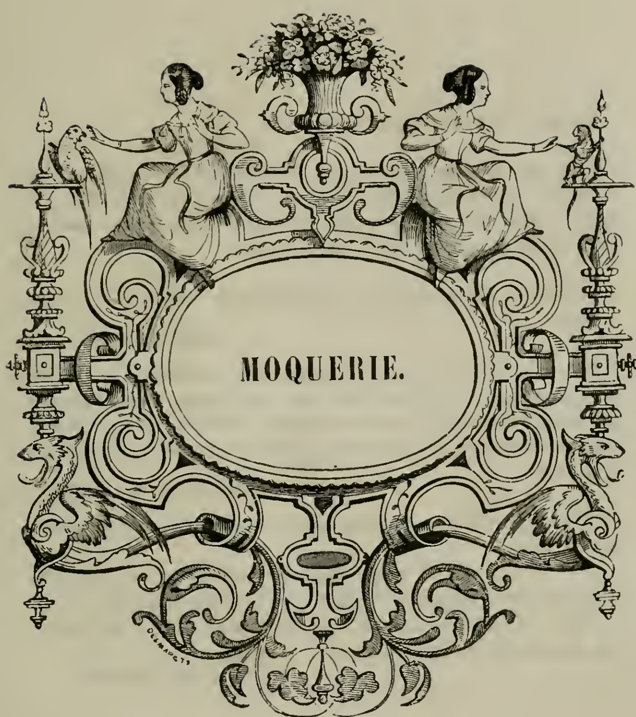
jardin, lui faisait sentir combien elle devait se trouver heureuse et fière de la belle victoire qu'elle venait de remporter. Léocadie en jouissait au fond de son cœur, mais sa répugnance n'était pas encore vaincue. « Oui, disait-elle à

sa mère, je suis heureuse aujourd'hui; mais vois, la mère d'Annette sent-elle le service que je lui ai rendu? elle ne s'en doute peut-être même pas. Et, je te l'ai dit, bonne mère, je ne me sens pas assez d'élévation dans l'âme pour faire le bien seulement pour lui-même. » A peine achevait-elle ces mots, que Mme Vireux parut sous le berceau, et courant embrasser Léocadie : « Ah ! Mademoiselle, que ne vous dois-je pas? Quel service vous m'avez rendu ! Non, jamais je ne pourrai le reconnaître. Je pleure en vous parlant; mais les larmes que je verse sont de bonheur, de joie et de reconnaissance. Vous êtes mon amie, ma meilleure amie, et la seconde mère de mon enfant. Je ne lui avais donné que la vie du corps; vous avez fait plus, vous lui avez donné la vie de l'âme ! Annette, embrasse Mademoiselle, et, devant elle, promets-nous de continuer toujours à nous satisfaire.
— Oui, toujours, dit l'enfant en se précipitant dans les bras de la jeune personne, tant que j'aurai pour maîtresse ma bonne amie Léocadie !

— Eh bien, ma fille ! dit Mme Vermot d'un ton de voix et avec un regard qui complétaient sa pensée.

— Eh bien, ma bonne mère ! répondit la jeune fille, émue jusqu'aux larmes de cette scène attendrissante, je le sens aux douces palpitations de mon cœur, tu avais raison. Dans trois mois je passerai mes examens. »

Mlle ****.


MOQUERIE.

Moquerie est souvent indigence d'esprit.

LA BRUYÈRE.

Il est difficile de se ménager dans l'emportement d'une plaisanterie à laquelle tout le monde applaudit; on a vu les amitiés les mieux cimentées s'altérer par d'innocentes plaisanteries; dès qu'elles peuvent avoir du danger, le plus sûr est de s'en abstenir.

LE MÊME.

La raillerie est un discours en faveur de son esprit contre son bon naturel.

MONTESQUIEU.

Évitez, mon fils, la raillerie; elle blesse souvent celui qui en est l'objet. Un railleur de profession est le fléau de la société, et tout le monde le redoute et le fuit. Ne sacrifiez personne à la fureur de dire un bon mot; semblable à une flèche acérée, il perce le cœur de celui contre qui il est lancé.

SALLENTIN (DE L'OISE).

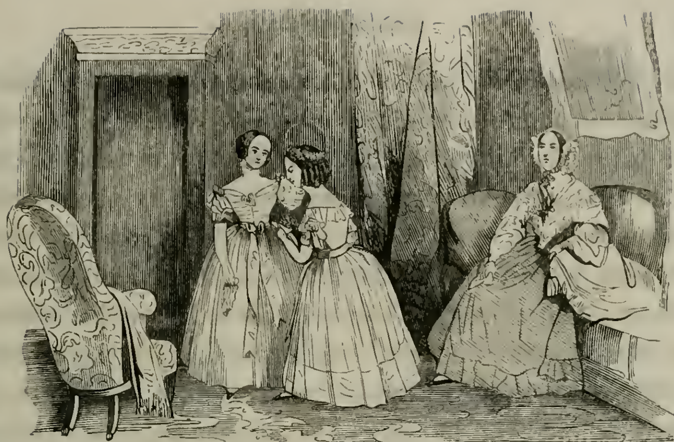
La médisance n'est souvent due qu'à un sentiment qui porte à rabaisser les autres. . . . . Elle ne paraît au premier instant qu'une sorte d'indiscrétion, mais les préceptes de la morale la condamnent, parce qu'elle détruit la véritable civilisation, laquelle repose sur une tendresse et une indulgence de cœur inépuisables.

SAINT-PROSPER.

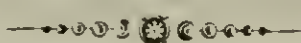
N° 21

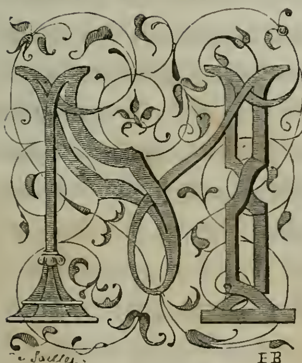


MOQUERIE.



MOQUERIE.





ADAME de Chesnay avait brillé dans le monde par sa beauté, son esprit et ses talents; les distinctions qui l'avaient toujours suivie lui avaient fait attacher trop d'importance à ces brillants mais vains agréments, quand ils ne sont pas soutenus d'une raison solide et d'un jugement sain. Elle eût désiré que ses filles lui ressemblassent, elle eût été glorieuse et fière de leurs succès; malheureusement, le ciel n'avait qu'à demi rempli ses vœux, puisque de deux filles qu'il lui avait accordées, l'aînée, Eugénie, ne pouvait paraître dans le monde qu'avec désavantage; elle était..... faut-il vous le dire, et ne dois-je pas craindre de lui attirer votre indifférence ou votre antipathie?... mais non, je dois vous croire un esprit juste et droit, un cœur sensible et tendre; vous

êtes, j'en suis sûre, incapable de faire porter à ma pauvre Eugénie la peine d'une imperfection physique dont elle se voyait la première victime... Eugénie était laide... mais non de cette laideur repoussante que l'on ne peut envisager sans dégoût, et dont on s'éloigne même en en prenant pitié. Loin de là... quand on la connaissait particulièrement, on lui trouvait le regard bienveillant et le sourire affable; mais tous ses traits étaient dépourvus de cette régularité, de cette perfection de lignes qui constitue la beauté; la pauvre enfant avait la conscience de sa disgrâce; elle lui avait attiré assez de chagrins depuis sa naissance..., et, le dirai-je? c'était dans sa famille même qu'elle avait rencontré le plus de peines et d'humiliation... Pour sa mère surtout, dont vous connaissez déjà le caractère, sa présence était un motif constant de contrariété; cependant Mme de Chesnay aimait sa fille, elle ne pouvait se passer d'elle. Si Eugénie éprouvait la moindre douleur, sa mère s'inquiétait aussitôt, se troublait et se montrait vraiment malheureuse; mais, d'un autre côté, elle souffrait dans sa vanité, et souvent involontairement elle faisait retomber sur sa fille sa mauvaise humeur. La vanité et l'amour maternel se disputaient sans cesse son cœur. Dans l'intimité de la maison, l'amour maternel triomphait toujours, mais dans le monde, la vanité reprenait aussitôt le dessus. Pendant sa première enfance Eugénie avait bien souffert, parce qu'elle ne comprenait pas ces alternatives de tendresse et de froideur: devenue plus grande, elle en avait saisi le motif, et loin d'accuser sa mère, elle la plaignait dans le fond de son cœur; elle eût voulu pour beaucoup être jolie, à cause de sa mère seulement: aussi s'appliquait-elle à lui ménager de douces compensations dans la personne de sa sœur Elvire, dont elle cherchait sans cesse à mettre en relief tous les avantages; chose aisée, du reste, la nature ayant tellement favorisé la seconde fille de Mme de Chesnay qu'il

semblait qu'elle eût reporté sur la sœur cadette tout ce qui manquait à l'aînée. A une charmante figure elle joignait une taille élégante, un maintien gracieux, un geste animé, une démarche distinguée; Elvire eût été une jeune personne accomplie, si les perfections de son caractère eussent répondu à celles de sa personne... — Quoi donc? avait-elle un mauvais cœur, était-elle jalouse ou curieuse, ou enfin manquait-elle d'esprit? — De l'esprit! elle n'en avait que trop, c'était là ce qui gâtait tous ses agréments. D'une sagacité extrême, prompte à la repartie, sa parole avait une vivacité qui donnait aux choses les plus vulgaires une tournure particulière et pleine d'agréments; nulle mieux qu'elle ne savait en saisir les côtés saillants; les ridicules, les petits travers de ses connaissances ne trouvaient pas grâce à ses yeux; elle les relevait avec une aisance merveilleuse, et, par un seul mot, sans avoir l'air d'y toucher, savait les mettre dans tout leur jour. Ses compagnes, les grandes personnes elles-mêmes, se laissaient aller quelquefois à prendre un certain plaisir à ce que l'on regardait comme de simples jeux d'esprit, et d'ailleurs Elvire glissait dans la conversation une raillerie piquante avec tant de naturel et de laisser-aller, qu'elle séduisait les auditeurs désintéressés, qui n'en voyaient que l'éclat et n'en goûtaient pas l'amertume. On trouvait la jeune fille spirituelle au possible, et on riait; mais la personne sur qui portait le trait ne riait pas, elle, et conservait souvent rancune à la maligne Elvire. Vous savez qu'ainsi le monde est fait, que de toutes nos passions, celle qui pardonne le moins quand on l'offense, c'est l'amour-propre. Combien Elvire ne s'est-elle pas ainsi aliéné de cœurs qui d'abord étaient tous portés vers elle? Car, pour le plaisir de lancer un trait malin, elle n'épargnerait pas sa meilleure amie; et, dût-elle ensuite pleurer le sot triomphe qu'elle aura si chèrement acheté, il faut qu'elle fasse briller son esprit; c'est une habitude passée en be-

soin, en manie. On cesse de la voir, on l'évite, on la fuit; le nombre de ses compagnes diminue chaque jour, elle le voit, en sait la cause, s'en désole, et ne se corrige pas! Ce n'est pas une petite affaire, non plus, que de déraciner un défaut nourri si longtemps et qui a donné naissance à tant d'autres; car, toujours dans le désir de faire briller son esprit, Elvire médit des absents, contredit sans cesse ses amies et se plaît à les contrarier. — Que de défauts, mon Dieu! — Eh bien! tous ces travers sont le fruit d'un seul, la prétention à l'esprit, genre de coquetterie cent fois plus importun, plus dangereux, plus ridicule que celui qui porte sur la parure. Détruisez cette détestable manie, et du même coup vous aurez rendu Elvire parfaite. Mais au premier abord on la trouve enjouée, gaie, folâtre; elle plaît, elle amuse, elle attire, et chacun, oubliant Eugénie, ne voit, n'écoute, n'entend que sa sœur. Pauvre Eugénie! elle n'a rien de brillant: timide, réservée, loin de vouloir attirer l'attention, elle désirerait plutôt se faire oublier; de là vient qu'on lui croit un esprit vulgaire et borné. Pourtant Eugénie joint à un jugement sain, une intelligence profondément sensible, une imagination douce et riante, une mémoire bien ornée; ajoutez à ces agréments, des qualités bien plus appréciables, une bienveillance inépuisable envers les autres, une aménité de caractère peu commune, une modestie véritable, toujours prête à s'effacer pour céder à une autre le premier rang. Elle était faite pour l'amitié, elle comprenait complétement ce sentiment délicieux, et possédait toutes les qualités qui seules peuvent le rendre durable. En effet, le cœur humain est mobile et changeant, il se lasse bientôt des plus belles choses; l'esprit, la beauté, le talent, le génie même, on s'en fatigue à la longue; mais la bonté de l'âme est une source intarissable de bonheur, et l'on ne se fatigue jamais d'y puiser. Comment donc Eugénie passait-

elle une jeunesse isolée? Pourquoi? C'est que nous nous laissons séduire par de brillants dehors, c'est que nous préférons des apparences séduisantes à des qualités solides, mais sans éclat.

Mme de Chesnay, donc, aimait Eugénie, mais ne la croyait pas propre à vivre dans le monde, et, persuadée qu'elle n'y était point appelée, ne lui avait donné qu'une éducation fort ordinaire, pensant en cela se conformer aux dispositions de la nature. Elvire, au contraire, avait eu des maîtres de musique, de dessin, de danse, de langues étrangères; Mme de Chesnay n'avait rien négligé pour faire de sa fille cadette une demoiselle accomplie; elle n'avait oublié que de lui inspirer de la modestie et de l'indulgence; c'était le principal. Du reste, Elvire avait passé ses espérances; une seule chose l'inquiétait maintenant, c'est qu'elle n'avait pas de fortune à lui laisser, toute son aisance reposant sur des revenus qui devaient s'éteindre après elle. Elle avait bien une belle-sœur, riche demoiselle habitant la Touraine et qu'elle n'avait jamais vue, Mlle de Longval étant brouillée avec son frère dès l'époque où il s'était marié. Mme de Chesnay avait plusieurs fois tenté de se rapprocher de cette parente; une amie commune, Mme Lereuil, avait essayé une réconciliation, toujours inutilement. Que deviendrait donc Elvire? de quoi lui serviraient ses avantages, et sa beauté, et ses grâces et sa brillante éducation? Pauvre Elvire! car d'Eugénie, il n'en était pas question : elle était si simple, si laborieuse, si peu faite pour le monde! il lui fallait si peu pour vivre heureuse, qu'elle aurait toujours une fortune suffisante à ses besoins. D'après cette manière de voir, Mme de Chesnay conduisait Elvire en soirée, au bal, dans toutes les réunions où elles pouvaient briller. Les toilettes les plus choisies, les parures les plus coûteuses, pour elle rien n'était épargné; quant à Eugénie, « il ne fallait pas lui inspirer le goût

des plaisirs et de la toilette, rien n'était plus opposé à sa nature, et ce serait lui rendre un mauvais service. » Depuis un an déjà environ, au moment où se passaient tous ces petits événements, l'existence d'Eugénie s'était enrichie d'une amie: Mlle Hortense Lereuil, d'abord intimement liée avec Elvire, avait bientôt compris tout ce qu'elle pouvait trouver de charmes dans l'amitié d'Eugénie, comme aussi avait bientôt senti les traits mordants de sa sœur, de sorte qu'à mesure qu'elle se détachait de celle-ci elle se rapprochait de celle-là; si bien qu'Elvire la railleuse, l'ayant un jour vivement blessée, Hortense s'en était tout à fait éloignée, tandis qu'au contraire elle s'attachait entièrement à Eugénie, dont elle proclamait partout les exquises qualités. Le nombre de ses amies s'augmentait de jour en jour; déjà chacun autour d'elle savait l'apprécier; sa sœur et sa mère étaient seules à s'apercevoir de ce changement.

Or, un jour Mme Lereuil arrive précipitamment chez Mme de Chesnay : grande nouvelle! Mlle de Longval vient enfin de rompre le long silence qu'elle a gardé jusque là. Elle a pris des renseignements sur ses nièces; elle n'en a reçu que d'extrêmement flatteurs. Pour venir en aide à leur mère, elle prendra avec elle une des demoiselles de Chesnay, l'adoptera et en fera son héritière. Elle eût bien voulu aller choisir elle-même celle de ses nièces qui doit devenir sa fille; mais elle est souffrante, elle ne peut quitter son château. Une de ses amies en qui elle a pleine confiance, Mme Serven, qui fait un voyage à Paris, voudra bien se charger du choix en question, qui sera sanctionné aveuglément par la tante. Mme Serven est arrivée le jour même; demain Mme Lereuil la reçoit à dîner. « Ma chère amie, s'écrie Mme de Chesnay, voulez-vous mettre le comble à ma joie et à vos bontés? faites que demain mon Elvire paraisse chez vous dans tous ses avantages; que

Mme Serven puisse juger de toute sa supériorité sur les jeunes personnes de son âge; veuillez, après le dîner, donner une soirée de jeunes personnes : voulez-vous bien encore me rendre ce service?... » Mme Lereuil cède avec empressement aux vœux de son amie, et de part et d'autre on ne pense plus qu'à se mettre en mesure pour le grand jour du lendemain. « Chère Elvire! je pourrai donc te voir heureuse, et dans une situation digne de toi! Ta sœur sera riche, Eugénie, réjouis-toi! » Et Eugénie se réjouit, en effet, du bonheur de sa sœur d'abord, mais surtout de ce que ce n'est pas elle qu'un choix cruel forcera de quitter, pour une étrangère, une mère qu'elle aime malgré ses injustices.

Le lendemain, tout était en grand émoi chez Mme de Chesnay; il s'agit de la toilette d'Elvire, à laquelle rien ne manque, rien qu'une couronne de fleurs qu'on n'a pu trouver chez aucun marchand. Elvire se dépite; elle est si bien avec une jolie couronne! Mme de Chesnay se désole..... Sur ces entrefaites, un domestique de Mme Lereuil se présente; il porte une lettre pour Eugénie, et un petit carton. Eugénie ouvre la lettre et lit :

« Tu t'inquiètes si peu de ta toilette, bonne Eugénie,
« que je suis sûre que tu as oublié d'avoir une couronne
« comme on en porte aujourd'hui; mais j'y ai pensé pour
« toi, et te prie d'accepter celle-ci de mon amitié : c'est
« la plus jolie que j'aie pu trouver.

« Hortense. »

Elvire jette sur la couronne un œil de convoitise. Mme de Chesnay voudrait bien la voir sur le front de sa préférée, mais elle ne peut en parler; le sentiment de l'injustice d'une pareille exigence la retient. Eugénie lit leurs sentiments dans leurs yeux : « Tiens, dit-elle à sa sœur, je veux

moi-même placer cette couronne sur ton front ; elle te siéra beaucoup mieux qu'à moi ; je n'en serais pas moins laide, et tu en seras plus jolie.» A ces mots, Mme de Chesnay, emportée par un mouvement irrésistible, embrasse avec effusion Eugénie, et celle-ci, par le baiser de sa mère, se trouve plus que payée de son léger sacrifice. Elvire, en rougissant, reçoit la couronne des mains de sa sœur ; elle comprend pour la première fois la distance morale qui les sépare, et mesure avec trouble la hauteur d'où Eugénie la domine. Cependant la toilette d'Elvire est terminée ; elle est ravissante de grâce et de fraîcheur. On monte en voiture, et l'on se dirige chez Mme Lereuil.

Là se passait une autre petite scène qui, par les résultats qu'elle produisit, n'est pas indigne d'être rapportée. Quelques jeunes personnes, formant un groupe serré, causaient amicalement dans le jardin : — « Élisa, voyez-vous encore Elvire ? — Moi ! certainement non : vous connaissez son caractère caustique et médisant ; vous savez que j'ai longtemps souffert ses moqueries avant de me brouiller avec elle ; mais j'ai appris qu'elle avait montré partout, en s'en moquant, une lettre que je lui avais écrite ; elle en critiquait le style, disant que je prétendais renouveler madame de Sévigné. Elle n'aura plus occasion de me critiquer, car non-seulement je ne lui écrirai plus, mais je ne la verrai même plus. — C'est comme moi. Vous savez qu'elle a les cheveux très-bruns ; elle ne peut pas souffrir que l'on fasse devant elle l'éloge des cheveux blonds. Irma lui citait dernièrement les miens, qu'elle a la bonté de trouver beaux : — Ne me parlez pas de ces nuances de cheveux, répondit Elvire avec un ton dédaigneux, on serait toujours tenté de croire qu'ils ont passé par le feu.... C'est affreux, n'est-ce pas ? Comme si j'avais les cheveux roux ! — Je suis brouillée aussi avec elle, dit à son tour Hortense Lereuil, pour un mot qui surpasse en méchanceté tout ce que vous venez

de me dire. Vous connaissez cette corbeille en tapisserie que j'ai faite pour la fête de ma tante? vous me l'avez vu faire... Eh bien, on en parlait un jour devant Elvire, et mon amie Esther de Savenay disait, avec cet enthousiasme qu'excuse l'amitié, que le travail en était tellement régulier et délicat qu'on le prendrait pour l'ouvrage d'une fée : — Je serais tentée de le croire également, dit Elvire, et pourrais même vous donner l'adresse de cette fée ; elle demeure ou rue de la Paix ou rue Vivienne, chez Leroy ou chez Chaulin..... Quelle méchanceté ! Si cela était redit à ma tante, quel prix pourrait-elle attacher à ce léger présent, qui ne peut avoir d'autre mérite que d'être mon ouvrage ! Je ne lui pardonnerai jamais cette petite noirceur-là.— Ce n'est pas sa sœur qui inventerait de semblables malices! Elle est si bonne, Eugénie ! — Si douce ! — Si indulgente ! — Moi, je l'aime de tout mon cœur! — Qui ne la chérirait pas? — Pauvre Eugénie! qu'elle mériterait bien la préférence que Mme de Chesnay a pour son Elvire ! — Quel aveuglement! — Eh bien, Mesdemoiselles, vous ne savez pas, Mme de Chesnay va venir avec ses deux filles.— Comment, elle amène aussi Eugénie ! par quel hasard? — Je l'ignore ; mais si vous voulez me seconder, peut-être pourrons-nous aujourd'hui ouvrir les yeux à Mme de Chesnay sur le compte de ses deux filles, rendre à Elvire, en bloc, toutes les plaisanteries que nous en avons reçues en détail, lui donner une bonne leçon et rendre un service véritable à Eugénie; voulez-vous me seconder? — Certainement ! — Certainement! que faut-il faire? — Ayez soin de m'appuyer dans tout ce que je dirai et ferai... Mais je crois avoir entendu sonner; c'est sans doute Elvire avec sa sœur et sa mère ; entrons au salon pour les recevoir.... » C'étaient elles en effet.... Hortense reçut Elvire en lui faisant une grande révérence bien froide et bien cérémonieuse; chacune de nos petites conjurées l'imita en cela, et, comme elle encore, fit l'accueil le plus

cordial et le plus amical à Eugénie, l'embrassant, lui prenant les mains, et s'empressant auprès d'elle... Elvire remarqua avec dépit cette différence d'accueil, et se promit bien de prendre sa revanche avant la fin de la soirée... On annonça Mme Serven..... puis bientôt, après les politesses d'usage, on passa dans la salle à manger. Là, on avait eu soin de placer Elvire à côté de Mme Serven, qui, prévenue en sa faveur dès le premier aspect, lui témoignait déjà une bienveillance signalée. Elvire, s'apercevant avec orgueil de l'heureuse impression qu'elle avait produite, s'efforçait de l'augmenter encore, et mettait en œuvre tout son esprit pour achever de séduire sa voisine : les petits ridicules des jeunes personnes présentes offraient un trop beau champ à sa causticité pour qu'elle ne saisît pas avec empressement l'occasion de montrer son esprit à leurs dépens, et comme, ainsi que nous l'avons vu, elle s'y prenait adroitement, Mme Serven prêtait volontiers l'oreille à ce qu'elle regardait, ne connaissant pas la manie d'Elvire, comme un badinage spirituel et n'ayant pour but que de l'amuser un instant. Après dîner, on passa dans le salon. Elvire se mit au piano et y déploya tout son savoir-faire; puis on dansa entre jeunes personnes, et Elvire encore se montra la plus gracieuse. Mme Serven était sous le charme; Elvire et sa mère triomphaient. D'Eugénie, qui s'en inquiétait? l'amie de sa tante n'avait seulement pas remarqué qu'elle fût là; ce que voyant, Hortense voulut à son tour commencer à la mettre en scène. — « Je ne te vois pas la couronne de fleurs que je t'ai envoyée ce matin, chère Eugénie; tu ne l'as donc pas mise? — Je t'en remercie mille fois, bonne Hortense; mais je me suis trouvée mieux sans cela, dit Eugénie en rougissant. — Oh! cela n'est pas bien; je me faisais une fête de te la voir; mais j'aurais dû m'en douter... tu es si simple, si modeste... A la bonne heure, *mademoiselle* Elvire..... la sienne est charmante; mais

N° 22



MOQUERIE.

Lith Rigo Freres et Cie

voyez donc, Elisa, on la prendrait pour celle que j'avais envoyée à Eugénie. — C'est que peut-être elle vient de chez le même faiseur, dit Elvire, dont le dépit colorait le visage. — Il ne faut pas rougir pour cela, Mademoiselle.... je suis enchantée que mon goût se soit rencontré avec le vôtre ; » et en achevant ces mots, Hortense souriait d'une façon ironique qui ne contribuait pas peu à achever de déconcerter Elvire. Mlle Lereuil s'en aperçut aisément, et prenant à part ses amies : « Tout va bien, leur dit-elle ; Elvire est furieuse de ce que j'ai deviné. Vous savez comme elle est orgueilleuse et peu maîtresse d'elle-même quand elle est piquée ; il ne tient maintenant qu'à nous de la pousser dans toutes les extrémités de son caractère ; elle va se livrer elle-même et nous offrir une éclatante revanche : laissez-moi faire seulement. »



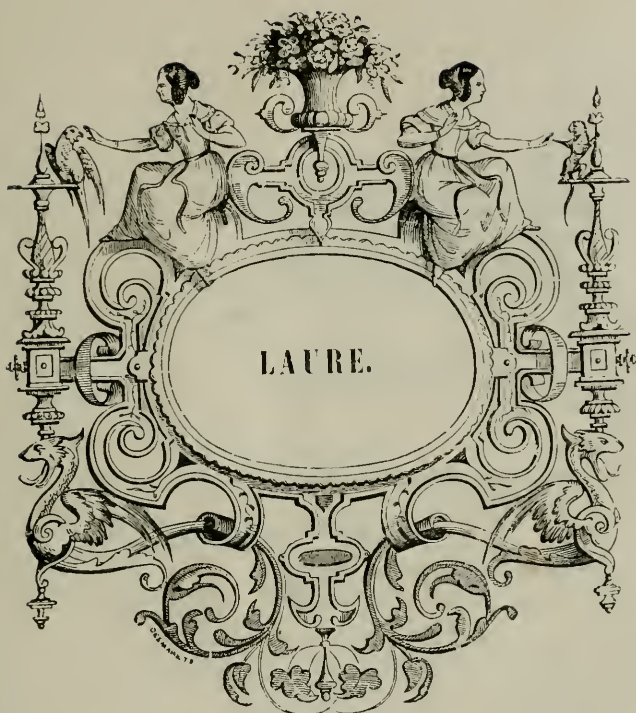
Pour achever la soirée, on parla de petits jeux ; Hortense proposa de mettre quelqu'un sur la sellette ; Elvire, craignant pour soi, s'y opposait de toutes ses forces : alors, sur un signe de leur chef, toutes les jeunes personnes opinèrent pour ce jeu ; il fut donc arrêté, mais personne ne voulait commencer ; ce fut Eugénie qui s'y exposa la pre-

mière. Hortense ramassa les voix ; or, voici quel en fut le résultat : — « Eugénie est sur la sellette parce qu'elle est trop bonne, — trop douce, — trop aimable, — trop modeste, etc. » Ce ne furent qu'éloges sans fin qui faisaient rougir la pauvre Eugénie, mise ainsi dans l'impossibilité de deviner ; Mme Serven voyant tous les égards qui étaient prodigués à la sœur aînée, toutes les amitiés qu'on lui faisait, toute l'estime qu'on lui témoignait, Mme Serven commençait à la regarder plus attentivement ; s'occupant moins d'Elvire, elle causait davantage avec Eugénie, et, la mettant à son aise par un ton familier et facile, s'étonnait de n'avoir pas encore remarqué tout ce que cette jeune fille offrait de distinction et de charmes. Cependant Eugénie ne quittait pas la sellette. « Voyons, dit tout à coup Mme Serven, je vais remplacer Mademoiselle ; je veux voir si je ne serai pas plus heureuse à deviner. » On veut en vain s'y opposer : Mme Serven insiste, il faut céder. Hortense recueille toujours le mot de chacun ; la voilà devant Elvire, qui lui parle bas à l'oreille. — « Ah ! que c'est méchant ! » s'écrie tout à coup la maligne jeune fille ; elle prononce ces paroles à demi-voix, comme si elle ne voulait être entendue que d'Elvire, mais, en effet, de manière à être fort bien entendue de Mme Serven, qui se promet d'en faire son profit. Elvire s'aperçoit du piége ; elle voudrait bien retenir ce qu'elle a dit : elle se mord les lèvres de dépit ; mais il est trop tard, et Mlle Lereuil commence : « Madame, vous êtes sur la sellette parce que vous êtes trop bonne de vouloir bien jouer avec des enfants ; — parce que vous êtes trop complaisante : — parce que vous l'avez bien voulu, etc. : — parce que vous vous croyez trop d'esprit pour ne pas deviner promptement. — Grâce à vous, Mademoiselle, dit Mme Serven d'un ton visiblement piqué et en se tournant vers Elvire, ma prétention se trouve presque légitimée : c'est un compliment que je ne pourrais pas vous faire. » El-

vire, pourpre de ressentiment, se dirige vers le fatal tabouret en jetant un regard terrible à Hortense, qui ne fait qu'en sourire et regarde ses jeunes compagnes d'un air d'intelligence et de triomphe. Madame de Chesnay se trouble dans l'attente de ce qui va se passer; Elvire en tremble et recueille toutes ses forces pour faire tête à l'orage qui la menace. Eugénie comprend qu'il s'agit d'une vengeance; elle voudrait s'y opposer; elle jette à ses amies des regards suppliants, et ne peut que soupirer. — En un instant les pourquoi sont ramassés; il semble qu'ils aient été tous préparés d'avance; et d'un ton plus railleur encore, après avoir fait une grande révérence à Elvire, Hortense répète : «*Mademoiselle* Elvire est sur la sellette parce qu'elle a bien mérité d'y être. — Sans doute pour y avoir mis trop souvent les autres, » réplique Elvire avec un sourire forcé. Hortense continue sans faire attention aux interruptions de la pauvre fille : « *Mademoiselle* Elvire est sur la sellette parce qu'elle a trop d'esprit. — C'est donc pour ce que les autres n'en ont pas assez ? — *Mademoiselle* Elvire est sur la sellette parce qu'elle est moqueuse, railleuse, caustique et querelleuse. » Elvire ne sait plus que répondre, et Hortense, sans lui laisser le temps de respirer, ajoute : « *Mademoiselle* Elvire est sur la sellette parce qu'elle est mauvaise langue, taquine, médisante et contrariante. — Mademoiselle Hortense, dit enfin Elvire d'une voix altérée et avec un regard irrité, vous avez, je le vois, une mémoire excellente. — J'ai pourtant beaucoup à me rappeler. — Et je vois que vous n'oubliez rien. — En seriez-vous fâchée?... — Mme de Chesnay est sur les épines; elle voudrait couper court à ce jeu, qui d'instant en instant devient plus dangereux pour sa fille; aussi elle interjette aussitôt : « Mesdemoiselles, je suis bien fâchée d'interrompre vos plaisirs, mais il est dix heures et demie, c'est l'heure de se retirer. — Encore un instant, se hâte de dire Mme Ser-

ven, je suis bien aise de voir si Mademoiselle devinera ce que j'ai dit. — Cela est donc bien intéressant, Madame ? — Très-intéressant, en effet, Mademoiselle. — Est-ce dans le goût de ces demoiselles ? — Un peu. — Alors, dit Elvire en se retirant, vous permettrez que ce soit pour une autre fois. — Non, Mademoiselle, dit Mme Serven d'un ton décidément fâché, ce sera pour ce soir, s'il vous plaît, et puisque vous *ne voulez pas* deviner mes paroles, je vous les répéterai moi-même ; j'ai dit que vous étiez une petite présomptueuse, remplie de votre propre personne, d'un fort mauvais caractère et d'une société dangereuse, que pour cela vous étiez sur la sellette et que vous y resteriez. — Que voulez-vous dire ? interrompt Elvire, pâle de honte et de colère. — Je veux dire, Mademoiselle, que vous troubleriez la paix dont jouit la maison de votre tante, et que j'emmènerai votre sœur Eugénie, ou que je repartirai seule. — Permettez, Madame, dit Mme de Chesnay avec un geste suppliant, j'écrirai à ma tante, et peut-être... — Ne conservez aucun espoir, Madame, car, je dois vous le dire maintenant, voulant tout voir par moi-même, et n'étant connue que de Mme Lereuil, je vous ai trompée ; je ne suis pas Mme Serven, mais bien Mlle de Longval ; ma décision est irrévocable, et demain, Madame, je pars : voyez à vous décider. »

La foudre tombant aux pieds d'Elvire et de sa mère ne les eût pas rendues plus stupéfaites ; mais que faire ? Fallait-il priver Eugénie de l'avenir brillant qui s'ouvrait devant elle ? sa mère l'aimait trop, malgré ses préventions, pour lui causer ce préjudice ; ce fut même Mme de Chesnay qui triompha de la résistance qu'Eugénie lui opposait, et qui la décida à suivre sa tante. Elvire comprit alors que le meilleur esprit est celui qui consiste à se faire aimer.


LAURE.

Mais c'est peu d'être libre, il faut d'un soin prudent
Fixer par le travail un cœur indépendant.
Sans lui, la liberté nous tourmente et nous pèse ;
Par lui, des passions le tumulte s'apaise ;
Les chagrins sont calmés, le vice combattu ;
Il ajoute au plaisir, il nourrit la vertu.

DELILLE.

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.
. . . .
. . . .
Le père fut sage
De leur apprendre avant sa mort
Que le travail est un trésor.

LA FONTAINE.

Laissez dire les sots, le savoir a son prix.

LE MÊME.

N° 23



LAURE.

Desesserts Editeur.

Lith. Rigo Freres r. Richer, 7.



LAURE.

I. UNE PAUVRE CHAUMIÈRE SUR LE BORD DE LA MER.



Non loin de Morlaix, dans une chaumière sur le bord de la mer, se passait, il y a sept ou huit ans, une triste scène. Sur un pauvre lit se mourait une femme jeune encore, mais abattue par la souffrance et par une longue maladie. A genoux devant son lit, une petite fille de sept ans environ, priait tout haut le ciel de lui conserver sa mère, qu'elle embrassait en versant un torrent de larmes. Mais celle-ci, tout en la pressant contre elle avec amour, ne lui répondait pas cependant, mais jetait un regard suppliant à une jeune dame et à une autre petite fille qui, les yeux pleins de pleurs. assistaient à cette scène de désolation. « Combien je vous remercie, ma bonne dame, d'avoir bien voulu vous rendre à mes prières! que le ciel vous en récompense! J'ai voulu

vous voir, parce que je vous sais compatissante et généreuse; j'ai voulu vous recommander, avant de mourir, cette enfant que je vais laisser orpheline, et qui n'avait que moi au monde pour la protéger. Ah! que la mort m'eût été affreuse s'il m'eût fallu mourir avec cette idée déchirante! mais vous voilà, mon désespoir s'apaise, et ma fin sera moins cruelle, puisque ma fille, ma chère et adorée Laure, aura en vous une protectrice; n'est-ce pas que vous la protégerez? — Oui, pauvre femme, je vous le promets; je me charge de votre enfant, et j'en prendrai soin comme de la mienne propre. — Et vous, ma petite demoiselle, aimerez-vous aussi un peu la pauvre orpheline? » La petite fille à qui s'adressaient ces paroles, n'y répondit qu'en se jetant au cou de celle qu'on lui disait d'aimer, et la couvrit de baisers. — La pauvre mère mourante trouva encore un sourire de reconnaissance et de joie qui brilla à travers sa pâleur et ses larmes, comme une étoile dans la nuit sombre. Puis, s'adressant à sa petite fille : « Écoute-moi bien maintenant, ma fille, et n'oublie jamais mes paroles, car je ne serai plus là pour te les répéter : cette dame que tu vois, tu dois l'aimer autant que moi et lui obéir comme à moi; tous les jours tu remercieras le bon Dieu de nous l'avoir envoyée, tu le prieras de verser sur elle et sur ceux qui lui sont chers toutes ses bénédictions. Cette petite fille, cet ange qui t'embrasse maintenant, tu la chériras comme une sœur, et tu sacrifieras, s'il le faut un jour, jusqu'à ta vie pour elle. Dis à ton père, quand il reviendra, qu'il se doit tout entier à la famille de ta bienfaitrice, qu'il ne doit vivre que pour lui prouver sa reconnaissance. Puis, quelquefois, le soir, pense à ta mère,... prie Dieu pour elle... et... ma fille!... ma... fille!... viens... encore une fois... embrasser... ta mère!...» En disant ces paroles, la pauvre femme, dont les forces étaient épuisées, retomba sur son oreiller, entraînant sa fille avec elle et la pressant sur son cœur... Puis on n'en-

tendit plus rien que des pleurs et des sanglots... La jeune mère ne devait plus se relever... La petite Laure, étonnée de son immobilité, l'appelait à grands cris en l'embrassant : « Maman !... petite maman !... réponds-moi !...—Elle dort, lui dit madame Robert en l'arrachant avec peine des bras de celle qui fut sa mère; il ne faut pas faire de bruit! Viens avec moi, nous reviendrons quand elle sera réveillée! » Et, triomphant de sa résistance, madame Robert l'entraîna dans une voiture qui l'attendait sur le rivage, et la transporta chez elle.

C'était la meilleure des femmes que madame Robert; épouse d'un riche armateur de la ville, elle ne savait employer sa fortune qu'à faire des heureux. Les personnes employées par son mari, commis et matelots, le savaient bien, et, dans un moment de gêne, après une perte, une maladie, c'était à leur ange protecteur qu'ils avaient recours, et jamais en vain. Le capitaine Robert approuvait toujours ce qu'avait fait ou promis sa femme, et disait qu'il n'y avait de plaisir à être riche que pour faire des heureux. Elle avait donc eu une heureuse inspiration de mère, la pauvre femme de Benoît le matelot, en mettant sa fille sous la protection de la famille Robert! En effet, que serait devenue la petite orpheline? Son père, cœur bon et sensible, mais rude et bourru, pouvait-il lui donner les soins nécessaires à un âge si tendre? Et lorsqu'il eût possédé cette douceur de caractère, cette vigilance inquiète et de tous les instants que nous réclamons de ceux qui dirigent notre enfance, eût-il pu s'en charger? Toujours en mer, et ne revenant que de temps à autre à terre pour y passer quelques jours à peine et se rembarquer au plus vite, il l'eût donc confiée à quelque étrangère, bonne peut-être, mais pauvre comme lui, et qui, obligée de penser à pourvoir jour par jour aux besoins de son existence, n'eût pu donner à l'orpheline que des soins bien précaires et bien in-

complets; car on comprend bien qu'avec sa paie de matelot, Benoît n'eût pu placer sa fille dans une pension, où on lui eût demandé pour elle, en un mois, plus qu'il ne gagnait en deux; tandis que maintenant Laure va grandir en paix, sous l'aile de madame Robert, à côté d'Anaïs, qui bientôt l'aimera autant qu'elle le mérite; Laure aura retrouvé une bonne et douce mère, une sœur dévouée. Bénie sois-tu, ô Vierge sainte! toi, des mères le modèle et l'espoir, d'avoir si bien inspiré la pauvre mère à son lit de mort!

II. UN VAISSEAU QUI RENTRE AU PORT.

Sur l'Océan, calme et poli comme un miroir, un brick léger glisse en se balançant mollement; il vogue au gré d'un vent favorable, et sur le navire, comme sur les ondes, tout est calme et repos; dans leur oisiveté, les matelots fument tranquillement, ou causent entre eux des joies qui les attendent à terre; celui-ci se réjouit d'embrasser un ami d'enfance; celui-là pense avec attendrissement à sa vieille mère, qui va pleurer de bonheur en le revoyant; d'autres ont une femme qu'ils aiment et des enfants qui les attendent, et ceux-là, dans le fond de leur cœur, remercient le ciel de les ramener à leur famille à travers les dangers d'une longue traversée. Mais leur joie et leur tranquillité ne sont pas sans mélange, et un regard attentif découvrirait aisément, sur ces mâles et brunes figures, les traces d'une inquiétude secrète qu'ils cherchent vainement à surmonter, et qu'ils semblent ne pas oser se confier. L'un d'eux, enfin, plus hardi que les autres, se hasarde à prendre la parole, non sans avoir jeté un coup d'œil de précaution autour de lui, pour examiner s'il n'a aucune oreille indiscrète à redouter : « Dites donc, vous autres, la gaieté ne va guère aujourd'hui! — Qu'est-

ce qui t'a dit ça? — Ça ne se voit pas, peut-être! — Eh ben oui, là, on n'est pas sans souci; il y a comme qui dirait un nuage au temps. — Oui, le capitaine, n'est-ce pas? — Hein! quelle figure depuis hier! — Mais, qu'est-ce qu'il a donc? Après une traversée superbe nous rentrons ben tranquillement sans avarie, et les poches pleines... qu'est-ce qui peut donc le tourmenter? — Vous n'avez pas d'imagination, vous autres! Vous ne voyez pas qu'il aura reçu de mauvaises nouvelles! — Ah! c'est vrai; c'est depuis que nous nous sommes abouchés avec cette frégate qui nous a remis des papiers; depuis ce temps-là, lui, d'ordinaire si bon, si gai, il ne nous a pas lâché le plus petit mot hors des commandements du service! — Est-ce qu'il aurait reçu quelques mauvaises nouvelles de sa femme ou de sa fille? — Cette chère dame! j'espère ben que non; elle est si bonne et si généreuse! — Et sa fille si gentille! — Moi, d'abord, j'aimerais mieux m'être cassé un bras ou une jambe, qu'il lui fût rien arrivé de malheureux. — On te reconnaît bien là, Benoît, tu es un ami du capitaine, et tu as bien raison! — Dam! où en trouver un autre comme celui-là? »

Cependant le vaisseau filait rapidement, et déjà on avait les côtes en vue. Bientôt on distingue la ville et le port; le vaisseau ralentit sa marche, et, comme un coursier qui touche au but, aux acclamations de l'équipage et de tous les amis qui l'attendent sur la rive, il s'arrête majestueusement; on met la chaloupe en mer. Benoît s'est approché du capitaine; il a déjà fait dix fois le salut militaire avant d'avoir osé dire un mot; il semble pourtant pressé de parler, et se décide enfin: « Capitaine, vous savez que j'ai laissé ma pauvre femme malade; je suis bien pressé de la revoir; si c'était un effet de votre bonté de me permettre... » La physionomie du capitaine se rembrunit plus que jamais. Benoît y croit voir un signe de mécon-

tentement de sa hardiesse, et reprend avec hésitation : « Excusez, capitaine, si j'ai osé... mais c'est la chose de revoir un peu plus tôt...—C'est bien, Benoît; mais j'ai besoin de vous, et c'est vous qui m'accompagnerez à terre. — Suffit, capitaine, dit le matelot en renfonçant ses larmes; la discipline avant tout; » puis tout bas : « C'est égal; c'est bien dur tout de même, et je n'aurais pas cru ça de lui. » On monte dans la chaloupe; Benoît prend les rames, et en quelques coups il est à terre; il cherche des yeux s'il ne voit pas sa femme; mais rien! L'inquiétude commence à le tourmenter : « Voyez-vous, capitaine, elle n'est pas venue au-devant de moi avec sa fille; il faut qu'elle soit bien malade! si vous vouliez le permettre, en un quart d'heure je serais de retour! » — Mais le capitaine continue sa route comme s'il n'avait rien entendu. « Oh! qu'il est donc mauvais aujourd'hui! » dit le bon Benoît; et il suit toujours son capitaine. Enfin on est arrivé chez Mme Robert, et le capitaine, prenant son matelot sous le bras, le fait entrer chez lui : — « Mon bon Benoît, je t'ai bien tourmenté, et tu as dû me trouver bien cruel? — C'est pas pour dire... capitaine; mais ça m'a fait cet effet-là... — Tu n'as donc pas compris que je ne devais pas te laisser aller chez toi? — Pourquoi donc ça, capitaine? dit le marin avec un regard effaré. — Parce qu'il eût été cruel de le faire... — Ah! je frémis de vous comprendre. — Mon pauvre Benoît! le ciel, en te frappant, n'a pas voulu ton désespoir; il t'a conservé ta fille. — Ma femme est morte!... je l'ai perdue pour toujours! Morte en mon absence, et sans que j'aie été là pour recevoir son dernier soupir et lui fermer les yeux! Hélas! mon Dieu! ma chère femme, que vais je devenir sans toi?» Et en parlant ainsi le pauvre matelot promenait sur ses yeux ses mains durcies par le travail, et les larmes coulaient à travers ses doigts, et de sa poitrine s'échappaient de profonds sanglots. M. Robert le laissa un instant dans sa dou-

leur, et puis, quand il jugea le moment favorable, il l'interrompit en lui disant : « Benoît, ne voulez-vous pas embrasser votre fille ? elle est devant vous. » Ces paroles produisirent une commotion subite sur le marin. « Ma fille ! s'écria-t-il vivement en la pressant avec une énergique tendresse dans ses bras et la dévorant de ses baisers, ma fille !... oui, je puis encore être heureux puisque tu me restes ! Mais, hélas ! ajouta-t-il comme par une triste réflexion, pauvre enfant ! que vas-tu devenir sans ta mère ?—Rassurez-vous, Benoît, le ciel lui en a gardé une autre, et tant que je vivrai, je mettrai mon bonheur à faire le sien ! — Est-il possible, ô ciel ! quoi ! vous voudriez?...—En faire ma fille et la sœur d'Anaïs. Je l'ai promis à votre femme, et je tiendrai ma promesse.— Vous êtes un ange, Madame ; oh, mon Dieu ! donne-moi, avant de mourir, la joie de lui prouver ma reconnaissance ! » Et Benoît baisait les mains à Mme Robert ; puis, revenant à sa fille, il la couvrait de baisers, et en même temps les larmes inondaient son visage, car il avait perdu la douce compagne de sa vie et la mère de sa fille adorée !

III. DEUX ÉDUCATIONS.

Anaïs et Laure avaient grandi ensemble, sans jamais se quitter un instant, depuis le jour où, sous les yeux de sa mère mourante, Laure avait reçu les premières caresses d'Anaïs ; ce souvenir était sans cesse présent à l'orpheline ; le malheur avait hâté son intelligence, et l'avait faite de bonne heure grave, réfléchie et forte. Elle aimait Anaïs par reconnaissance, par sympathie, avec cette tendresse protectrice que le fort accorde au faible. Les dernières paroles de sa mère, conservées au fond de son cœur, vibraient encore à son oreille : « Aime-la comme ta sœur : sois-lui dévouée, et, s'il le faut un jour, sacrifie pour elle

jusqu'à ta vie ! » Cette pensée s'était gravée dans son cœur en même temps que dans son esprit, et elle s'était bien promis, l'occasion se présentant, d'accomplir le dernier vœu de sa mère.

Ah ! c'est que c'était une noble jeune fille que Laure, une haute et belle intelligence ! Les germes de science déposés dans cette terre féconde y germaient promptement et promettaient bientôt une abondante moisson. Elle avait, lorsque je la connus, quatorze ans, et on lui eût certainement donné davantage, tant son air était calme et posé, et son regard profond. Je me la rappelle dans ce moment comme si elle était là devant moi. Grande pour son âge, mais élancée, elle réunissait la grâce à la force ; une opiniâtre application avait légèrement pâli son teint, fort animé autrefois. Elle riait rarement; non qu'elle fût sujette à la mélancolie, mais par l'effet d'une préoccupation habituelle de choses graves. Avait-elle le pressentiment des devoirs qu'elle aurait un jour à remplir, ou craignait-elle d'être arrachée trop tôt à ses études ? je ne sais; mais elle avait si bien employé le temps, que l'on aurait pu croire qu'elle avait travaillé douze ans si l'on n'avait connu son âge. Chacun s'en étonnait, et ses maîtres, loin d'avoir à exciter son ardeur, ne cherchaient qu'à l'éteindre; car si l'on eût laissé agir la jeune fille, elle eût travaillé au-dessus de ses forces et compromis sa santé. Aussi, quel brillant résultat elle avait retiré de ses efforts et de sa persévérante application ! Sans parler des éléments de la grammaire, de l'histoire, de la géographie, etc., qui n'avaient été pour elle qu'un jeu, Laure dessinait et même faisait l'aquarelle remarquablement bien ; elle parlait la langue anglaise avec facilité et la traduisait élégamment. Il est vrai qu'elle ne connaissait pas une note de musique, ne savait pas faire le premier pas d'une figure de danse et ignorait la mode du jour, toutes choses que possédait très-bien Anaïs; tandis qu'au con-

traire de Laure, elle ignorait les plus simples éléments des sciences, n'ayant jamais voulu se donner la peine d'étudier; la trop grande faiblesse de Mme Robert envers sa fille avait encore laissé croître cette insouciance des choses sérieuses : on avait compté sur le temps pour inspirer plus de raison à la jeune fille; mais les années s'étaient écoulées sans changer les dispositions d'Anaïs. D'où provenait donc cette différence ? Je vais vous le dire en deux mots : Anaïs se croyait riche ; Laure, au contraire, savait qu'elle était pauvre, qu'elle devait tout aux bontés de Mme Robert, et, par délicatesse, hâtait de tous ses vœux le moment où, se suffisant à elle-même, elle cesserait d'être à sa charge, et ce moment lui tardait d'autant plus qu'elle avait deviné la position de ses bienfaiteurs : en effet, par suite de plusieurs faillites de commerçants entre les mains desquels il avait placé ses capitaux, M. Robert avait vu considérablement diminuer sa fortune, de telle sorte même que, voulant réparer ses pertes d'un seul coup, il avait fait voile pour les Antilles avec une cargaison considérable sur la vente de laquelle il espérait tripler ses capitaux, qu'il y avait employés en entier, ne laissant à sa femme que la somme nécessaire pour vivre pendant son absence, qu'il ne pensait pas devoir durer plus de quatre ou cinq mois. Mais ce terme était dépassé déjà, et le capitaine ne revenait pas, et l'on n'en avait même reçu aucune nouvelle; on s'inquiétait dans sa famille. où les ressources diminuaient de jour en jour. La première mesure d'économie de Mme Robert avait été de retirer de pension Anaïs et Laure, sous le prétexte que leur présence adoucissait sa solitude et calmait ses inquiétudes; Anaïs n'avait point pénétré le but de cette résolution; elle avait l'esprit trop léger pour y voir rien autre chose que le plaisir de n'être plus en pension. Mais Laure avait compris la vérité, et son cœur s'en était serré douloureusement, non pour elle. mais pour sa bienfaitrice, dont elle devinait le profond cha-

grin. L'absence du capitaine se prolongeant, la gène de Mme Robert augmenta tellement, qu'elle se vit bientôt obligée de renvoyer la seule domestique qu'elle eût conservée, puis de faire ressource de tout ce qu'elle possédait ; alors seulement les yeux d'Anaïs se dessillèrent, elle comprit son malheur et en fut frappée comme de la foudre, car elle se sentait bien impuissante devant l'infortune; le caractère de Laure, au contraire, y puisa de nouvelles forces, et ce fut pour elle l'occasion de se montrer dans toute sa noble fermeté.

IV. LA PAUVRE CHAUMIÈRE AU BORD DE LA MER.

Une femme jeune encore, mais fatiguée, et dont les traits révélaient une grande douleur morale, et deux jeunes filles, travaillaient autour d'une table qu'éclairait la faible lueur d'une lampe; l'une achevait une broderie, et l'autre écrivait; un livre ouvert devant elle, et à côté, de nombreuses feuilles de papier écrites, annonçaient qu'elle achevait un long ouvrage. La plus âgée des trois, et qui paraissait la mère, raccommodait une robe. «Laure, c'est assez travailler, je veux que tu cesses; tu ruinerais ta santé si l'on te laissait faire; la nuit dernière était déjà fort avancée quand tu t'es couchée, je veux que tu te reposes cette nuit entière. — Que vous êtes bonne de vous inquiéter ainsi de moi! mais je suis forte et me porte bien, permettez que j'achève cette traduction du *little émigrant* que j'ai promise pour demain; l'argent que j'en recevrai me permettra de me reposer un jour ou deux. — Chère enfant! que tu me récompenses bien de mes soins ! — Pourrai-je jamais reconnaître tous vos bienfaits! — Sans toi, que serions-nous devenues? Nous habitons la chaumière de ta pauvre mère, et c'est ici qu'elle t'a remise dans mes

N° 24



LAURE.

bras. — C'est ici qu'elle m'a dicté mon devoir, en me disant: « Laure, aime cette dame comme ta mère, et, s'il le faut un jour, sacrifie jusqu'à ta vie pour elle; » je suis encore bien loin d'en être là. — Mais nous ne vivons que de tes talents. — Ces talents, ne vous les dois-je pas? Ne sont-ils pas votre ouvrage ? — Oh ! pourquoi ne puis-je pas partager tes travaux! Si du moins Anaïs!.... — Par pitié ! ma bonne mère, n'achève pas! ne suis-je pas déjà trop punie de ma négligence passée? Que ne puis-je, comme Laure, subvenir honorablement à notre existence par mes talents, au lieu de passer une journée entière sur une ingrate broderie qui rapporte à peine de quoi vivre de pain ! —Tais-toi, Anaïs, tu me déchires le cœur; oublies-tu donc que je te dois tout et que je suis trop heureuse de te prouver ma reconnaissance?» Ainsi parlait Laure, et les heures passaient trop rapidement pour elle; car vous l'avez reconnue, n'est-ce pas, ainsi que Mme Robert et sa fille? C'était Laure qui, voyant les ressources de sa bienfaitrice épuisées, lui avait donné le conseil de venir habiter avec elle la chaumière de sa mère, où elle trouverait un abri commode, sinon élégant, et dont elle n'aurait pas à payer de loyer; elle était restée toute meublée comme au dernier jour de Mme Benoît, elle était donc tout à fait habitable; Laure avait en outre, la première, réformé sa toilette et pris les habits d'une simple fille du pays, autre mesure d'économie indispensable; enfin son ancienne maîtresse de pension lui avait procuré la traduction de quelques livres anglais destinés aux enfants, et, de plus, avait vendu assez avantageusement quelques-unes des plus belles aquarelles de son ancienne élève. C'est avec le produit de ces divers travaux, ménagé avec la plus stricte économie, que depuis quatre mois elle avait fait vivre Mme Robert et sa fille.

Le lendemain, Laure alla porter sa traduction et en re-

cevoir le prix; mais au lieu de rester une demi-journée à la ville, ainsi qu'elle en avait l'habitude, elle rentra deux heures après. Mme Robert et Anaïs la virent venir de loin, presque courant et agitant un papier au-dessus de sa tête. «Voyez, leur dit-elle en arrivant, hors d'haleine, tout n'est pas perdu, le ciel aura peut-être pitié de nous ;» puis, déployant le journal qu'elle tenait à la main, elle lut : «Le « *Septentrion*, rentré hier en fort mauvais état, a déclaré « avoir rencontré le *Bougainville*, que l'on croyait perdu de-« puis neuf mois...» —Le *Bougainville*, entendez-vous, maman? le vaisseau de mon père! « mais marchant avec peine « et souffrant beaucoup d'une voie d'eau à la cale; on a « envoyé un vaisseau à vapeur, pour le remorquer, s'il est « possible, ou pour sauver au moins l'équipage. » — O mon



Dieu! veille sur lui, dirent à la fois les trois personnes qui lisaient ceci.

La journée fut assez belle, à la grande joie de la famille Robert, qui tremblait au moindre nuage qui paraissait au ciel; mais vers le soir le temps fraîchit tout à coup, le vent changea, et la mer commença à se soulever; bientôt la

pluie tomba à flots, accompagnée de tonnerre et d'éclairs : puis la mer, gonflant ses vagues comme des montagnes, grondait avec furie : Mme Robert et sa famille, en proie aux plus cruelles angoisses, avaient les yeux fixés sur l'horizon plein de ténèbres qu'illuminaient seuls de rouges et larges éclairs. Tout à coup, Laure poussa un cri de terreur et de désespoir : « Oh ! que Dieu ait pitié de nous ! j'ai cru entendre le bruit d'un coup de canon ; si c'était le canon d'alarme du *Bougainville !*... Hélas ! je n'en saurais douter, ces éclairs qui rasent les flots, et ces coups retentissants que les vagues nous apportent à intervalles réguliers... c'est le canon d'alarme du *Bougainville* ; on y répond du fort, on ira à son secours, mais arrivera-t-on à temps ?... » — La tempête redoublait de fureur, et le canon se faisait toujours entendre ; bientôt les explosions deviennent plus rares ; la famille Robert écoute et regarde avec terreur, elle appelle de tous ses vœux un coup de canon qui lui prouve que le vaisseau existe encore ; mais rien.... rien encore.... plus rien ! Mon Dieu ! tout est fini ! — Laure cependant vient d'allumer un fanal et se promène le long du rivage ; ses pieds se heurtent contre un objet, elle fait un faux pas et porte la main en avant ; elle rencontre un corps. Elle appelle, on vient à sa voix ; c'est un des malheureux naufragés ! on le transporte à la chaumière, on lui prodigue tous les soins ; enfin il revient à lui ; il parle ! O bonheur ! O joie inespérée ! C'est lui, c'est le capitaine Robert ! Anaïs et sa mère le couvrent de baisers ; Laure se retire en un coin et pleure, car l'Océan ne lui a pas rendu son père, à elle. M. Robert, tout à fait revenu à lui-même, s'aperçoit de la douleur de sa fille adoptive : — Et toi, Laure, tu ne te réjouis pas ! — Je pleure mon père, hélas ! — Ton père ; oui, c'est vrai ; ô ciel ! se serait-il perdu pour me sauver ! car c'est lui qui, nageant avec une force surhumaine, m'a porté jusqu'au rivage. Venez, suivez-moi, peut-être serons-nous

assez heureux pour le retrouver. » Laure se précipite en avant et jette un cri : c'est Benoît ! il respire encore ; on s'empresse autour de lui ; bientôt il rouvre les yeux et va parler : — « Mon capitaine ? où est mon capitaine ? » — M. Robert est dans les bras du bon matelot, que les caresses de sa fille achèvent de rappeler à la vie.

Après quelques jours donnés aux soins de la santé des naufragés, chacun raconte son histoire. M. Robert apprit à sa femme qu'il avait été fait prisonnier avec son vaisseau, par des pirates qui l'avaient retenu plusieurs mois; un vaisseau français, faisant route en Amérique, avait enfin chassé le pirate jusque dans son repaire, et rendu la liberté au *Bougainville* et à son équipage; mais il avait fallu retourner aux États-Unis, ce qui avait encore retardé son retour de plusieurs mois. Enfin, en revenant, une première tempête les avait maltraités cruellement, et une deuxième, entièrement naufragés en vue du port. Heureusement le vaisseau était assuré avec sa charge, et M. Robert pouvait reprendre le cours de ses opérations, grâce à la reconnaissance de Benoît, qui lui avait sauvé la vie.

Mme Robert, à son tour, fit connaître à son mari ce que Laure avait fait pour sa fille et pour elle; M. Robert ne savait lequel admirer davantage, de l'action héroïque du père ou du courageux dévouement de la fille : « Ah ! disait-il, combien l'on verrait peu d'hommes égoïstes, s'ils connaissaient le bonheur que l'on éprouve à faire du bien, et s'ils étaient témoins de pareils traits de reconnaissance ! »

Mais qu'eût pu faire la reconnaissance de Laure, si elle n'y eût pas joint la puissance morale et les ressources que donnent une éducation soignée et une instruction solide ?

Mlle Adèle Dermon,
de l'institution de Mlle A..




LA
FILLE DE L'OUVRIER.

Quant à cette classe si intéressante dans laquelle l'homme doit chaque jour au travail de ses bras son pain, celui de sa femme et de ses enfants, il est bien rare que les femmes n'y travaillent pas aussi du matin au soir, pour ajouter à la petite aisance de la famille.

Mme DE BAWR.

Le travail des classes élevées conduit à la fortune, à la considération, aux honneurs, aux récompenses nationales. Mais que revient-il au modeste ouvrier de ses labeurs pénibles, si ce n'est le plus souvent beaucoup de fatigue, peu d'argent, point d'honnneur ?

. . . .

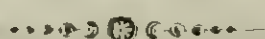
. . . .

Le germe des passions qui nous agitent et des vices qui nous rabaissent se rattache à notre organisation, et comme l'éducation peut en comprimer l'essor, c'est elle avant tout qu'il faut répandre, perfectionner, et approprier surtout aux diverses positions de l'homme dans la société.

A. CHEVALIER.



LA FILLE DE L'OUVRIER.





Certainement il existe entre les hommes des différences qu'il ne faut pas confondre. La fortune, la position sociale, l'éducation surtout, établissent entre les divers membres de la société, des distances que l'on ne peut franchir sans danger, et il importe que chacun se tienne à la place que lui a fixée la Providence. Mais cette obligation ne doit pas nous empêcher de traiter autrui suivant son mérite, et de lui accorder les égards qui lui sont dus. Loin de là, plus nous sommes au-dessus d'un individu, plus nous nous devons à nous-mêmes de nous montrer avec lui honnêtes et polis. ce qui revient à dire, en d'autres termes, qu'en agissant

différemment, nous nous montrerions indignes de notre supériorité. D'ailleurs, nous ne devons pas ignorer que dans les derniers degrés de l'échelle sociale, comme dans les premiers, l'on rencontre souvent des cœurs nobles et généreux, des intelligences élevées, des vertus d'autant plus dignes de tous nos respects, que dans les positions inférieures la vertu est toujours plus difficile, les ressources morales y étant plus bornées, les occasions de faillir plus fréquentes. Soyons donc heureux de ce que le Ciel a fait pour nous; montrons-nous reconnaissants envers lui de ce qu'il nous a placés dans telle position, quand il pouvait très-bien nous placer dans telle autre de beaucoup inférieure; mais n'en soyons ni orgueilleux ni fiers avec ceux qui sont placés au-dessous; car telle n'est pas la volonté de Dieu, qui, en nous faisant inégaux entre nous, nous a tous faits égaux devant lui. Ce n'est pas un habit grossier, des manières rudes, un langage incorrect, qui méritent notre mépris; c'est le vice : réservons-le lui donc tout entier; mais à l'honnête homme, quels que soient sa fortune, son pays, son rang et son habit, gardons notre estime, nos égards, notre intérêt.

Tels eussent été les sentiments que vous eût inspirés le brave Tassart; certes, il ne brillait ni par ses belles manières, ni par son éloquence, ni par ses habits; il se présentait gauchement, parlait tout juste assez bien pour se faire comprendre, et ne portait que du gros drap. L'intérieur de sa demeure était simple comme sa personne, tout ce qui pouvait rappeler le luxe en était banni; on n'y voyait que des meubles en bois blanc, en chêne, en noyer tout au plus; mais ses enfants étaient bien couverts, sa famille n'avait jamais connu la misère, et, quoiqu'elle fût assez nombreuse, Tassart n'avait jamais contracté un sou de dette. C'est que c'était un laborieux ouvrier, ardent à la besogne et lent au plaisir, et qui, de sa vie, n'avait connu le repos.

Car c'est surtout à l'ouvrier que l'on peut appliquer cette parole du Seigneur : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Mais Tassart était bien loin de se trouver malheureux : n'avait-il pas une femme douce, économe, rangée, sur l'affection de laquelle il pouvait compter, et des enfants qui ressemblaient à leur mère? Il est si doux d'être l'appui et le soutien de ce qu'on aime! Il était si joyeux en venant les retrouver le soir, dans cette chambre bien pauvre et bien petite, il est vrai, mais pour lui plus grande que l'univers, puisqu'elle contenait tout son bonheur, sa femme et ses enfants! Ah! qu'il était heureux en montant l'escalier étroit et mal éclairé qui conduisait à sa petite habitation, quand il entendait les voix si chères, si connues de ses petits enfants, qui, l'appelant du plus haut de l'escalier, couraient à sa rencontre et l'entouraient de leurs bras caressants! L'une essuyait la sueur qui couvrait son front; l'autre lui contait sa journée à l'école et lui faisait le calcul de ses bons points; tandis que sa femme le boudait, trouvant toujours qu'il revenait trop tard, quoique le pauvre homme se fût bien hâté; le temps paraît si long loin de ceux que l'on aime! Ce n'est pas que Tassart fût exempt de tous défauts; non, au milieu de qualités bien précieuses se glissaient quelques défauts qui auraient pu acquérir de l'importance, si Mme Tassart n'avait pu prendre assez d'influence sur son mari pour neutraliser l'effet de ses imperfections.

Il était d'une vivacité qui touchait à la brusquerie, avec sa femme surtout; car, avec ses enfants, il se montrait toujours d'une douceur et d'une patience à toute épreuve. Ce défaut n'était donc pas le plus grave, malgré les petites contrariétés qu'il faisait éprouver à Mme Tassart; mais le brave ouvrier avait contracté l'habitude de fêter le lundi, habitude commune au plus grand nombre des ouvriers. On comprend que ces hommes, livrés pendant toute une

semaine à des travaux durs et pénibles, ont besoin, plus que tous autres, de donner répit à leurs fatigues, et de puiser de temps en temps de nouvelles forces dans le repos; le dimanche peut-être leur suffirait; quoi qu'il en soit, presque tous fêtent le lundi, et Tassart le fêtait comme les autres; sa femme avait en vain tenté de réformer cette mauvaise habitude, ses efforts avaient été inutiles. Pourtant c'est une grande perte pour la famille de l'ouvrier que cinquante-deux jours de travail en moins dans l'année, ce qui, joint aux cinquante-deux dimanches et aux autres grandes fêtes où l'on ne travaille pas, fait un total qui dépasse cent huit journées. A 4 francs par jour, il se trouvait ainsi qu'à la fin de l'année Tassart avait manqué de gagner 432 francs, somme énorme pour une pauvre famille! Mme Tassart avait représenté toutes ces raisons à son mari, mais il n'en avait pas tenu compte, et elle s'était vue obligée d'augmenter son travail et son économie déjà bien sévère, pour suffire aux besoins de la famille.

Cependant les enfants avaient grandi; Pierre, l'aîné, venait d'entrer en apprentissage, et la petite Françoise, qui touchait à sa dixième année, commençait à aider sa mère dans le ménage; je n'ai pas besoin de vous dire que les enfants de l'ouvrier commencent à s'employer utilement aussitôt qu'ils le peuvent, et à soulager leurs parents autant qu'il leur est possible. C'est donc un grand bonheur pour l'ouvrier d'avoir des enfants d'une intelligence précoce, qui de bonne heure comprennent la nécessité du travail, et s'y rendent propres; à cet égard, M. et Mme Tassart n'avaient rien à désirer. Pierre avait profité des leçons qu'il avait reçues à l'école mutuelle; il calculait facilement, possédait une assez belle écriture; le dessin linéaire surtout avait attiré son attention, il y avait fait de grands progrès; l'histoire de France et la géographie ne lui étaient pas non plus étrangères; il avait de bonne heure montré une grande

aptitude aux ouvrages manuels. Depuis le peu de temps qu'il était en apprentissage, ses patrons n'avaient eu qu'à se louer de lui; tout lui présageait donc une suite de succès dans la carrière qu'il avait entreprise. Quant à Françoise, n'ayant pu fréquenter l'école que fort peu de temps, à cause de l'utilité dont elle était à sa mère dans l'intérieur de la maison, elle n'avait pu apprendre qu'à lire et à écrire assez correctement, et un peu à calculer; mais combien, sous d'autres rapports, elle rachetait ce qui manquait à son instruction! Tous les germes des qualités se trouvaient en elle, et surtout des qualités les plus nécessaires à sa condition: elle se montrait déjà aussi active que pouvait le comporter sa jeunesse; d'une propreté irréprochable, elle conservait ses effets avec un soin qui eût fait honneur à une jeune fille de quatre ou cinq ans plus âgée. Elle montrait déjà le goût de l'ordre et de l'arrangement; c'était elle qui prenait soin du linge de son père et de celui de son frère; qui, le samedi soir, disposait sur leur lit, de façon à ce qu'ils n'eussent qu'à le prendre, le linge blanc du lendemain; qui, le dimanche matin, ramassait celui qu'ils venaient de quitter et le rangeait. Pour épargner à sa mère les courses qui l'eussent dérangée de son travail, c'était elle qui faisait toutes les petites commissions du dehors pour l'approvisionnement de la maison, chez la fruitière ou l'épicier, etc. Levée dès le grand matin, elle allait chercher le lait pour le déjeuner de sa mère, car son père, partant dès cinq ou six heures du matin, ne déjeunait pas à la maison, mais emportait son déjeuner sous son bras; déjeuner bien sobre, qui se composait d'un morceau de pain et de quelque charcuterie. Dans son impatience d'être utile à sa famille, elle se dépitait de son extrême jeunesse, qui ne lui permettait pas de faire tout ce qu'elle eût désiré. La nature avait donc beaucoup favorisé cette enfant, et sa bonne mère avait achevé ce que la nature avait si bien commencé;

en effet, si, par sa position, Mme Tassart était une femme du commun; par son éducation, sa conduite et son intelligence, elle eût été bien placée dans une sphère plus élevée. L'exemple de ses vertus, ses leçons aussi douces que pénétrantes, avaient fructifié chez sa fille, et elle n'avait plus qu'à attendre du temps le moment où Françoise pourrait réaliser les justes espérances qu'elle avait fondées sur elle: Mme Tassart ayant formé un grand projet, pour le succès duquel elle avait indispensablement besoin du concours de sa fille. Une grande amélioration dans le bien-être de la famille, et un avenir où il ne serait pas insensé de rêver une petite fortune, voilà ce que, depuis longtemps, l'excellente femme agitait dans sa pensée, sans oser toutefois en parler à son mari. Elle avait éprouvé si souvent l'insuffisance de son influence pour certaines choses, qu'elle avait fini par y renoncer, et (qui le croirait?) elle espérait obtenir de Tassart, par sa fille, ce qu'elle n'avait pu obtenir elle-même; et, que ceci ne vous étonne pas, l'ouvrier est généralement, avec ses enfants, d'une tendresse qui va jusqu'à la faiblesse. Il semble qu'il prenne à tâche de faire compensation aux peines qui les attendent dans un âge plus mûr, en rendant leurs premières années aussi douces et aussi heureuses que possibles. Les mères connaissent bien l'influence que leurs enfants possèdent sur le chef de la famille; elles savent le tourner au profit du ménage, et souvent l'observation qu'elles n'oseraient pas hasarder elles-mêmes, elles la font passer avec succès par la bouche d'un enfant. Cette faiblesse des ouvriers pour leurs enfants est bien plus remarquable encore envers les filles : celles-ci ont avec leur père une liberté de parler dont on se scandaliserait fort dans les classes supérieures; et cependant, rien de plus naturel, si l'on veut se donner la peine d'y penser. L'ouvrier est généralement brusque et violent; il se raidit contre tout ce qui peut lui faire soupçonner une intention de le

dominer ; il se révolte contre tout ce qui a seulement une apparence de joug ; c'est pour cela que, recevant mal les observations d'une grande personne, il accueille patiemment la réflexion d'un enfant ; bien plus, il s'y prête avec plaisir, car c'est un gage de l'affection qu'il lui porte, et une preuve qu'il n'est guidé que par la tendresse.

La mère de famille attendait depuis longtemps l'occasion de découvrir son projet à Françoise, épiant avec une impatience toute maternelle le développement graduel de sa raison, qu'elle hâtait de tous ses vœux et de tous ses efforts ; c'est qu'en effet il fallait beaucoup d'intelligence pour bien comprendre l'importance de ce qu'elle allait tenter, et beaucoup de persévérance et de fermeté pour marcher droit au but, sans se laisser décourager par les obstacles, et sans se compromettre par une imprudence. Enfin, le moment ayant paru propice à Mme Tassart, elle prit un jour sa fille auprès d'elle, et, après l'avoir tendrement embrassée, lui parla ainsi : « Tu sais, chère enfant, que, loin d'être riches, nous ne parvenons à vivre sans faire de dettes qu'à force de travail et d'économie ; tu l'as bien senti, puisque toi-même tu nous aides de tous tes petits efforts ; c'est bien sans doute ; cependant tu pourrais faire davantage encore... — Parle vite, maman, dis-moi ce qu'il faut faire ; si je l'avais su, je n'aurais pas attendu que tu me le disses. — Je n'en doute pas, ma chère petite fille ; aussi tu ne pouvais pas le deviner ; écoute-moi donc ; tu m'as entendue bien souvent faire des observations à ton père sur l'habitude qu'il a de fêter le lundi comme un jour de fête ?... — Oui, maman, je le sais, si bien même, que papa se fâche toujours quand tu lui en parles. — Oui, ton père est bon, il m'aime bien ; mais il est brusque et rude quelquefois, et surtout quand il s'agit du lundi ; pourtant, moi, je tiendrais beaucoup à rectifier cette habitude, qui non-seulement lui fait perdre par mois le prix de quatre

journées de travail, mais, ce qui est bien pis, c'est que, comme on ne s'amuse pas sans argent, à la perte de sa journée il faut ajouter 3 ou 4 francs que dépense ton père. Je ne veux plus lui en parler, je l'irrite inutilement; mais tu sais combien il t'aime; avec toi jamais il ne se fâche, tu peux tout lui dire sans crainte de l'indisposer; c'est donc à toi maintenant de tenter une entreprise dans laquelle j'ai échoué si souvent. — Oh! c'est bien difficile. cela; je n'oserai jamais en dire le premier mot.—Aussi ne faut-il pas lui en parler; il faudrait l'y amener tout doucement. — Ah! oui, je comprends, en le retenant à la maison sans qu'il s'en aperçoive. — C'est cela, chère enfant. — Mais comment faire, mon Dieu? — Penses-y sérieusement, et livre-toi ensuite à l'inspiration de ton cœur, il te conseillera mieux que je ne pourrais le faire. » C'était un samedi que Mme Tassart parlait ainsi à Françoise; pendant toute la soirée l'enfant fut visiblement préoccupée; il était facile de voir qu'un grand projet s'agitait dans cette petite tête. Le dimanche se passa dans la même préoccupation; le père Tassart observa que sa fille avait été plus recueillie que jamais le matin à la messe; elle avait prié avec une ferveur qui faisait battre de joie et d'espoir le cœur de sa mère : c'est que toutes deux savaient, l'une par l'expérience, l'autre par la foi, que la religion est la vraie source de toute force morale, et le foyer d'où vient toute lumière. En sortant de l'église, Françoise était plus calme, et son front rayonnait d'une douce satisfaction. Le jour se passa comme d'habitude; seulement Mme Tassart vit avec plaisir Françoise plus prévenante, plus attentive, plus caressante avec son père, et dut en conclure que la petite avait conçu son plan et préparait le terrain. Au milieu des caresses qu'elle prodiguait à son père, elle conservait son air grave et distrait; Tassart enfin s'en aperçut et s'en inquiéta. « Qu'a donc la petite? dit-il à sa femme; je lui trouve aujourd'hui comme de la tristesse

dans les yeux. — Je ne sais; les enfants ont quelquefois leurs petits chagrins à eux. — Est-ce que tu es malade, Françoise? — Non, papa, je me porte très-bien. — Eh bien, qu'as-tu donc?... désires-tu quelque chose? parle; tu sais bien que, si cela se peut, je te l'accorderai... Tu ne réponds pas, allons; je vois que j'ai deviné... dis, qu'est-ce que tu veux? — Rien, papa... d'ailleurs, ça n'est pas raisonnable... — Alors, si tu en es sûre, tu fais bien de ne pas le dire... Mais peut-être que tu te trompes... qui sait, hein?» Tassart interrogeait ainsi sa fille, et, curieux comme un père, désirait vivement connaître ce qu'elle pensait; mais celle-ci garda le silence; au bout de quelques instants, elle reprit : « Dis donc, père, est-ce vrai que tu as dit à mon frère que tu ferais bien tout ce que fait un menuisier, si tu le voulais? — J'ai dit ça à ton frère, parce que c'est un paresseux qui se plaint toujours de la difficulté de l'ouvrage, et que je voulais piquer son amour-propre; mais, au fait, je crois que je le ferais bien si je l'entreprenais... — Oh! je ne crois pas, moi. — Vraiment, tu ne penses pas que je sois assez adroit pour cela? — Ah! par exemple, ce n'est pas ce que je veux dire; je sais que tu es si adroit! mais c'est que cela t'ennuierait. — C'est vrai que ce n'est pas amusant; mais quand on veut bien une chose!..» Puis la conversation en demeura là pour quelques minutes; bientôt Françoise reprenant la parole : « Dis donc, père, tu sais bien, Louise, la fille de Tardif? c'est celle-là qui est heureuse! Imagine qu'elle a tout un ménage de petite fille : la commode, le lit, les chaises, tout... Et c'est joli, si tu voyais! Ah! elle est bien heureuse, Louise! — Vraiment! et qui donc lui a donné tout cela? son père n'est pourtant pas plus riche que moi; comment donc a-t-il fait pour lui acheter tant de choses? — Ah! il ne l'a pas acheté non plus : c'est lui qui a tout fait, lui-même. — Mais il n'est ni ébéniste ni menuisier. — Non; mais il est si adroit, et puis quand on veut

bien une chose!.... — Allons, bien! je comprends... cela veut dire que tu voudrais... — Oh! tu serais si gentil, petit père, dis? — Et les outils? et le bois?... je n'ai rien de tout cela, moi... — Le bois ne coûte pas cher... et je suis bien sûre que M. Tardif ne demanderait pas mieux que de te prêter ses outils. — Mais où prendre le temps de faire un pareil ouvrage?—Tu pourrais y travailler tous les lundis; tu as bien le temps, ces jours-là... — Tiens, c'est vrai; tu as raison, et puis cela m'amusera. Eh bien, je vais voir Tardif, et s'il me prête ses outils, tu auras aussi ton ménage, entends-tu, Françoise? — Oh! que tu es donc bon et gentil, petit père! comment, tu te donnerais tant de peine? — Oui, certes, je le ferai; tu es si bonne petite fille!... Allons, je vais chez Tardif.» En disant ces mots, Tassart prit son chapeau, embrassa sa fille et sa femme, et sortit. A peine fut-il parti que Mme Tassart, prenant sa fille dans ses bras, la couvrait de baisers et de larmes de joie et de tendresse. « Chère enfant, je ne t'aurais pas cru tant de raison. Que je suis heureuse et fière d'être ta mère!... Viens, viens sur mon sein, que je t'embrasse mille fois...»

On devine le résultat de cette petite ruse... Françoise n'avait point du tout envie de ce qu'elle paraissait désirer si ardemment; mais elle y avait vu le moyen de retenir son père chaque lundi à la maison pendant plusieurs mois; elle connaissait assez sa persévérance pour savoir qu'il ne quitterait ce qu'il aurait entrepris que quand il l'aurait terminé; c'est ce qui arriva. Françoise ne se borna pas à ce premier succès; et, dans une intention qu'elle avait soumise à sa mère, on mettait de côté, toutes les semaines, les quatre francs du lundi, que Tassart ne dépensait plus depuis qu'il travaillait au ménage de sa fille. — Or, depuis longtemps le brave homme désirait une montre, une montre bien simple, en argent.... Il n'avait pas encore pu se la donner... Le jour où son travail fut achevé,

N° 26.



LA FILLE DE L'OUVRIER

Desesserts éditeur — Lith. Rigo Frères et Cie

voulant jouir de la surprise de sa fille et de sa joie.., il rangea tout le petit mobilier, mettant chaque chose à sa place... Il croyait l'étonner bien fort, et ce fut lui qui le fut davantage. Le soir, en se couchant, il trouva pendus à la cheminée un porte-montre et une belle montre en argent, avec cette inscription : *Ceci est le fruit des économies de mon père pendant douze lundis.*—Tassart fut enchanté de sa montre; il embrassa sa femme et sa fille, et les remercia chaleureusement, mais sans dire un mot de l'inscription. Mme Tassart craignait de l'avoir mécontenté; elle passa toute une semaine dans cette incertitude; quelle ne fut donc pas sa joie quand, au lundi suivant, elle vit son mari se lever comme les autres jours, prendre ses outils et se disposer à sortir! « Où donc vas-tu, Tassart? — Je vais travailler pour ma fille, lui répondit-il en jetant un regard humide sur Françoise encore endormie... Je veux, femme, que tu mettes de côté tout ce que je gagnerai ces jours-là, et de plus tout ce que j'aurais dépensé, et qui, par conséquent, nous restera : ce sera pour elle. — Oh, Tassart! dit sa femme en l'embrassant avec transport, tu es le meilleur des hommes et le plus tendre père! Que Dieu bénisse tes travaux! — Le vœu de la bonne mère monta pur et radieux vers le trône du Seigneur.

Tous les lundis donc, Mme Tassart mettait 8 francs de côté, et tous les mois, au nom de sa fille, déposait 32 francs, et quelquefois 40, à la caisse d'épargnes. Françoise, de son côté, commençait à gagner quelque argent; son père ne voulut pas qu'on y touchât... Trois ans s'écoulèrent ainsi; Françoise en avait treize. Mme Tassart s'ouvrit alors à sa fille d'un projet nouveau; elle avait conçu l'idée de faire sortir son mari de l'état d'ouvrier manœuvre; mais comment faire? Justement à cette époque, une place d'inspecteur des travaux vint à vaquer chez l'architecte qui l'employait habituellement; Françoise et sa mère, sans en prévenir Tassart, allèrent la demander secrètement;

elles furent accueillies avec considération. Tassart était un brave et laborieux ouvrier, estimé de tous ses chefs : on eût été désireux de lui prouver de la bienveillance; mais ses connaissances étaient trop bornées; à peine s'il savait lire et écrire. Il faut d'autres talents à un inspecteur des travaux. Ce fut avec peine.., mais leur demande fut refusée. Toutes deux comprirent qu'on n'avait pu faire autrement, et que le refus était juste. Mme Tassart était désolée. « Console-toi, maman, lui dit Françoise, c'est un mal qui peut se réparer, et dans un an je te promets que mon père ne sera pas refusé. — Comment feras-tu? — Ne t'en inquiète pas et laisse-moi faire. » Le lendemain, elle demanda à son père de vouloir bien la conduire à l'école des adultes, qui se tenait le soir; et, pour raison, lui dit que son éducation était tout à fait arriérée; que ses amies en savaient toutes plus qu'elle, ce qui l'humiliait. Tassart conduisit donc sa fille à l'école des adultes, et l'y laissa, lui promettant de revenir la chercher à la fin de la classe; car, bien qu'il ne fût qu'un ouvrier, depuis que sa fille n'était plus une enfant, il ne la laissait point sortir seule. Mais il arriva trop tard, et sa fille se plaignit d'avoir attendu. Le lendemain, même retard : Françoise prétendit avoir peur quand elle se trouvait ainsi seule dans la rue. — « Mais pourquoi, dit-elle à son père, ne restes-tu pas à l'école des hommes, qui se trouve à côté de celle des femmes? tu te trouverais tout porté pour me ramener.— Que veux-tu que j'aille faire à l'école? A mon âge, on a la tête trop dure pour rien apprendre... — Mais, pas du tout; regarde M. Tardif, M. Leturc, et d'autres encore qui ne savaient rien; eh bien! maintenant ils sont contre-maîtres ou entrepreneurs à leur compte; pourquoi ne ferais-tu pas comme eux?

Françoise échoua dans sa première tentative; mais sans se décourager, et toujours avec un ton si tendre, une voix si

affectueuse, elle revint à la charge, qu'un soir son père lui dit enfin : « Puisque ça te fait tant de plaisir, eh bien ! j'irai aussi à l'école du soir ; là ! es-tu contente ? » Françoise ne répondit qu'en embrassant son père avec joie.

Tassart alla donc à l'école; il lui arriva ce qui arrive toujours quand on le veut bien : il fit des progrès qui l'encouragèrent; et au bout d'un an, quand sa fille et sa femme se représentèrent chez l'architecte, on ne put plus leur opposer l'ignorance de Tassart, et il fut accepté de prime abord. Il s'acquitta à la satisfaction générale de ses nouvelles fonctions. Bien que ses gains fussent beaucoup plus considérables, il ne voulut rien changer à sa manière de vivre, et ne fit pas plus grande dépense que lorsqu'il n'était qu'ouvrier. Le surplus était placé à la caisse d'épargnes, pour Françoise. Un an se passa ainsi; Françoise avait quinze ans : elle parlait souvent à son père d'entreprendre quelque affaire pour son compte, mais celui-ci n'osait pas. Un jour, cependant, il rentra à la maison avec un air très-préoccupé.— « Qu'as-tu donc, Tassart? lui dit sa femme. — Moi? rien... rien... un peu de fatigue, peut-être. » Puis il retomba dans sa rêverie. Françoise, inquiète, lui dit à son tour : « Tu as l'air tout triste, petit père ! qu'as-tu donc? conte-moi ça; veux-tu ? — Quand je te le dirais, tu n'y pourrais rien....— Peut-être ! tu ne peux pas le savoir avant d'avoir essayé... Dans tous les cas, je puis partager ton chagrin : n'est-ce donc rien ? — J'ai tort, du reste, de me chagriner.... c'est une petite contrariété... voilà tout... M. Jénard m'a proposé aujourd'hui une superbe affaire... mais il faudrait verser une somme de 3,000 francs, et où veux-tu que je les trouve? — N'est-ce que cela? dit Françoise en sautant de joie et se dirigeant vers sa commode, où elle prit un petit livre qu'elle présenta triomphalement à son père ; tiens, père, tu vois bien ce petit livre?... Eh bien, il y a là justement la somme qu'il te faut, et demain nous irons la chercher... — Quel

est ce livre? dit le père étonné. — Un livret de la caisse d'épargnes... — Mais cet argent t'appartient, chère enfant,



et je n'y veux pas toucher; c'est ton bien propre. — Mon bien! mais une fille a-t-elle quelque chose qui ne soit à son père?... D'ailleurs, avec cet argent tu en gagneras beaucoup d'autre, j'en ai la certitude, et quand tu seras riche, ne le serai-je pas?... » Tassart fut obligé de céder à sa fille; il fit l'affaire en question, qui lui réussit parfaitement, celle-là et beaucoup d'autres encore. Aujourd'hui, Tassart est un entrepreneur riche, estimé, considéré; toute sa famille vit dans une opulente aisance, et bientôt il établira solidement ses enfants. Or, à qui est due toute cette prospérité, tout ce bonheur, toute cette fortune? aux efforts d'une petite fille, à sa précoce raison, à sa docilité à se laisser guider par sa mère, à sa tendresse pour les auteurs de ses jours. Ah! que l'on verrait peu d'enfants mériter des reproches par leur conduite ou par leur caractère, s'ils étaient tous persuadés que l'avenir de leur famille, sa prospérité ou son infortune, son bonheur ou son malheur, dépendent souvent de la satisfaction ou du chagrin qu'ils lui causent!

Miss Mary Ivernerey,
de l'institution de Mlle Poncelet.


PUSILLANIMITÉ.

De l'antique féerie il raconte une histoire ;
L'orateur qui la croit, l'atteste et la fait croire ;
Un spectre, dit l'un d'eux, paraît vers le grand bois,
Le jour de la tempête on entendit sa voix :
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante,
Le crédule auditoire est frappé d'épouvante :
Le silence et la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.

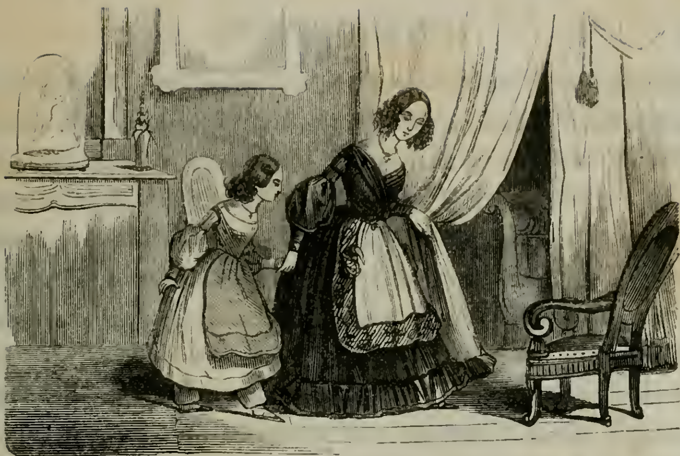
SAINT-LAMBERT

N° 27.



PUSILLANIMITÉ.

…essort éd.   …ge frères et Cie



PUSILLANIMITÉ.





VIENS vite, maman! Ho! holà! viens à mon secours! — Mme Lavergne quitta à la hâte l'ouvrage qu'elle tenait à la main, et, palpitante de crainte, courut à sa fille, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur ou qu'elle ne se fût grièvement blessée. Quel fut donc son étonnement de la voir debout dans sa chambre, et dans un état qui ne justifiait en rien les cris qu'elle avait poussés! « Qu'as-tu donc, mon enfant, pour m'appeler ainsi? — C'est une grosse et vilaine araignée qui court sur ma table. — Et c'est pour cela que tu cries de manière à effrayer toute la maison!... J'ai craint qu'un malheur ne te fût arrivé, et je suis accourue tout effrayée... Tu m'as vrai-

ment fait mal, ma fille... Et je te prie, une autre fois. de vouloir bien ménager davantage ma sensibilité... Il est tout à fait ridicule de faire tant de bruit pour si peu de chose. — Mais c'est horrible, une grosse araignée comme celle-là ! — Ne pouvais-tu pas faire ce que j'ai fait, la prendre avec les pincettes, et la jeter dans la cheminée?... C'est un insecte hideux, j'en conviens, mais qui ne peut faire aucun mal. On peut donc en éprouver du dégoût, mais non de la crainte. Je t'ai dit cent fois qu'il était fort sot de s'effrayer ainsi à tout propos pour des choses qui n'en valent pas la peine : c'est la preuve d'un esprit faible et pusillanime. — Mais cela n'est pas de ma faute, et je ne fais certainement pas exprès d'avoir peur. — Je le pense... Il est certaines constitutions, plus nerveuses et plus impressionnables que les autres, qui ne sont pas maîtresses de la première sensation. La peur est donc, dans certains cas, un sentiment naturel et indépendant de la volonté; mais il dépend toujours de nous de le maîtriser par la réflexion, et d'en arrêter l'explosion. — Peut-être, si je réfléchissais bien, je ne crierais pas quand j'ai peur; mais c'est que j'ai toujours peur avant d'avoir eu le temps de réfléchir. — C'est qu'il faut avoir d'avance une volonté formelle de ne donner aucun signe d'effroi, quoi qu'il arrive, avant d'avoir acquis la certitude qu'il y a en réalité de quoi s'effrayer. — Mais toi-même, maman, quand il tonne, n'es-tu pas effrayée? — Oui, autrefois, cela est vrai; mais, depuis que j'ai pris plus d'empire sur moi, ce n'est plus précisément de la crainte que j'éprouve, mais une sorte de commotion tout à fait indépendante de ma volonté, et qui ne m'arrache aucun signe extérieur. Aussi, dans ces occasions, tu ne m'as jamais vue faire le moindre geste ou laisser échapper la moindre exclamation qui témoignât de la frayeur. Je n'exige donc pas de toi de ne pas éprouver ce sentiment, mais j'exige au moins que tu t'en rendes

maîtresse et que tu n'en laisses rien paraître. » Claire ne répondit point à sa mère : elle sentait la justesse de ses observations, et se promit d'en profiter. Mais, hélas! que de travail sur elle-même, que de peines elle devait se donner, et combien de fois encore ne devait-elle pas retomber dans ses terreurs, avant d'en être parfaitement guérie! Car pour un rien Claire s'effrayait : un chien qui eût aboyé après elle l'eût fait pâlir; la vue d'un insecte lui arrachait les hauts cris; au premier coup de tonnerre, elle se réfugiait, toute troublée, auprès de sa mère; et on n'en eût pas tiré une parole pendant la durée de l'orage; l'explosion d'une arme à feu, celle même d'un pétard, la troublait et la rendait tremblante; l'aspect d'une chose nouvelle, pour peu qu'elle fût extraordinaire, produisait sur elle le même effet. La première fois qu'elle assista, chez M. Comte, à une scène de fantasmagorie, il fallut lui faire quitter de suite la salle, et la ramener chez sa mère. Mais c'est la nuit surtout qu'elle a vraiment à souffrir de sa malheureuse faiblesse : tout lui est alors un sujet de terreur; un meuble qui craque la fait tressaillir; un chat qui gratte à la porte lui donne des sueurs froides; alors elle se renfonce dans son lit, se cache la tête sous sa couverture, et ose à peine respirer. Elle ne rêve que voleurs et brigands et fantômes. On lui a sottement raconté, dans sa première enfance, des contes où des revenants jouaient le premier rôle : son esprit en est demeuré frappé, et pendant la nuit elle ne se réveille pas sans s'imaginer en voir paraître à tout moment. Sitôt que le jour a fait place à l'ombre, elle commence à trembler : vous ne la feriez pas rester seule dans une pièce sans lumière; pour rien au monde elle ne traverserait l'appartement pour aller à sa chambre à coucher, et vous lui promettriez vainement tous les trésors du Pérou pour la faire descendre à la cave. Que peut-elle craindre?... Elle-même ne saurait vous le dire...,

Son imagination enfante des dangers chimériques dont elle n'a jamais cherché à bien se rendre compte. La peur grossit tous les objets, et leur donne des dimensions effrayantes; la vue, troublée, n'en saisit plus les formes, et leur prête celles qu'ils n'ont pas. Tantôt c'est un monstre dont les yeux menaçants lui lancent des éclairs; tantôt un fantôme qui, debout et immobile devant elle, la regarde fixément, et laisse échapper de sa poitrine de sourds gémissements... Si l'on examine de près l'objet de sa terreur, on ne trouve que sujets de rire et de plaisanter la pauvre enfant : témoin un fameux soir où il lui arriva une aventure qui fit grand bruit dans sa famille et parmi ses connaissances.

C'était un soir de l'année 1837. Claire avait alors neuf ans. Toute la famille était réunie dans la salle à manger, où l'on se tenait le soir, comme cela se pratique dans beaucoup de familles bourgeoises. Claire était alors dans toute la fièvre de ses terreurs paniques, et la plus légère occasion suffisait pour donner lieu à des scènes qui eussent été on ne peut pas plus plaisantes, si M. et Mme Lavergne n'eussent eu à gémir de la pusillanimité de leur fille et à en déplorer l'excès. Mme Lavergne, ainsi que nous l'avons vu, s'efforçait de ramener sa fille à des idées plus raisonnables, en saisissant chaque occasion de lui faire comprendre la sottise des siennes, et en lui fournissant toutes les preuves propres à la rassurer. M. Lavergne ne partageait pas la manière de voir de sa femme à cet égard, et pensait au contraire que la plaisanterie était la meilleure arme à employer dans de pareilles circonstances. « Il faut, disait-il, mettre en jeu son amour-propre. Quand elle se verra devenue, par sa faiblesse, la fable de sa famille et de ses amies, elle s'efforcera de se maîtriser, afin de ne plus donner lieu aux plaisanteries humiliantes dont elle aura été l'objet. »

D'après cette manière de voir, vous pouvez penser que M. Lavergne n'épargnait pas les railleries à sa fille, pour peu qu'elle y prêtât. Ses moyens curatifs ne se bornaient pas là : il prenait en outre le soin de l'aguerrir contre ses terreurs chimériques chaque fois qu'il le pouvait : aujourd'hui en la laissant seule dans sa chambre pendant quelques instants, demain en l'envoyant chercher dans la pièce la plus reculée de l'appartement un objet à son usage qu'il y oubliait exprès; une autre fois, il descendait seul à la cave avec elle, et trouvait un prétexte pour s'éloigner durant quelques minutes. Claire faisait tous les efforts imaginables pour résister à la peur; elle fermait les yeux pour ne pas risquer de prendre une bûche ou un panier de vin pour un voleur. Quelquefois l'épreuve se terminait glorieusement pour elle; mais quelquefois aussi elle appelait au secours, et on la trouvait tremblante et déconcertée, parce que le vent avait fait vaciller sa lumière, qu'elle regardait avec autant d'anxiété que le marin regarde le fanal qui doit le guider au port, ou pour tout autre motif aussi raisonnable. Un soir donc que la famille était réunie dans la salle à manger, M. Lavergne lisait son journal, ainsi qu'il en avait l'habitude; Mme Lavergne achevait une tapisserie, et Claire faisait ses devoirs du lendemain : tout à coup M. Lavergne pose son journal sur la table, et cherche dans ses poches l'une après l'autre. « Que veux-tu donc, mon ami? lui dit sa femme. — Hé! c'est ma tabatière!... Je ne sais où j'aurai pu la laisser... Ah! je me rappelle maintenant... dans le cabinet de toilette, sur l'étagère à droite. — Veux-tu que j'aille te la chercher? dit la bonne mère, qui devinait l'intention de son mari, et qui eût voulu épargner cette contrariété à sa fille (celle-ci, depuis les premières paroles de son père, travaillait avec une application extraordinaire, et qui expliquait qu'elle ne se fût pas offerte

pour faire cette commission). — Non, je te remercie... Claire ne souffrirait pas que sa mère prît cette peine, quand elle est là pour la lui éviter. » L'application de la jeune fille augmentait avec les paroles de son père; elle écrivait, elle écrivait... il fallait voir! « N'est-ce pas, ma fille? lui dit son père en l'interrompant. — Plaît-il, papa? — Ah! tu n'as pas entendu : tu étais toute à ton ouvrage... Je comprends..., ajouta-t-il en souriant. Je disais que tu ne souffrirais pas que ta mère se dérangeât pour me rendre un service que tu pourrais me rendre toi-même. — Certainement, papa, que tu as bien raison... (elle faisait, en parlant ainsi, une petite mine fort drôle). — Eh bien! ma fille, j'ai oublié ma tabatière dans le cabinet de toilette, sur l'étagère à droite... Fais-moi donc le plaisir de l'aller chercher. — Oui, papa, j'y vais. » Le père se cacha la figure avec son journal pour dérober à sa fille un sourire bien significatif. Quelques instants après, ayant repris son sérieux : « Eh bien! Claire, l'as-tu trouvée? — Mais..., papa..., je... je n'y suis pas encore allée. — Vraiment?... Qu'attends-tu donc? — J'allumais ma bougie. — Une bougie? pourquoi faire? pour aller chercher ma tabatière au bout de l'appartement?... C'est une plaisanterie... tu n'en as pas besoin. — Mais comment ferais-je pour trouver ta tabatière, sans lumière? — Puisque je te dis précisément l'endroit où elle se trouve, il n'y a qu'à mettre la main dessus; et il fait un clair de lune assez brillant pour éclairer tes pas... Allons, va vite, ou je vais y aller moi-même. » Ces dernières paroles décidèrent la peureuse, et elle se dirigea vers le fatal cabinet. Elle eut soin de laisser ouverte la porte de la salle à manger. En traversant le salon, elle n'éprouva pas une grande émotion; mais, arrivée au cabinet de son père, elle commença à perdre de son assurance. Elle continua cependant sa route. Dans la chambre à coucher, l'inquiétude s'empara d'elle; elle plongeait ses regards dans tous

les coins où l'ombre était plus épaisse, cherchant à deviner la forme des objets; mais en arrivant à l'endroit désigné, toute sa fermeté factice l'avait abandonnée. Arrêtée devant la porte qu'il faut ouvrir, elle tremble, son cœur palpite; elle n'ose ouvrir, et reste un moment dans l'incertitude la plus cruelle. La crainte de se voir railler sans pitié l'emporte enfin sur sa peur, et lui rend un peu de courage; elle se décide, et, rassemblant toute sa fermeté, elle donne un tour de clef, pousse la porte, et en même temps recule de deux pas. Frissonnante, la vue troublée, elle s'efforce de saisir l'ensemble des objets qu'elle ne distingue qu'à peine : car il faisait plus sombre dans cette pièce que dans toutes les autres, parce qu'elle n'était éclairée que par une seule fenêtre en retour, et dont, par une nouvelle fatalité, les persiennes étaient fermées. Il y faisait presque noir... Claire avance pas à pas... Tout à coup elle s'arrête... Elle a cru voir dans un coin un homme d'une taille gigantesque qui lui tend les bras... Elle frémit... elle ne quitte plus cet objet des yeux, et cherche à mieux distinguer. Mais non..., elle ne se trompe pas : c'est bien ce qu'elle a cru voir d'abord. Elle est saisie d'une secrète horreur; ses cheveux se dressent sur son front, que mouille une sueur froide. Rien ne peut peindre son épouvante... Tout à coup le géant fait un mouvement... Claire s'imagine que sa dernière heure est venue... Elle tombe à genoux en poussant un grand cri et s'écriant : « Grâce! grâce! ayez pitié de moi! » Mais rien ne répond à son exclamation que la voix riante de son père, qui, ne la voyant pas revenir, était venu sur la pointe du pied jusqu'à la porte du cabinet. « Eh bien! ma fille, à qui donc fais-tu de si touchantes supplications? — Là! là! regarde! dit Claire avec une voix que la peur agite. — Eh bien! je ne vois rien de bien terrible. — Quoi! tu ne vois pas un grand fantôme qui nous tend les bras?

— Non, je ne vois rien que mon habit sur le porte-manteau à pied, et mon chapeau sur le haut. » Et M. Lavergne, attirant sa fille, malgré sa résistance, la forçait de s'assurer par elle-même de la vérité de ce qu'il lui affirmait. Qui fut bien honteuse d'une pareille mystification?... Je n'ai pas besoin de vous le dire. En vain Claire supplia son père de ne rien divulguer de sa ridicule aventure, en vain lui fit-elle les plus belles promesses pour l'avenir; comme il en avait déjà reçu de semblables cent fois, et toujours sans exécution, elle ne put rien gagner sur lui, et bientôt sa mésaventure fut connue dans toute sa famille, où elle lui mérita le nom de *Claire la Peureuse.* Grande douleur pour notre jeune fille, et sujet de réflexions amères qui lui firent prendre enfin une bonne et ferme résolution. Une aventure qui arriva, précisément à cette époque, à une jeune personne de son âge, acheva de la fortifier dans ses bonnes idées.

Un soir, en lisant son journal, M. Lavergne s'arrête tout à coup, et, s'adressant à sa fille : « Vraiment, voici un article de la *Gazette des Tribunaux* qui semble fait exprès pour toi, ma fille; tu en retireras probablement quelque fruit... Tiens, lis tout haut... » Claire prit le journal à l'endroit que lui désignait son père, et lut :

DES DANGERS DE LA PEUR.

On ne prend pas assez soin, généralement, de prémunir les enfants, les jeunes filles surtout, contre les accès d'un mal trop commun à cet âge en général, et à ce sexe en particulier; nous voulons parler de la peur. Il est peu de situations dans la vie, des plus dangereuses même, dont on ne puisse sortir avec quelque courage et de la présence d'esprit. La peur, au contraire, ferme les ressources de l'esprit et paralyse les forces du corps, et ainsi augmente

toujours le danger; bien plus, souvent elle en fait naître où d'abord il n'y en avait pas; en effet, l'être qui veut mal faire est toujours retenu dans ses mauvais projets par la crainte d'une résistance qui peut entraîner facilement sa perte; il a tout à redouter d'un éclat; la peur est donc son premier auxiliaire, le plus sûr, et celui sur lequel il compte le plus; commencer par *inspirer de la crainte* est la maxime de tout malfaiteur. On a vu des tentatives coupables déjouées par la présence d'esprit d'un enfant, tant il faut souvent peu de chose pour paralyser les efforts du méchant. Le fait qui vient de se passer il y a quelques jours dans la commune de Meudon, et qui amenait hier la femme R..... sur les bancs de la police correctionnelle, peut servir de preuves aux réflexions qui précèdent.

Lucile et Marguerite sont deux jolies jeunes filles dont la physionomie et la constitution forment le contraste le plus frappant, et paraissent indiquer des différences semblables dans le caractère. Elles sont à peu près du même âge: Lucile a neuf ans, Marguerite en a dix passés; la première a de beaux cheveux blonds qui encadrent un visage pâle et délicat; ses yeux bleus sont remplis de timidité, elle ne les lève qu'en rougissant; l'autre est forte et grande pour son âge : ses cheveux sont d'un brun foncé, ses yeux noirs pleins de résolution, et son visage animé. Il est impossible d'imaginer deux natures plus opposées; les deux enfants sont amies pourtant.

Mme Rœder, mère de Lucile, était venue passer quelques jours avec sa fille chez Mme Marty, mère de Marguerite, qui habite une jolie petite maison de plaisance qui donne presque sur le bois de Meudon. On laissait sans crainte les deux enfants jouer dans le jardin, qui, clos de murs de tous côtés, semblait les mettre à l'abri de tout danger. Un jour, en jouant du côté du bois, Marguerite s'aperçoit que le jardinier a oublié de fermer la petite porte

qui donne de ce côté. Elle appelle Lucile, et, lui montrant la porte ouverte : « Si nous voulons, nous pouvons aller nous promener un peu dans le bois, nous cueillerons des fraises et des framboises… oh ! que ce sera gentil ! Tu veux bien venir, n'est-ce pas ? » Lucile, plus timide, hésite ; elle craint d'inquiéter sa mère ; elle a peur de se trouver seule dans les bois… Marguerite insiste : elles rentreront tout de suite, on ne s'apercevra pas de leur absence ; et puis, quel danger y a-t-il à redouter ? Lucile est donc bien peureuse ? Enfin, elle fait si bien qu'elle lève tous ses scrupules, et les voilà toutes deux folâtrant dans les allées et à travers les taillis. Une vieille femme d'assez mauvaise mine, qui rôdait alors dans ces environs, avait entendu leur conversation et s'était promis d'en faire son profit ; elle se cache, et sitôt que les petites étourdies se sont éloignées, elle ferme la porte du jardin, et, derrière un taillis, guette leur retour. Emportées par le plaisir, les enfants prolongent leur absence sans s'apercevoir de la marche du temps. Compte-t-on les heures à cet âge ? Enfin elles reviennent. Grande stupeur ! la porte est fermée. Comment faire ?… « Il faut revenir par le village, dit aussitôt Marguerite. — Oui, mais tu ne sais pas la route, et tu risquerais de nous perdre…. Oh mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? » La vieille se présente alors comme si elle suivait son chemin ; elle s'arrête devant Lucile : « Qu'est-ce donc, ma belle enfant ? vous avez l'air bien désolée… — Je le crois bien ; mon amie et moi, nous sommes sorties par la porte que voilà, pour nous amuser un peu dans le bois ; nous avions laissé la porte ouverte, et quand nous sommes revenues, nous l'avons trouvée fermée. — N'est-ce que cela ? eh bien, il faut rentrer par le village. — Mais nous ne savons pas le chemin… — Je vais vous conduire si vous le voulez ; de jolies petites demoiselles comme vous ! je serai trop heureuse de vous obliger… venez avec moi…. » Et la vieille cherchait à les entraîner.

N° 27



PUSILLANIMITÉ.

Desesserts Editeur

Lith. Pigo Freres et Cie

« Non, dit résolument Marguerite, je vous remercie, mais nous saurons bien trouver notre chemin. — Vous vous perdrez, ma belle enfant, et vous serez obligée de passer la nuit dans les bois. — Que non, dit encore Marguerite ; le village ne doit pas être si loin que nous ne le trouvions bientôt. » Lucile paraissait effrayée ; la vieille le remarqua, et, pour augmenter encore sa terreur : « Prenez garde ! dit-elle à Marguerite, le bois n'est pas du tout sûr le soir, et l'on raconte des histoires effrayantes qui s'y sont passées... Allons, croyez-moi, profitez de la circonstance, et venez. » Lucile, au mot d'*histoires effrayantes*, avait commencé à trembler. — « Viens donc, dit-elle à son amie. — Non, lui dit celle-ci, je n'irai pas ; et tu as tort si tu ne viens pas avec moi... — Laissons-la, dit la perfide conductrice en entraînant rapidement Lucile, qui, combattue entre le désir de ne pas abandonner son amie et la crainte qui la dominait, céda enfin à ce dernier sentiment. Marguerite, rendue indécise par l'éloignement de son amie, était restée à la même place. Bientôt elle entend un cri du côté qu'avait



suivi Lucile ; tremblante pour sa jeune amie, sans calculer le danger qui peut la menacer elle-même, elle se précipite

à son secours. Arrivée à dix pas de distance, elle voit Lucile pâle et tremblante devant la méchante femme, qui déjà lui avait enlevé ses boucles d'oreilles, et la menaçait de la battre si elle ne lui donnait la petite croix d'or qu'elle portait au cou. — « Ah! mon Dieu! s'écrie-t-elle... Marguerite, viens à mon secours! — Oui, qu'elle vienne, je l'arrangerai bien! — Écoutez, dit tout à coup avec vivacité Marguerite, si vous voulez nous reconduire jusqu'à l'entrée du village, qui est par là, je vous donnerai aussi mes boucles d'oreilles sitôt que je le verrai. — Je les aurai bien sans cela! — Non, car je cours plus vite que vous, et vous ne pourriez pas m'attraper; et puis, je n'ai pas peur, moi, et je me défendrais. — Vraiment! — Oui; je suis presque aussi forte que vous! Voyez si mes conditions vous arrangent. » La vieille réfléchit un instant; puis, prenant son parti : « Eh bien, je le veux bien.... Donnez-moi la main. — Non, marchez à vingt pas devant nous, dit Marguerite en se sauvant déjà. — Tu me donneras tes boucles d'oreilles sitôt que tu verras le village? — Oui, bien sûr. — Nous verrons; et d'ailleurs, je saurai bien t'y forcer. — Conduisez-nous bien; je sais qu'il faut descendre à gauche, et si vous n'allez pas par là, nous ne vous suivrons pas. » La vieille les conduit, en tournant souvent la tête pour voir si elle ne pourrait pas mettre la main sur Marguerite; mais celle-ci se tenait sur ses gardes, et au moindre mouvement de sa conductrice, elle s'arrêtait et se disposait à fuir. Lucile tremblait de tous ses membres. Enfin on arrive en vue du village, que Marguerite reconnaît aussitôt. « Mes boucles d'oreilles? » dit la vieille en s'arrêtant. Marguerite les avait ôtées de ses oreilles et les tenait à la main. — « Tenez, les voilà », dit elle en les jetant dans un buisson; puis, prenant rapidement sa course, elle se précipite vers le village, entraînant avec elle son amie; la vieille, que dévore la cupidité, et qui pense avoir le temps de trouver les

bijoux avant que les petites ne soient arrivées chez elles, se met à les chercher. Le buisson est si épais qu'il n'est pas facile d'y retrouver deux objets si petits. Cependant Marguerite, sans perdre de temps, entre dans la première maison qui se trouve ouverte, raconte en deux mots son aventure, et prie que l'on se mette à la poursuite de la voleuse, qui cherche encore sans doute ses boucles d'oreilles. On s'empresse de suivre son avis, et l'on saisit la voleuse avant qu'elle ait eu le temps de fuir. On trouva encore sur elle les bijoux de Lucile, et dans le buisson, fouillé avec soin, ceux de Marguerite.

La femme R....., prise sur le fait, et ne pouvant rien alléguer pour sa défense, a été condamnée à six mois de prison.

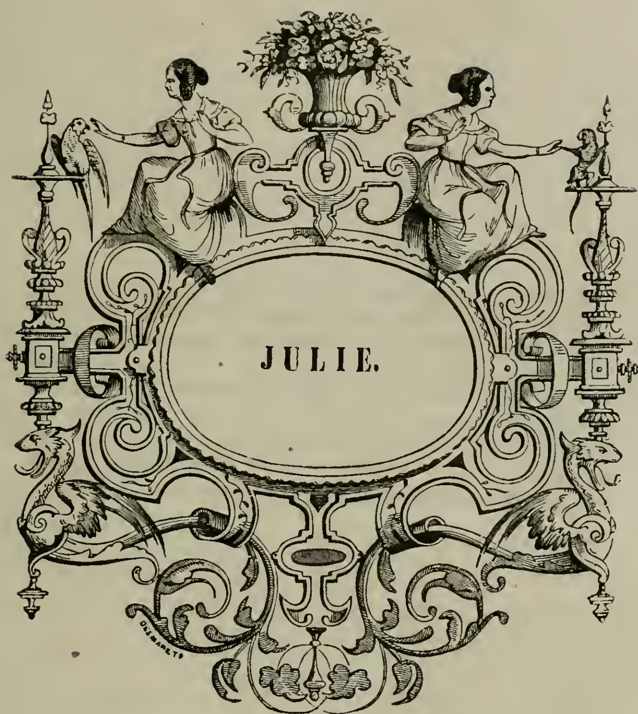
Exemple frappant de ce que peut le courage et la présence d'esprit, et des dangers véritables dans lesquels un esprit pusillanime peut se jeter, pour en éviter d'imaginaires.

Cette petite aventure, revêtue de l'authenticité d'une feuille publique, frappa l'imagination de Claire; la continuation du système de M. Lavergne acheva de chasser de son esprit les vagues terreurs qu'elle avait eu tant de peine à surmonter jusque là.

Depuis longtemps déjà Claire n'avait plus donné lieu à aucune plaisanterie sur sa faiblesse, et le surnom de *Peureuse* commençait à s'oublier dans sa famille et parmi ses connaissances, lorsqu'une preuve de fermeté incontestable et de présence d'esprit, qu'elle donna quelques mois après, acheva de la réhabiliter complétement dans l'estime générale.

Depuis plusieurs jours, les feuilles publiques retentissaient de vols nombreux commis dans le quartier de M. Lavergne; on avertissait le public de se mettre en garde

contre leurs ruses et contre leur audace. Le 17 juillet, M. Lavergne avait reçu une somme assez forte, prix d'une propriété qu'il venait de vendre, et qu'il destinait à l'acquisition d'une maison de campagne pour laquelle il était en marché. Le soir, après le dîner, contre son habitude, il sortit pour cette affaire avec Mme Lavergne; ils ne devaient rentrer qu'assez tard dans la soirée. Dix heures venaient de sonner, Claire congédie sa bonne, et, prenant la lumière, se dirige vers sa chambre; elle venait de s'agenouiller devant son lit pour faire sa prière, lorsqu'elle aperçoit...., et cette fois, il y avait de quoi frémir tout de bon.... elle aperçoit les deux pieds d'un homme caché sous son lit...; elle pâlit..., se trouble...; son cœur bat à briser sa poitrine..., elle est prête à jeter un cri...., à se trouver mal peut-être.... Le courage et la présence d'esprit de Marguerite lui reviennent en mémoire; elle comprend que ce n'est qu'avec beaucoup de calme et de présence d'esprit qu'elle peut sauver sa vie peut-être, et la fortune de son père. — « Que je suis donc étourdie et imprudente (dit-elle tout haut, comme si elle se parlait à elle-même)! j'ai oublié dans ma boîte à ouvrage la clef du secrétaire de mon père, dont il m'a tant recommandé de ne pas me séparer; il m'aurait joliment grondée ce soir en rentrant; heureusement que j'y ai pensé. » Le voleur n'avait garde de se montrer, et se réjouissait en son esprit de l'occasion qui allait mettre ainsi la clef du secrétaire à sa disposition... Sa joie ne fut pas de longue durée; Claire, en sortant, donne un double tour de clef à la porte, et descend à la hâte trouver le portier. La garde arrive, et voilà le voleur pris dans un piége que lui a tendu une petite fille. M. Lavergne, en apprenant ce trait, frémit de crainte pour sa fille, et pleura de joie en se voyant si bien récompensé des soins qu'il avait pris pour guérir sa pusillanimité. On n'appela plus sa fille *Claire la Peureuse*.


JULIE.

Les femmes ne doivent pas négliger celle de toutes les vertus qui donne aux autres tout son charme : l'aimable indulgence, d'où naît l'amitié. C'est là en effet la base, sinon de cette amitié sublime dont les temps antiques nous offrent de si beaux exemples et qui vivait surtout de sacrifices, du moins de l'amitié telle que l'ont faite le relâchement et la facilité de nos mœurs. Heureux qui peut dire aujourd'hui avec Marmontel : « J'appelle mes amis ceux qui aiment à me voir, qui, disposés à me pardonner mes faiblesses, à les dissimuler aux yeux d'autrui, me traitent, absent avec ménagement, présent avec franchise. »

EDME HÉREAU.

N° 29.



JULIE.

Desesserts Editeur

Lith. Rigo Freres, r. Richer, 7.



JULIE.



Est-il un sentiment plus doux que l'amitié, plus capable d'embellir la vie et de la charmer? pouvoir se dire avec confiance : Il est un être pour qui ce qui m'afflige est un sujet de tristesse, et dont ce qui fait mon bonheur fait aussi la joie; devant lui je n'ai point à dissimuler aucune de mes pensées; je puis parler sans crainte, et je suis sûre de trouver toujours en lui un second moi-même, mais qui, moins aveugle et m'appréciant mieux, m'éclairera sur mes défauts, me tiendra en garde contre mes secrètes faiblesses, et, par un langage sincère et franc, saura faire briller à mes yeux le miroir de la vérité, au risque même de mortifier pour un instant mon amour-propre. De qui, en effet, attendre des

observations désintéressées, des conseils salutaires, si ce n'est de ses amies? L'indifférent se tait sur nos défauts, le flatteur les exploite, notre ennemi les encourage pour les faire tourner à notre perte, ou bien il les publie pour se donner le plaisir de nous humilier; mais un ami véritable nous en avertit charitablement en secret, veille sur les dangers dans lesquels ils peuvent nous entraîner : loin de les publier, il les cache, et nous couvre au besoin de son manteau. L'amitié ne doit donc être qu'un commerce moral qui a la vertu pour objet; un échange continuel de bons procédés, de services et de bons conseils; et parce que des individus sont pour un temps rapprochés de nous par des relations agréables ou associés avec nous dans un but d'intérêt, il ne s'ensuit pas qu'ils soient nos amis...; le plus souvent ce ne sont que des connaissances à qui l'on doit des égards, de l'affabilité, de la bonne foi, mais non du dévouement... Avant que deux personnes puissent avec raison se dire amies, il faut que pendant de longues années elles se soient donné des preuves réitérées d'affection, qu'elles aient acquis mutuellement la certitude de leur loyauté, de leur discrétion, de leurs bons principes; il faut qu'elles sympathisent, sinon par les idées, du moins par les sentiments. Le choix d'une amie est donc une chose grave qui exige beaucoup de temps, de discernement, de prudence, et sur laquelle on ne saurait se montrer trop sévère. Bien insensé celui qui voit des amis partout, qui, prenant des politesses pour des témoignages d'amitié, ouvre son cœur à tout venant! il s'expose à de cruelles déceptions, à de cuisants regrets. Prodiguer ce noble sentiment, c'est le dénaturer, c'est l'avilir. L'amie de tout le monde ne saurait être mon amie; mais si vous avez eu ce bonheur d'en rencontrer une véritable, conservez-la précieusement: c'est un trésor que l'on ne rencontre pas deux fois dans la vie.

Entre Boulogne et Saint-Cloud se voient deux charmantes

petites villas placées en face l'une de l'autre de chaque côté de la route, dont elles sont éloignées par un jardin plein d'ombrage et de fleurs, avec de grands arbres et de verts tapis de gazon. Par un habile calcul des propriétaires, chaque maison est située au milieu du jardin, de manière à donner à volonté, du côté de la route, l'aspect de la vie et du mouvement; de l'autre, le silence, la solitude et un horizon tout champêtre. A gauche, dans la maison au belvéder, aux persiennes vertes, demeure M. Dutertre avec sa femme et Julie sa fille; l'autre villa, celle qui a des persiennes grises, appartient à M. Deluc, qui l'habite avec sa femme et sa fille Henriette. M. Deluc et M. Dutertre sont deux bons amis qui se sont souvent éprouvés, et dont dix années d'épreuves n'ont fait que fortifier l'amitié; ils se sont ainsi placés à la campagne vis-à-vis l'un de l'autre, pour n'avoir qu'un pas à faire pour se visiter. Julie a quinze ans, Henriette n'en compte que treize; comme leurs familles, les deux jeunes filles sont amies; depuis dix ans elles se voient chaque jour, passent des journées entières l'une chez l'autre, partageant jusqu'à leurs repas. Toutes deux ont de brunes chevelures, mais celle de Julie est plus claire et se rapproche du châtain; elle a aussi les yeux bleus; Henriette les a noirs et brillants. Julie est vive, mais douce, expansive et maîtresse d'elle-même; elle est gaie, mais jamais jusqu'à l'excès; sensible et point sentimentale, franche sans rudesse; elle a de l'imagination, mais sans exaltation. Henriette, au contraire, se passionne pour tout, pousse tous les sentiments à l'excès; elle est vive jusqu'à l'emportement, toujours aussi près du rire que des pleurs; généreuse jusqu'à la prodigalité; se laissant emporter sans réflexion à l'idée du moment, mais revenant aussi facilement sur ses pas; tête légère, imagination exaltée, cœur sensible et généreux, voilà Henriette. Aussi, combien de fois dans une année ne se brouille-t-elle pas avec son amie! un rien suf-

fit pour cela. Une dissidence d'opinions, un conseil contrariant, une observation un peu ferme, et voilà Henriette partie... Elle se monte la tête, s'emporte, accuse Julie de n'être point son amie, lui fait des reproches de toute nature avec une telle rapidité de paroles, qu'il est impossible qu'elle sache ce qu'elle dit, qu'elle puisse même se le rappeler; elle lui jure de ne la revoir jamais, et le lendemain revient l'embrasser, en riant la première de son échappée de la veille... Quand ce n'est pas Henriette qui revient la première trouver Julie, c'est Julie qui revient trouver Henriette. Cet état de choses durait depuis dix ans : le temps, l'habitude, et plus que tout cela encore, la sympathie, avaient rendu les jeunes filles inséparables, lorsque les deux familles, sentant la nécessité de faire compléter les études de leurs enfants et leur éducation, les emmenèrent à Paris.

Le jour du départ, chacun fut triste, Julie et Henriette versèrent quelques larmes; mais ce fut bien pis, quand, arrivées à Paris, les familles se retirèrent dans leurs logis respectifs; les deux amies se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre, et fondirent en larmes en se séparant; l'espoir de se revoir le lendemain put seul calmer leur douleur, douleur d'autant plus grande que Julie, en raison de son âge et de son avancement, ne pouvait suivre les mêmes cours que Henriette; elle avait des maîtresses et des maîtres choisis qui venaient chez elle lui donner leurs leçons. Henriette suivait les cours de M. Lyvé, alors fort en vogue, et où se pressaient en foule les jeunes filles des familles les plus distinguées. Une de ces demoiselles captiva bientôt l'attention de Henriette, et faillit même avoir une fâcheuse influence sur son caractère. Dans les premiers temps, les deux amies se voyaient tous les jours; mais à peine un mois s'était écoulé, que Julie crut apercevoir quelque refroidissement chez Henriette, dont les visites devenaient de plus en plus rares. Certaine de n'avoir rien fait

qui pût légitimer un tel changement, elle s'expliqua ses négligences par l'originalité de son caractère; cependant il lui semblait voir à son amie des idées et des manières qu'elle ne lui avait jamais connues; elle la voyait se prononcer avec autorité dans les questions les plus difficiles à résoudre, et les décider d'un ton tranchant et souvent de la façon la plus opposée au bon sens. Julie, dont l'esprit juste et droit se révoltait contre tous les sophismes, combattait son amie avec les armes de la raison; Henriette se défendait d'abord avec calme, quoique avec l'affectation de la supériorité; Julie était vive, elle s'impatientait bientôt; la discussion devenait alors plus serrée, plus nerveuse; alors aussi Henriette, pressée de toutes parts par d'excellentes raisons, et par orgueil ne voulant pas s'avouer vaincue, répondait avec aigreur, et quelquefois les deux amies se séparaient fâchées; mais ce n'était plus Henriette qui revenait la première, c'était maintenant toujours Julie, et quelquefois même ses avances étaient reçues avec une froide indifférence qui la blessait profondément; sa dignité offensée lui conseillait quelquefois d'abandonner cette ingrate amie, cette Henriette inconstante et capricieuse, si indigne de son affection; mais elle la chérissait si tendrement, elle lui était si dévouée, qu'elle espérait toujours la voir revenir à de meilleurs sentiments. L'amitié est ingénieuse à se tromper elle-même, et Julie trouvait toujours quelque motif nouveau pour excuser son amie et pour espérer encore. Hélas! Henriette ne lui laissa que bien peu de temps cette douce illusion. Trop franche et portant trop d'intérêt à son amie pour ne pas lui parler à cœur ouvert, Julie disait un soir à Henriette : « En vérité, ma bonne amie, je ne retrouve plus chez toi dans leur pureté les notions parfaites d'éducation que ton père t'avait données. — Si la remarque est vraie, elle n'est certainement pas flatteuse, et je pourrais m'appuyer sur elle pour te faire la même observa-

tion. — En sommes-nous donc à ne pas oser nous avertir avec franchise de nos défauts, et ne te fais-tu pas une fausse idée de ce que c'est que la bonne éducation? — La bonne éducation consiste, je pense, à savoir se mettre avec goût; elle enseigne à se présenter dans le monde convenablement, à ne rien faire qui offense les usages reçus, à savoir se tenir dans un cercle avec aisance; elle réunit aussi l'ensemble des sciences qui élèvent l'esprit, et des agréments qui font dire d'une femme qu'elle est aimable et la font rechercher dans le monde. — Voilà tout? dit Julie, en regardant son amie avec des yeux que l'étonnement semblait agrandir. — Voilà tout, répondit l'autre avec gravité. — Ainsi donc, suivant toi, l'éducation serait purement une affaire de forme, et de laquelle ne ferait pas partie la connaissance des devoirs que nous avons à remplir envers Dieu, envers notre prochain, envers nous-mêmes? — Ceci regarde la religion. — Et la religion ne fait donc pas partie d'une bonne éducation? Quelle sotte personne t'apprend donc à déraisonner ainsi? — Ah! je vous en prie, Julie, ménagez vos expressions; je ne souffrirai pas que devant moi l'on offense une amie. — Une amie!... en as-tu donc une autre que moi?... Non, je ne le crois pas..., quoique je ne puisse éviter de reconnaître dans tes paroles une influence étrangère qu'on ne doit accorder qu'à une supériorité bien reconnue. — Ah! quant à sa supériorité, si vous l'entendiez, vous ne pourriez vous empêcher de la reconnaître vous-même en admirant la vaste étendue des connaissances qui la distinguent. — Vraiment! — Elle possède, outre la littérature et la philosophie... — Certes si elle possède quelque chose outre cela, je la tiens pour plus forte que moi, et de beaucoup. Eh bien! que possède-t-elle outre la littérature et la philosophie? — La langue anglaise, l'espagnole, l'italienne. — Mais possède-t-elle bien la grammaire française et l'orthographe? — Vous voulez plaisanter? — Je n'ai ja-

mais parlé plus sérieusement; quand on a employé tout son temps à apprendre tant de grandes choses, il n'est pas sûr qu'on en ait eu de reste pour apprendre les petites... Enfin, tu crois à son amitié? — Comment n'y croirais-je pas? elle est si bonne, Octavie de Boisguéret!... nous sympathisons si bien! toujours du même avis..., jamais nous n'avons la moindre discussion..., nous nous comprenons à moitié mot; ah! nous étions vraiment faites l'une pour l'autre! — Ce qui veut dire que non-seulement je lui suis fort inférieure, mais encore que tu ne te sens plus de sympathie pour moi? — Si vous voulez que je vous parle avec franchise, je le crains : la différence de nos manières d'être et de voir..... — Henriette, tu brises mon cœur, mais tu ne parviendras pas à t'en arracher. S'il te plaît d'oublier les dix années



joyeuses que nous avons passées ensemble, heureuses l'une par l'autre, et partageant toutes choses, le plaisir et la peine, échangeant toutes nos pensées et sympathisant si bien que tu pleurais quand tu passais un jour sans me voir, et que moi, j'en étais désolée...., s'il te plaît d'oublier tout cela..., tu en es libre, sans doute.... Livre-toi donc à une étrangère que tu connais à peine; puisse-t-elle ne pas t'ap-

prendre à tes dépens que les vraies amies sont rares!..... puisses-tu n'avoir jamais à te repentir! Adieu : je ne viendrai plus t'importuner de mon affection...; mais je ne t'oublierai jamais, moi! et si quelque jour tu comprends enfin qu'un cœur dévoué a quelque prix, reviens réclamer la place que tu ne cesseras d'occuper dans le mien, et elle te sera rendue; et personne, je te le promets, personne ne t'y succédera. » En achevant ces mots, prononcés d'une voix douce, mais tremblante et toute pénétrée de tristesse, Julie embrassa tendrement son amie, et deux grosses larmes roulaient de ses paupières. Henriette était émue et sentait son âme se fondre aux chaleureuses paroles de son amie, et, dans son cœur, les sentiments les plus opposés se livraient un ardent combat. L'orgueil lui disait de persister; la justice, la reconnaissance, la raison, la sensibilité, lui criaient de se jeter dans les bras de Julie, de lui demander mille fois pardon de tant de cruauté. La vertu, sans doute, fût sortie triomphante de cette lutte si Julie eût attendu un instant de plus; mais elle était partie : — « Julie! Julie! reviens, je t'en conjure! » cria Henriette dans l'escalier; mais Julie était partie pour ne plus revenir. — « L'ingrate! partir ainsi sans me laisser le temps de m'expliquer....; prendre ainsi au pied de la lettre des expressions qui m'étaient arrachées par la vivacité de la discussion.....; c'est affreux! Mais elle ne m'aime pas!.... elle ne m'a jamais aimée, et ne cherchait que l'occasion de se séparer de moi..... ; c'est affreux ! et je me dois à moi-même de ne plus y penser; oui, je veux l'oublier! » En parlant ainsi, Henriette, la tête appuyée sur son bras, pleurait amèrement, sentant qu'un grand vide se faisait dans sa vie et dans son bonheur. Elle pleura longtemps. Octavie et l'orgueil la soutinrent pendant quelques jours, occupant, sans la remplir, la place de Julie, étourdissant la pauvre délaissée, mais ne la consolant pas.

Les deux familles virent avec un profond chagrin la séparation de leurs enfants. L'étonnement de M. Deluc fut grand quand il apprit que sa fille avait une nouvelle amie; il l'avait bien entendue plusieurs fois parler avec beaucoup d'enthousiasme d'une certaine Octavie qu'elle avait connue au cours de M. Lyvé. Il lui importait de connaître le phénix, la huitième merveille qui avait séduit sa fille. Il l'engagea donc à inviter sa nouvelle amie à venir la voir, et même à lui faire le plaisir de dîner avec elle. Avant la fin de la première visite d'Octavie, il avait compris son caractère. C'était la plus ridicule petite personne qu'il soit possible de voir; M. Deluc fut d'autant plus peiné de la conduite d'Henriette avec Julie, que la cause d'un tel manque de cœur et de procédés était moins digne d'estime. En effet, imaginez-vous une jeune personne affectant un air dédaigneux et hautain, parlant de tout sans rien connaître, jetant son avis avec un air tranchant à tort et à travers de toutes les conversations, se mêlant à tout propos et mal à propos à ce qui se dit autour d'elle, toujours sur le ton d'une admiration outrée ou d'un mépris profond; ne se servant que d'expressions singulières, affectées ou prétentieuses: voilà la nouvelle amie de Henriette, l'objet de son admiration, et le modèle, hélas! qu'elle se propose d'imiter. M. Deluc avait suivi avec anxiété les phases du changement de sa fille, attendant avec impatience que l'occasion s'offrît de placer Octavie dans son vrai jour, de manière que Henriette pût la juger elle-même. Les leçons que l'on retire de sa propre expérience sont toujours les meilleures: M. Deluc ne l'ignorait pas, et régla sa conduite d'après ce sage principe. L'admiration qu'Octavie avait excitée chez Henriette était la seule cause de l'engouement de celle-ci: pour détruire l'effet, il suffisait donc de détruire la cause: c'est ce que fit M. Deluc.

Dans une petite soirée, il réunit les trois jeunes person-

nes et un petit nombre d'amis, parmi lesquels se trouvait un vieillard illustre dans les lettres, M. de L.....; on parla naturellement littérature; la conversation tomba d'abord sur les œuvres de Lefranc de Pompignan, dont M. de L.... faisait l'éloge, non sans quelques restrictions. Octavie, suivant son habitude, se hâta de se mêler à la conversation. « Je suis vraiment étonnée, dit-elle, d'entendre faire l'éloge de ce poëte. — L'avez-vous lu, Mademoiselle, dit M. de L...., surpris d'entendre une jeune personne parler ainsi. — Oh ! Monsieur, aucun de nos poëtes ne m'est étranger. — Vraiment! Je suis charmé de me trouver avec une jeune personne si érudite ! Mais quelles objections m'opposerez-vous qui justifient l'avis que vous venez d'émettre contre Lefranc de Pompignan? — Oh ! je n'en manquerai pas. — Mais encore, faut-il en préciser quelques-unes. — C'est un poëte qui n'a ni pathétique, ni sentiment, ni élévation, ni pureté de style, ni..... — Pardon, Mademoiselle, voilà une longue énumération de défauts ; mais, je vous prie, avant d'aller plus loin, il faut bien nous comprendre. Qu'entendez-vous par pureté de style? » Octavie fut un peu déconcertée par cette question, et balbutia : « La pureté de style... c'est la... c'est une... enfin, ce mot signifie, dans le style, une distinction, un agrément, qu'il est plus facile de concevoir que de définir... » M. de L..... reprit, avec un sourire quelque peu ironique : « Vos idées, ma chère demoiselle, ne sont pas très-claires sur ce point. La pureté de style consiste dans l'emploi des mots et des constructions propres au génie d'une langue, et, par opposition, dans l'exclusion des mots et des tournures empruntés aux autres langues, des néologismes et des expressions vieillies ou employées sans une autorité suffisante. »

La fière Octavie fut un peu humiliée de la leçon, mais ne se tint pas pour battue. « Je connais peu Lefranc de Pompignan, reprit-elle aussitôt, voulant effacer l'échec qu'elle

N° 30.



JULIE.

Desesserts Editeur.

Lith. Rigo Frères et Cie

venait de recevoir; mais parlez-moi de Rousseau, de Racine, de Corneille et d'Homère. Homère surtout fait mes délices... Oh ! pourquoi ne puis-je le lire dans le latin original ! —Vous voulez sans doute dire dans le grec, Mademoiselle ? — Oh ! Monsieur, vous plaisantez; mais je suis bien sûre qu'Homère est un poëte latin, né dans l'île de Chio. — Et où supposez-vous donc l'île de Chio? — Je ne pourrais vous préciser sa position, mais je sais qu'elle est proche de Rome. — De Rome! Mademoiselle; permettez-moi de vous dire que vous vous trompez encore; Chio est une île de l'Archipel grec. »

A ces mots, les personnes présentes, qui jusque là avaient avec peine retenu leur sérieux, éclatèrent d'un rire général; Octavie, rougissant et pâlissant tour à tour, vit bien qu'elle avait sans doute commis encore quelque grosse sottise. Oh! qu'elle eût voulu être bien loin quand M. de L..., reprenant son sérieux, lui dit : «Mademoiselle, il est bien permis à un vieillard de mon âge de donner une leçon à une jeune personne du vôtre. Souffrez donc que je vous dise qu'avant de parler littérature, il faut, si l'on ne veut pas se rendre souverainement ridicule, connaître la valeur des mots dont on se sert, et savoir les construire correctement. Avant de parler d'Homère, il convient au moins de connaître la géographie et l'histoire assez pour ne pas confondre, comme vous venez de le faire, les noms et les lieux.» En disant ces paroles, M. de L... prit son chapeau et se retira. Chacun l'imita bientôt. Octavie était restée stupéfaite et anéantie; il est plus facile de se figurer sa honte que de la dépeindre; enfin, revenant à elle-même, elle se hâta de partir, mais avec une telle rapidité que son départ parut une fuite. Elle ne dit même pas adieu à Henriette. Celle-ci était restée seule au salon avec son père. La chute de l'idole l'avait ramenée à la raison, et son admiration avait fait place au mépris. « Est-il possible, s'écria-t-elle tout haut.

d'être aussi présomptueuse et aussi ignorante, et de manquer autant d'éducation ! Que je suis honteuse de m'être laissé prendre à de si pauvres apparences! que j'étais aveugle, mon Dieu ! — Tu vois, ma fille, lui dit son père, combien les apparences sont trompeuses et qu'il est sage de s'en méfier; celui qui se livre à la hâte, se repent à loisir. Tu avais une amie véritable, vois-tu, Henriette, et qui valait mieux dans son petit doigt que mademoiselle de Boisguéret dans toute sa personne. Ah! si tu voulais m'en croire; mais non...; ton orgueil...

Hélas! M. Deluc n'avait que trop raison, l'orgueil seul retenait Henriette; elle comprenait l'indignité de sa conduite envers Julie, elle en éprouvait du repentir; elle reconnaissait la justice des éloges que son père lui donnait; elle commençait à souffrir de son absence, et se surprenait quelquefois à pleurer amèrement, toute pénétrée d'une morne tristesse qui s'accroissait tous les jours... Elle souffrait, la pauvre enfant, mais dans un silence obstiné; tandis que d'un seul mot elle eût pu faire revenir en foule auprès d'elle les joies innocentes de son enfance, les plaisirs partagés qui doublent de prix, et la gaieté folâtre, et ces douces confidences, et tous ces charmes délicieux, enfants de l'amitié. Elle n'avait qu'un mot à dire..., elle ne le dit pas, et son orgueil devint son propre bourreau... Depuis sa mésaventure, Octavie avait cessé ses visites à Henriette; et bien qu'au cours de M. Lyvé, où elles se rencontraient souvent, elle la traitât toujours avec le même empressement, lui promettant chaque jour d'aller la voir, un mois s'était passé sans qu'elle eût réalisé cette promesse. Henriette se consumait d'ennui, et plus l'image d'Octavie s'éloignait, plus celle de Julie se ravivait dans son âme. Ah! qu'elle eût voulu la revoir, l'entendre encore!... combien elle en sentait le prix! L'ennui, la lutte continuelle de ses petites passions entre elles, les regrets cuisants et le souvenir du passé

qui contrastait si fort avec le présent, toutes ces causes réunies altérèrent enfin la santé de Henriette; elle tomba malade, une fièvre ardente la saisit, et mit ses jours en danger. Les élèves de M. Lyvé en causèrent entre elles au cours : « Il faudra pourtant que j'aille la voir, dit froidement Octavie. — Mais on craint, dit-on, que ce ne soit la petite vérole. — La petite vérole, mon Dieu! oh, alors je n'irai pas. Je ne m'exposerai certainement pas à gagner cette affreuse maladie! » Telles furent les seules doléances que la maladie de Henriette arracha à sa fausse amie, et non-seulement celle-ci n'alla pas la voir, mais elle n'envoya pas même chercher de ses nouvelles. Quant à Julie, sitôt qu'elle apprit le danger, elle se transporta chez M. Deluc, et insista longtemps pour voir Henriette et pour lui donner ses soins; M. Deluc cherchait vainement à lui démontrer l'imprudence de sa démarche; en vain lui disait-il qu'il serait très-coupable de céder à ses désirs, elle persistait dans ses instances, il fallut qu'il se prononçât formellement dans son refus. Alors elle céda, mais chaque jour elle venait savoir des nouvelles de la malade, et sa joie fut grande quand, le troisième jour, les médecins ayant donné l'assurance qu'il n'y avait point à craindre la petite vérole, il fut permis à Julie d'entrer. Ce fut pour son cœur un triste spectacle... Henriette était bien changée, pâle et maigrie, le regard effaré, et articulant des mots sans liaison... Julie l'embrassa, l'appelant des plus doux noms, s'établit à côté d'elle, et lui prodigua les soins les plus tendres et les plus assidus; elle n'en fut pas reconnue : la pauvre enfant avait le délire. Le matin du quatrième jour, madame Deluc et Julie donnaient quelques soins à Henriette; celle-ci paraissait mieux. Tout à coup elle regarde sa mère avec attention : « Ma mère, s'écrie-t-elle, ma mère! que je suis heureuse de te voir! il y a si longtemps que je t'appelais. Ah! j'ai bien souffert, va!... et puis

j'ai rêvé ; il me semblait que tu étais auprès de moi avec mon père et une autre personne... qui me regardait avec un doux sourire, m'embrassant et m'appelant, comme autrefois, son amie, sa chère Henriette... A partir de ce moment j'ai moins souffert... J'étais si heureuse de la revoir là, près de moi! il me semblait que sa voix avait la vertu de calmer mes douleurs...; mais elle n'est pas là, n'est-ce pas? Julie n'est pas là; c'était un songe! — Non, chère et bonne Henriette, ce n'était pas un songe, dit Julie en se penchant sur elle pour l'embrasser. — Julie! Julie! c'est toi! oh! que tu as donc bien fait de venir! je le désirais tant sans oser le dire! — Elle n'a pas quitté ton chevet depuis quatre jours, lui dit sa mère. — Vraiment! Oh! celle-là seule est mon amie! Nous ne nous quitterons plus, n'est-ce pas, Julie? Ah! j'ai trop souffert de ton absence! — Non, jamais, lui dit avec une douce émotion Julie, dont des pleurs baignaient le visage; ah! si j'avais su que tu désirasses ma présence, comme je me serais empressée d'accourir! — Tu m'avais donc pardonné? Tu ne m'en voulais plus? — T'en vouloir, ma bonne Henriette, je t'aime bien trop pour cela; et entre amies véritables, ne doit-on pas beaucoup se pardonner? — Oui, dit Henriette en baissant les yeux, les vraies amies sont rares, je le sais aujourd'hui; je sais aussi que l'on peut s'égarer bien loin en accordant trop facilement sa confiance...; chère Julie, ne crains pas que je l'oublie; l'expérience m'a rendue sage. »

Henriette a dit la vérité; jamais, depuis ce jour, le moindre nuage ne s'est élevé entre les deux amies; et c'est pour elles qu'il est vrai de dire aujourd'hui : L'amitié est un des plus nobles sentiments que Dieu ait placés dans le cœur de l'homme, le plus fertile en consolations, et celui qui procure le plus parfait bonheur.

Mlle Albertine de Vandeuil.


L'ÉLÈVE
DU CONSERVATOIRE.

Ce que nous avons de plus habile en compositeurs, en chanteurs, en instrumentistes, professe au Conservatoire de Paris. C'est, de tous les établissements de ce genre, celui qui est conçu selon le plan le plus vaste : il a rendu d'immenses services à la nation et fourni des milliers d'instrumentistes qui, pour l'ensemble, la vigueur, l'élégance de leur exécution, n'ont pas de rivaux au monde.

. . . .

Nos meilleurs chanteurs ont été formés au Conservatoire de Paris.

CASTIL-BLAZE.

Qui ne connaît la violente action de l'harmonie combinée de la façon la plus ordinaire sur les tempéraments nerveux, dans certaines circonstances. . . . .

Vingt fois nous avons vu des hommes graves obligés de sortir pour soustraire aux regards du public la violence de leurs émotions; quant à celles que l'auteur de cet article doit personnellement à la musique, il affirme que rien au monde ne saurait en donner une idée aux personnes qui ne les ont pas éprouvées.

HECTOR BERLIOZ.

N° 32.



L'ÉLÈVE DU CONSERVATOIRE.



L'ÉLÈVE DU CONSERVATOIRE.





Tu n'auras certainement pas fait tes devoirs aujourd'hui, et tes maîtres se plaindront encore de toi, Cécile ; voilà trois heures que tu touches du piano, c'est trop, c'est beaucoup trop, et tes autres occupations en souffrent. — Oui, bonne mère, tu as raison ; mais c'est que je suis si heureuse quand je fais de la musique !... J'oublierais tout le reste... — Allons, sois donc raisonnable. — Oui, tiens, je ferme mon piano... » Et, effectuant sa promesse, Cécile ferma son piano, et venant joyeusement embrasser sa mère : « J'y suis donc restée bien longtemps ? — Mais tu t'y es mise à huit heures, et il est onze heures dans quelques instants. — Vraiment ! je ne m'en serais pas

aperçue... Ai-je bien exécuté ce matin? — Oui, chère enfant, dit Mme de Cérisy en souriant, mieux qu'il ne serait nécessaire..., car plus tu avances dans l'étude de la musique, et plus ce qui n'était d'abord qu'un goût chez toi devient une passion. Je voudrais te voir plus de modération. — Sois donc juste, bonne mère, comment veux-tu que je ne me passionne pas pour un art si délicieux? Vois mon père; malgré le tracas de ses affaires, il n'a pas renoncé à son violon, et quand il peut saisir une heure de liberté, avec quelle joie il y court aussitôt, avec quel enthousiasme il parle de la musique! eh bien! tout ce qu'il dit, moi je l'éprouve sans pouvoir l'exprimer comme lui. — Je veux bien qu'une jeune personne cultive la musique, je trouve cela très-convenable; mais je voudrais qu'elle l'étudiât comme un motif de distraction, comme un moyen de se rendre agréable dans un salon, mais non pas avec cet ardent désir de la perfection qui n'est raisonnable que dans une artiste. Grâce à Dieu, tu n'auras jamais besoin de tirer parti de ton talent... — Et voilà justement ce qui me chagrine quelquefois... J'aurais été si heureuse de ne devoir ma fortune qu'à mon talent!... il me semble qu'il y a tant de gloire et de bonheur à être une artiste distinguée!... — Cécile, tu sais combien tes idées sur ce sujet m'affligent, et cependant tu y reviens sans cesse. — Pardon, ma bonne mère, oh! je suis bien désolée de m'être encore oubliée... Je m'étais cependant bien promis de veiller sur mes paroles...; cela ne m'arrivera plus, bien sûr... Veux-tu pardonner encore cette fois à ta Cécile et l'embrasser?» Une étrangère eût été touchée de la douce tristesse qui régnait dans les paroles et dans les yeux de la jeune personne; et puis elle était si gracieuse en parlant, sa voix était si douce, son accent si naïf! comment une mère y eût-elle résisté?... Mme de Cérisy ne répondit qu'en pressant sa fille sur son cœur; mais qui eût vu le mouve-

ment de tête qu'elle fit en même temps, eût compris qu'elle ne comptait guère sur la promesse qui venait de lui être faite. Et pourtant Cécile eût bien voulu penser comme sa mère, elle y faisait tous ses efforts, et chaque jour se répétait les raisons qu'elle lui avait souvent exposées, cherchant à s'en pénétrer et à ne rien faire qui pût la contrarier : car c'était une excellente personne, et qui chérissait sa mère avec la plus vive tendresse. Et pourtant ses efforts étaient souvent impuissants, tant sa nature était profondément musicale, tant sa vocation était décidée! M. de Cérisy se croyait, en bon père, obligé de tenir à sa fille le même langage que sa femme, quoique sa parole n'exerçât pas une grande influence sur la jeune personne; non qu'elle ne respectât et n'aimât pas son père autant que sa mère; mais le penchant de M. de Cérisy se trahissait souvent malgré lui dans ses gestes, dans son regard, dans ses actions, et le mettait en perpétuelle contradiction avec ses paroles. S'il était présent quand Cécile se mettait à son piano, il ne manquait jamais de lui dire : « Cécile, il est huit heures; à neuf heures tu te mettras à tes devoirs de français, que tu négliges beaucoup depuis quelque temps. Je me proposais même de te faire des remontrances à ce sujet; ton piano t'absorbe... Si tu continues, je me verrai forcé de le supprimer. » Cécile ne répondait rien, mais pendant tout ce discours, ses doigts agiles parcouraient le clavier, faisant jaillir les notes en gerbes harmonieuses; le père écoutait avec ravissement, suivait avec transport le développement du sentiment musical du compositeur, que sa fille exprimait si bien, et, subissant l'empire d'un art si puissant, on l'entendait murmurer : « Bien!... très-bien!... piano, Cécile, pianissimo!... allegro!... allegretto!... do, si, fa, la, mi, ré, do.» Puis quand sa fille arrivait victorieusement au dernier *finale*, et qu'elle avait frappé la dernière note, il l'embrassait avec transport en s'écriant : « Bien! oh! tu

as été ravissante de sensibilité... ; c'est comme moi à ton âge... , j'étais fou de la musique ! Chère enfant , va, tu es musicienne jusqu'au bout des doigts ! » Puis remarquant tout à coup le visage sévère de sa femme, et comprenant combien il venait de se trahir, tout honteux de sa faiblesse, il s'enfuyait dans son cabinet. Cécile alors, riant de tout son cœur de la victoire qu'elle venait de remporter sur son père , courait joyeusement se mettre à genoux devant sa mère qui grondait , cherchant à la calmer par mille cajoleries enfantines. « Oui, lui disait Mme de Cérisy d'un air qui voulait paraître fâché, voilà comme est ton père : il parle le plus raisonnablement du monde, et agit à l'opposé. — Ne sois pas fâchée contre lui , bonne mère ; je suis seule coupable. J'ai abusé de son faible que je connais bien. — Tu profiterais mieux de mes conseils, si ton père n'y mettait obstacle en gâtant tout ce que je fais. — Oh ! ne crois pas cela, je sais bien que tu as raison ; je n'ai voulu que m'amuser un moment; je suis si heureuse quand je vois dans la glace la figure grave de mon père se dérider peu à peu !... Tu ne peux pas t'imaginer combien sa physionomie, à la fin du morceau, ressemblait peu à celle du commencement..., cela fait deux figures... La première, grave, froide et sévère ; et l'autre souriante, animée, et si douce !... Tiens, rien que pour voir à ce bon père cette heureuse figure-là, j'étudierais le morceau le plus difficile pendant un mois. Tu ne m'en veux plus, n'est-ce pas ? » Et tout cela finissait comme d'ordinaire par des caresses.

Mais un jour , jour célèbre dans la vie de Cécile , Mme de Cérisy étant sortie, le père, debout devant le piano de sa fille , se laissait entraîner comme d'habitude aux accords purs et suaves que la jeune espiègle savait toujours si bien trouver quand son père l'écoutait ; c'était une des plus magnifiques inspirations de Beethoven , faite pour être touchée avec accompagnement de violon ; tout à coup M. de Cérisy

arrête sa fille : « Attends-moi. Cécile, attends ! » Puis il se précipite dans son cabinet et revient avec... son violon ! ! A cette vue, ce n'était plus de la joie que ressentait Cécile, c'était du délire, de la folie... Pendant que son père accordait l'instrument, elle l'embrassait, lui prodiguant les plus doux noms, les plus vifs remerciements; enfin ils préludent, ils marchent, ils s'avancent, avec l'accord le plus parfait; les voilà entrés dans le cœur même du sujet, tous deux pénétrés du sentiment poétique de Beethoven ; tour à tour le violon chante et tour à tour le piano ; puis ensuite les instruments, mariant leurs voix, remplissent le salon d'une harmonie suave et majestueuse. Dans ce moment rentre Mme de Cérisy; elle reste immobile d'étonnement, bientôt l'émotion la gagne, elle écoute, et n'ose interrompre ce charmant duo. Qui l'eût osé? Mais le morceau est fini ; Cécile, radieuse et frémissante de joie et de bonheur, jette ses bras au cou de son père : « Oh ! que c'est beau, papa ! que c'est beau ! et comme tu es maître de ton archet ! — Et toi donc ! comme tu as enlevé la grande difficulté de la reprise ! c'est très-bien, et je te prédis que tu seras une grande musicienne. — Recommençons, je t'en prie, dis, mon bon père.» M. de Cérisy allait céder encore peut-être, si Mme de Cérisy, redevenue maîtresse d'elle-même, n'eût pris la parole au grand étonnement des deux exécutants, qui, entraînés par leur ardente application, ne l'avaient pas entendue rentrer. « C'est fort beau, dit-elle d'abord d'un ton ironique. — Oh ! maman, il est impossible que tu parles ainsi pour te moquer ! et tiens, je vois bien que tu as pleuré, tu as encore les yeux rouges ! — Eh bien ! oui, dit sérieusement la bonne mère, c'était très-beau, et trop beau, puisque j'en ai pleuré; mais cela n'en est pas plus raisonnable.» A ce mot de raisonnable, le père et la fille demeurèrent silencieux et les yeux baissés, un peu confus tous deux, et honteux comme des enfants pris

en flagrant délit; M. de Cérisy rompit enfin le premier le silence : « Il est vrai, cela n'est pas raisonnable;... mais aussi cette petite fille m'ensorcèle avec son piano! Quand une fois elle s'est mise en tête de me faire faire quelque sottise.... Mais cela ne m'arrivera plus. — Oh! papa, tu m'as rendue si heureuse, si tu savais! et puis toi-même... — Oui, moi aussi j'ai été enchanté!... mais c'est justement pour cela que je veux y mettre ordre. — Oh ! cher papa, je t'en conjure, rien qu'un duo par mois ! — Un duo par mois! pas du tout, Mademoiselle; taisez-vous, et n'essayez jamais à me faire changer de résolution; et d'ailleurs je saurai bien vous en empêcher... Tiens, chère amie, dit-il en se tournant du côté de sa femme, voici le coupable instrument et voici la clef de sa boîte; prends l'un et l'autre, et enferme-les quelque part.» Mme de Cérisy n'avait garde de se faire prier, et le violon fut étroitement emprisonné.

Cécile, dont l'ardeur allait toujours au delà du présent, essaya alors la romance; ce fut pour elle l'occasion de reconnaître que sa voix ne demandait qu'à être cultivée : nouvelle source de plaisir qu'elle ne s'était pas soupçonnée. N'osant demander à sa mère un maître de chant, elle se trouva réduite à ses propres forces; mais que ne peut une forte volonté aidée d'une belle intelligence? Après deux ou trois mois de soins et de peines sans succès, Cécile s'était rendu compte des règles les plus nécessaires de la vocalisation, et avait trouvé des moyens pour vaincre les premières difficultés; les conseils de ses amies, ceux de sa maîtresse de piano qu'elle questionnait en secret, la mirent promptement à même de chanter la romance. Le mécontentement de Mme de Cérisy fut porté à son comble, lorsqu'elle reconnut dans Cécile le désir d'étudier le chant; elle s'y opposa formellement et lui défendit d'y songer davantage. On ne peut que louer Mme de Cérisy de la conduite prudente qu'elle s'était tracée envers sa fille; elle agissait ainsi

en mère sage et éclairée. Elle savait que les arts demandent une imagination vive, et, pour y exceller, des études suivies et très-sérieuses, capables d'absorber toute une existence et de ne plus laisser de temps ni de place dans l'esprit pour toutes les autres occupations qui ne s'y rattachent pas. Elle avait une haute idée des devoirs qui attendent une femme dans le courant de sa vie comme mère et comme épouse ; elle croyait que ce n'était pas trop, pour s'en bien acquitter, que d'y consacrer tous les instants de son existence, et redoutait chez sa fille un goût qui pouvait opérer dans son esprit une fâcheuse diversion à ces excellents principes. La fortune de Mme de Cérisy, la position qu'elle occupait dans le monde, l'avenir qu'elle croyait destiné à sa fille, justifiaient encore ses principes, raisonnables en général pour toutes les jeunes personnes, quel que soit leur rang, mais rigoureusement nécessaires chez les personnes d'une condition élevée. Il ne pouvait donc pas lui venir à l'esprit que le talent de Cécile pût un jour lui devenir une ressource. Ce que personne n'eût osé supposer arriva cependant, hélas! tant sont rapides et imprévues les révolutions de la fortune! tant il y a d'instabilité dans les choses humaines, que souvent la prospérité la plus éclatante touche au revers le plus funeste!

M. de Cérisy avait eu le malheur de se laisser entraîner à la passion des spéculations, cette maladie contagieuse de notre époque, à laquelle ne sont que trop exposés les riches propriétaires dont la vie est sans occupation. Le besoin de remplir des journées que les loisirs dévorent, de donner du ressort à leur activité, un aliment à leur esprit; le désir d'augmenter leur fortune, leur considération, leur influence, les jettent dans des entreprises toujours hasardeuses, mais bien plus périlleuses pour des hommes sortis d'une sphère étrangère à ces sortes d'occupations, qui en ignorent les premiers principes, et ne peuvent pos-

séder aucune des qualités qui promettent le succès. On ne se fait pas impunément chef d'une grande industrie quand on n'a pas pris dès l'enfance l'habitude des affaires, et que, par une longue expérience, on n'en a pas acquis une connaissance approfondie. M. de Cérisy en fit la fatale expérience. En vain déploya-t-il une grande intelligence, une activité continuelle : les connaissances premières lui manquaient; il prit des mesures à contre-temps, fit des démarches inopportunes; il survint une concurrence formidable, conduite par des gens puissants et expérimentés. Les produits de ses ateliers, ne trouvant plus d'issue, encombrèrent bientôt ses magasins. Pour s'en défaire, il les donna d'abord au prix de revient; puis bientôt, la concurrence le pressant tous les jours davantage, il les écoula à perte. Le désordre se mit dans ses affaires, son crédit baissa; quelques paiements retardés achevèrent de le déprécier: la faillite frappa à sa porte : M. de Cérisy ne lui ouvrit pas. Homme d'honneur avant tout, il s'exécuta lui-même; et, pour faire face à ses engagements, il vendit ses biens de campagne, terres, bois, étangs, métairies, jusqu'au petit hôtel qu'il habitait à Paris : tout fut dévoré. Il ne lui resta de son naufrage que douze ou quinze cents francs de rente !...

L'effet que produisit ce malheur sur les trois personnes qu'il frappait varia comme leurs caractères. Mme de Cérisy, simple dans ses goûts, se contentant de peu, pleine de piété et de résignation, offrit à Dieu le sacrifice de ses peines, et eût pu se trouver heureuse encore, sans la douleur de voir sa fille, sa chère Cécile, dépouillée de l'opulent avenir qu'elle espérait lui laisser, et sans la crainte que M. de Cérisy ne se trouvât bien accablé d'une si grande perte. Cécile ne souffrait que pour les auteurs de ses jours, et, cherchant à les consoler, leur répétait continuellement qu'elle serait toujours heureuse en ne les voyant pas souffrir; que d'ailleurs elle saurait bien ac-

quérir de l'aisance, qu'elle se sentait assez de dispositions et de courage pour lutter contre l'adversité; qu'elle avait toujours souhaité ne devoir son bien-être qu'à son talent, et qu'elle avait la ferme conviction de réussir. Ce fut M. de Cérisy qui se montra le moins fort devant ce grand revers : il en reçut un coup terrible, et qui mit pendant un mois sa vie en danger. Vous peindrai-je la douleur d'une fille si tendre, d'une épouse si dévouée? Tout ce que peuvent suggérer l'amour le plus vif, la reconnaissance la plus profonde, fut par elles mis en usage. Soins continus, vigilance sans repos, attentions minutieuses à chercher tout ce qui pouvait soulager le malade, douces consolations données d'une voix plus douce encore, espérances d'un meilleur avenir insinuées à propos, exemple d'une religieuse résignation : elles furent sublimes de tendresse. Le cœur est un si bon conseiller! Tous les matins, la mère et la fille priaient Dieu avec ferveur de leur conserver l'objet de leur amour, et c'était vers le ciel que se tournaient surtout leurs espérances : elles ne furent pas trompées, et vers la fin du mois M. de Cérisy entra en convalescence. Ce fut un beau jour pour sa famille que celui où il sortit pour la première fois de son lit! Un seul moment d'une pareille joie efface bien des malheurs! M. de Cérisy se rétablit, mais il lui resta de sa catastrophe une tristesse profonde, et la joie de sa famille se convertit encore en douleur quand on le vit se renfermer pendant des journées entières, le regard sombre et la figure altérée, ne répondant point aux personnes qui lui adressaient la parole, et, sourd même aux douces exhortations de sa femme et de sa fille, refuser de les voir, de prendre ses repas avec elles. Il était tombé en proie à une manie noire qui menaçait de consumer longuement sa vie. Mme de Cérisy ne pouvait lui parler de leur gêne, et l'absence du chef de la famille, qui seul eût pu y remédier, augmentait encore

l'embarras et la pénurie. Conformant sa vie à ses ressources, la pauvre femme n'avait gardé, de tous ses domestiques, qu'une servante, vieille femme attachée depuis longtemps à la famille, et sur laquelle on pouvait compter; elle avait pris aussi un petit appartement dans le Marais. Cécile était parvenue à obtenir de sa mère la permission de s'utiliser. Sa famille était si considérée, son talent déjà si remarquable, malgré sa jeunesse, que toutes les personnes de sa connaissance s'empressèrent de la servir. Bientôt elle eut des leçons généreusement payées parmi les personnes de la condition la plus élevée, et chacun se faisait un devoir de la traiter avec la considération qu'elle méritait si bien par son courage, sa conduite et ses malheurs. La première fois que Cécile sortit pour donner une leçon, sa mère se montra si malheureuse, pleura si abondamment et donna tant de signes de désolation, que la pauvre enfant faillit voir toute sa fermeté s'évanouir. La vieille Marguerite, plus instruite de la triste situation pécuniaire de la famille, l'entraîna malgré les prières et les efforts de sa maîtresse. En revenant, Cécile avait repris toute sa résolution, grâce aux bons conseils de la vieille domestique. Elle trouva mille raisons consolantes à donner à sa mère, prétendant qu'elle s'accommoderait très-bien de ce genre de vie; et ses actions, son visage même, étaient si bien d'accord avec ses paroles, que la mère se résigna, non sans pousser encore quelques douloureux soupirs quand elle voyait sortir sa fille, que Marguerite, chargée de l'accompagner, entraînait toujours impitoyablement. Grâce, toutefois, aux travaux de Cécile, si la richesse ne rentra pas sous leur toit, la gêne en fut du moins chassée; et sans l'inquiétude que donnait M. de Cérisy, le bonheur n'eût pas tardé à l'habiter également. Depuis sa maladie, les sons du piano lui étaient devenus insupportables : ils irritaient sa tristesse, et l'on avait remarqué qu'ils

N° 32.



L'ÉLÈVE DU CONSERVATOIRE.

Desesserts Editeur

Lith Rigo Freres et Cie

lui causaient des agitations nerveuses qui redoublaient son mal. En effet, ils lui rappelaient trop vivement le passé et ses jours d'opulence et de félicité paternelle, quand il suivait avec tant de délices le développement du talent de sa fille, heureux de se répéter qu'elle n'aurait jamais besoin d'en faire une ressource.... Cécile ne touchait donc plus à son piano, et de toutes les privations que lui imposait sa nouvelle condition, c'était la seule dont elle souffrît réellement. Elle résolut d'y substituer la harpe. Elle avait entendu dire que cet instrument, par sa douceur pénétrante, avait quelquefois calmé les plus noirs chagrins. C'était pour elle une raison suffisante de s'y appliquer avec ardeur. Un mois de leçons qu'elle prit en ville lui suffit pour se familiariser avec ce nouvel instrument. Quand elle se crut assez forte, elle résolut d'en essayer l'effet sur son infortuné père. Le pouvoir qu'elle connaissait à la musique sur son âme légitimait son espérance, et l'encourageait dans sa tentative.

On était au printemps, cette délicieuce époque de l'année où tout semble reprendre la vie avec volupté. C'était un de ces beaux soirs où le soleil, après avoir déployé pendant le jour toute sa magnifique splendeur, se couche dans un océan de nuages lumineux. L'air était calme et pur, le vent agitait à peine les feuilles naissantes des arbres : tout invitait l'esprit au repos, et disposait l'âme aux plus douces sensations. Cécile se met à sa harpe, et d'une voix pure et mélodieuse, sur le beau thème de la *Prière* de Mozart, elle chante, en s'accompagnant, ces paroles, dont elle comprenait trop profondément le sentiment pour ne pas bien le rendre :

Sous ta lumière pure,
O soleil! tout revit,
Et tout dans la nature
S'émeut, chante et sourit;
Mais ta divine flamme
Est pour moi sans chaleur.
C'est qu'hélas! dans mon âme
S'est éteint le bonheur.

Aux premières mesures, M. de Cérisy, enfermé dans sa chambre, s'était levé avec étonnement, et se rapprochait insensiblement de la cloison qui le séparait de sa fille. A la fin du couplet, il avait mis la main sur la clef de la porte, et l'avait entr'ouverte doucement pour mieux entendre. Cécile s'en aperçut avec une joie inexprimable, et, remplie d'un nouvel espoir, elle reprit d'une voix plus touchante encore, parce qu'elle était plus émue :

Le soleil de ma vie,
C'était mon père, hélas!
Sa présence chérie
Seule éclairait mes pas.
Ta splendeur n'est qu'une ombre
Pour moi, sans son amour,
Et pour moi la nuit sombre
Avec lui, c'est le jour.

M. de Cérisy, attiré de plus en plus vers sa fille, s'était placé presque derrière elle; et des larmes, les premières qu'il eût versées depuis son malheur, coulaient silencieusement sur son visage. Cécile le voyait dans une glace en face de laquelle elle était placée, et ce fut avec des pleurs dans la voix qu'elle chanta ce dernier couplet :

Je puis subir, tranquille,
Tous mes autres malheurs,
O mon père! Ta fille
Pour toi seul a des pleurs.
Plaisirs, fortune entière,
Lorsque j'ai tout perdu,
O ciel! rends-moi mon père :
Tu m'auras tout rendu.

A ces dernières paroles, M. de Cérisy, s'échappant en sanglots, prit sa fille dans ses bras, et la pressa tendrement sur son cœur en la couvrant de baisers. Tous deux pleurèrent longtemps. Ce fut un grand soulagement pour le malade, et une crise salutaire qui le sauva. Le lendemain et les jours suivants, il était bien triste encore, mais il ne s'enfermait plus comme autrefois, et prenait ses

repas avec sa famille. Les tendres soins, les caresses de sa femme et de sa fille, achevèrent sa guérison. Quand Cécile crut pouvoir le faire sans danger pour la santé de son père, elle lui apprit le parti qu'elle avait pris, pendant sa maladie, de donner des leçons, et lui demanda son autorisation pour un grand projet. « Tu sais, cher petit père, lui dit-elle un jour; tu m'as répété bien souvent que je ferais une grande musicienne... Eh bien! j'ai pris ta prophétie au sérieux, et je veux faire tout ce qui dépendra de moi pour l'accomplir... — Parle... que veux-tu, chère enfant?... Tout ce qu'une fille peut espérer d'un père qui la chérit tendrement, tu peux l'attendre de moi. — Je voudrais entrer au Conservatoire. — Tu veux donc décidément devenir artiste? — Oh! oui, mon bon père, je t'en prie, ne t'oppose pas à mes vœux... J'ai le pressentiment que je réussirai... Tu verras... Et puis tu me donneras des leçons... Tu as tant de goût..., tu es si bon musicien!... Comment ne réussirais-je pas avec un professeur tel que toi?... » M. de Cérisy combattit un peu les idées de sa fille; mais il se vit pressé avec tant d'instances, qu'il céda enfin. Dès lors, Cécile redoubla d'activité pour suffire à ses études et à ses leçons. Trois jours de la semaine étaient consacrés au Conservatoire, et le reste à ses élèves. Une année se passa ainsi dans un travail opiniâtre. Cécile aurait été si heureuse de remporter un prix!... Elle n'osait s'en flatter pourtant. C'est une belle chose qu'un prix de chant au Conservatoire, et qui conduit presque toujours à la fortune et à la célébrité celle qui le remporte : aussi, comme il est disputé! il y a autant de rivales que d'élèves dans une classe. Le jour du concours arriva enfin... Cécile était bien émue et bien tremblante quand il fallut chanter devant ses juges... M. de Cérisy avait voulu qu'elle choisît pour le concours le beau morceau de Mozart auquel il devait son retour à la vie.

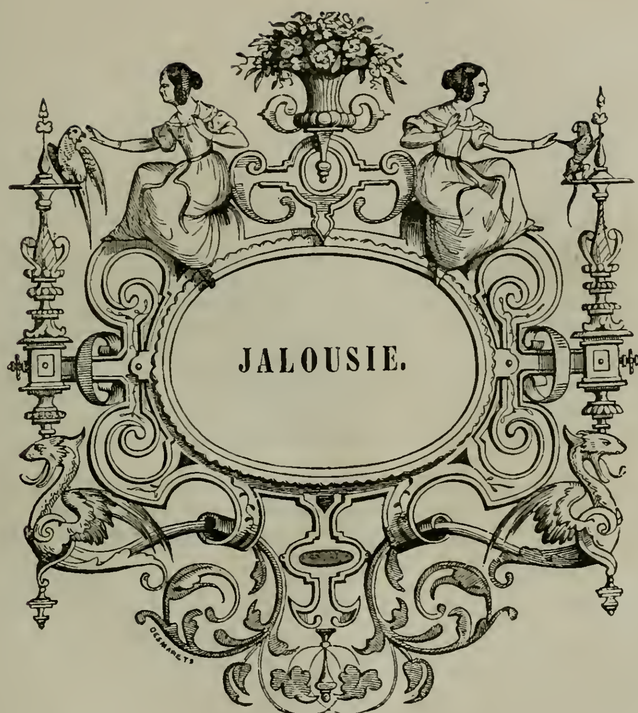
Cécile chanta, les yeux tournés sur son père; elle chanta avec cette émotion, cette sensibilité qui va jusqu'à l'âme. Comment eût-il pu en être autrement? Ce morceau lui rappelait tant d'émotions de douleur et de joie, et elle chérissait si tendrement son père!... L'amour filial fit son succès. A qui ce sentiment sublime ne porte-t-il pas bonheur?... Cécile fut unanimement déclarée supérieure à toutes ses compagnes, et son père eut la joie de la voir couronnée.



Quelque jour peut-être, vous entendrez son nom proclamé partout avec enthousiasme; on vous dira que c'est une grande artiste, une cantatrice sublime, etc., etc.; car bien d'autres éloges encore lui seront prodigués... Répondez simplement à tous ses admirateurs que Cécile est la meilleure fille, la plus tendre, la plus soumise, la plus dévouée aux auteurs de ses jours, et vous aurez, par ce peu de mots, surpassé tout ce que l'on vous en aura dit, et vous lui aurez donné en même temps l'éloge qu'elle ambitionne par-dessus tous les autres, et celui qui est le plus doux à son cœur.

Mlle Claire Durouyx.




JALOUSIE.

La jalousie est, de tous les sentiments, celui qui pervertit le plus la nature de l'homme, car elle le pousse à tous les genres d'excès et de crimes, et ne lui accorde que de bien rares dédommagements; rien de plus mobile que la jalousie, quand elle tient à l'essence du caractère; elle change si souvent d'objet, qu'elle ne laisse ni paix ni trêve : elle renferme donc en elle-même son propre châtiment. . . . .

La jalousie s'attache, se cramponne à des détails, de sorte qu'avec tous les éléments du bonheur le plus étendu, on devient tout à fait à plaindre.

. . . .

Enfin, la jalousie est, de tous les sentiments, le plus vil et le plus bas, parce qu'il a sa source dans une personnalité continuellement irritée.

SAINT-PROSPER

N° 33.



JALOUSIE.

Desesserts Editeur. Lith. Rigo Frères et Cie



JALOUSIE.



De toutes les infirmités de la nature humaine, la plus misérable et la plus dangereuse est, à coup sûr, la jalousie. Par elle, en effet, toute belle chose s'altère, s'envenime, se détruit; c'est la véritable harpie de la fable qui dénature et corrompt tout ce qu'elle touche. Sous son haleine impure, les défauts s'exagèrent, s'agrandissent; elle leur donne la couleur la plus noire; rien n'est à l'abri de ses exhalaisons empoisonnées; les meilleures qualités se ternissent; que dis-jé? elles se transforment, elles deviennent de véritables défauts; la réputation la plus pure, la plus intacte, ne peut espérer d'échapper à ses mortelles atteintes.

La jalousie a une sœur qui la suit de près et qui lui res-

semble au point de donner lieu à s'y méprendre. Un trait essentiel les distingue cependant l'une de l'autre. On est jaloux avec le désir de mériter les avantages dont on est privé, de rivaliser avec les personnes auxquelles on se sent inférieur. On est envieux du mérite qu'on ne saurait acquérir, des perfections auxquelles on ne peut atteindre. La jalousie n'est pas absolument incompatible avec un certain degré d'élévation dans l'esprit; l'envie est toujours odieuse et abjecte, parce qu'étant sans espoir, elle est sans pitié. Aussi est-elle, plus encore que la jalousie, maligne, haineuse, acharnée, implacable envers la victime qu'elle s'est choisie. Ce qu'elle veut, ce n'est pas succéder à son ennemie, la remplacer, hériter de ses avantages; non, elle ne veut que nuire, que désoler; le mal d'autrui est son premier bonheur, sa plus douce jouissance. Dès lors tout moyen lui est bon, elle ne recule devant aucun; celui qui peut satisfaire sa rage, quelque bas, vil et infâme qu'il puisse être, c'est celui-là qu'elle choisit; médisance, ruse, mensonge, trahison, calomnie, méchanceté noire, que lui importe, pourvu qu'elle parvienne à son but?

Retracer les effets de ce vice affreux, vous le faire voir sous toutes ses faces les plus hideuses, serait une tâche difficile autant que pénible pour un crayon aussi faible que le mien; je me bornerai donc, ô ma chère lectrice, à développer sous vos yeux quelques scènes où la jalousie joue le principal rôle, et dont les sujets sont empruntés à un ordre de choses propre à vous intéresser. L'intention souvent est meilleure que le fait, et le zèle plus grand que l'habileté. Mais vous me pardonnerez ma faiblesse et vous n'y aurez pas même égard, si dans le récit naïf et sans prétention qui va suivre, vous ressentez contre le vice l'indignation qui m'a fait prendre la plume, et je m'estimerai encore heureuse dans mon essai, si, après m'avoir lue, vous trouvez bien plus malheureux encore que coupables les

êtres esclaves de leurs passions, et si, dans votre cœur, une pitié généreuse se mêle à l'indignation.

Sylvie de L... était fille unique, et, à ce titre, avait vu se concentrer sur elle seule toute la tendresse de sa famille; tendresse excessive et qui avait été poussée jusqu'à la faiblesse. Ses désirs avaient été des lois, on adorait jusqu'à ses caprices; ses petits défauts même, qui déjà perçaient dans ses actions, étaient regardés comme des agréments, presque comme des qualités; elle ne pouvait souffrir que sa mère s'occupât d'une autre personne qu'elle; embrassait-elle la petite fille d'une amie, aussitôt les yeux de Sylvie s'animaient, et elle se rapprochait de sa mère et la caressait afin d'éloigner l'étrangère et d'être seule caressée. Mais ce témoignage d'un caractère jaloux et exigeant était interprété comme le signe d'une vive tendresse, et Mme de L..., fière de l'affection exclusive de sa fille, en jouissait avec ivresse et se plaisait encore à l'exciter. De là il arriva que bientôt Mme de L... ne put plus témoigner aucune affection à ses parents, à sa mère, ni même à son mari, devant sa fille, sans que celle-ci ne se montrât malheureuse d'une attention qui ne s'adressait pas à elle. Dans les premières années de son enfance, Mme de L... ne s'en inquiéta pas, elle en riait même et y prenait plaisir. Mais l'exigence de Sylvie ne fit que croître avec l'âge et devint une insupportable tyrannie. Si, par hasard, elle sortait seule, sa fille se dépitait, boudait et pleurait amèrement; elle ne pouvait plus faire un pas sans l'avoir avec elle; une de ses amies venait-elle lui rendre visite, il fallait que la petite fût là, épiant sa mère avec une fatigante assiduité, suivant avec anxiété jusqu'à ses regards, pour y surprendre un sentiment qui ne se fût pas adressé à elle : alors l'observateur attentif eût vu sa figure se contracter péniblement, son teint passer successivement de l'animation à la pâleur, ses lèvres trembler,

et, par son air gêné, sa tenue embarrassée, son regard errant sans cesse de sa mère à la personne présente, montrer tous les symptômes d'une souffrance véritable. Sylvie aimait-elle donc plus profondément sa mère que toutes les autres jeunes filles? Nullement; elle n'était poussée que par l'égoïsme; il lui semblait que tout soin, tout éloge qui ne s'adressait pas à elle, était un vol qu'on lui faisait; dès lors elle souffrait, et prenait en antipathie celle qui le donnait et celle qui le recevait; et ce qui prouve positivement combien l'amour filial entrait pour peu de chose dans sa conduite, c'est qu'elle ne se montrait ainsi avec sa mère que lorsqu'il y avait des étrangers; seule dans la maison avec M. de L..., l'enfant était d'un calme qui allait jusqu'à l'indifférence; du reste, jamais la pensée ne lui fût venue de faire telle ou telle chose dans le désir de plaire à sa mère, de combattre un de ses défauts, de s'imposer la plus légère privation de jeu, le plus léger travail, en un mot, aucune de ces petites attentions qui sont des riens, si vous voulez, mais qui causent tant de plaisir à nos mères, parce qu'elles viennent d'un cœur aimant, et qu'une mère ne s'y trompe pas. Il semblait, au contraire, à voir la manière d'être de Sylvie avec sa mère, que l'une se dût exclusivement à l'autre, sans que celle-ci se crût obligée à la moindre réciprocité. Tel avait été le fruit de l'extrême tendresse de Mme de L...; fruit amer qui lui fit expier bien cruellement les trompeuses douceurs qu'elle avait d'abord goûtées. Mais la jeune fille ne se montrait pas jalousement égoïste avec sa mère seulement, elle portait dans le monde les mêmes défauts, et son caractère se décélait même avec les étrangers. Passait-elle une journée avec des amies de son âge, elle prétendait attirer seule tous leurs égards, dicter les jeux, imposer sa volonté, et les dominer sans cesse. Une autre obtenait-elle la supériorité, Sylvie boudait, se retirait à l'écart et ne voulait prendre part à aucune partie;

si la maîtresse de la maison entretenait amicalement une de ses jeunes convives, l'exigeante petite personne se prétendait offensée, parce qu'on ne l'avait pas entretenue de même. Vous le voyez, le cœur de la pauvre enfant était la proie de la plus terrible des passions, elle était jalouse et envieuse; et ces deux sentiments, glissés insensiblement dans son cœur comme deux serpents, s'y étaient agrandis, et, l'embrassant de leurs replis, la torturaient sans relâche et la dévoraient cruellement. Elle n'avait pas un instant de repos; son cœur sommeillait-il, le serpent le réveillait par une secrète morsure, le gonflait de son poison, y jetait une inquiétude vague et douloureuse qui bientôt se changeait en une colère sourde, en une rage aveugle qui n'aspirait qu'au moment d'éclater: la jalousie ne porte-t-elle pas en elle-même son châtiment, et le plus terrible de tous? Mme de L... s'était aperçue bien tard des funestes dispositions de sa fille; elle comprit qu'il était de son devoir de les combattre avec une courageuse persévérance; mais en sondant profondément ses forces, elle se sentit trop faible devant une si grande tâche; elle ne désespéra cependant pas de sa fille: une mère en désespère-t-elle jamais?... Mme de L... avait conservé à Mme Clairville (l'institutrice qui l'avait élevée) une amitié pleine de reconnaissance; elle appréciait, pour en avoir fait longtemps l'expérience, ses vertus, sa vigilance, son expérience et son dévouement, et ne crut pas pouvoir lui donner une plus grande preuve de son estime et des bons souvenirs qu'elle lui conservait, qu'en lui confiant sa fille. Mme de L... pensait que l'existence isolée que Sylvie avait menée jusque là pouvait avoir contribué sensiblement à gâter son caractère. L'habitude de voir dans sa famille tout se rapporter à elle seule avait pu la rendre égoïste et exigeante. La présence d'un frère ou d'une sœur qui aurait eu des droits égaux aux siens, à qui elle eût vu sa mère prodiguer ses soins et ses tendresses comme

à elle, l'eût sans doute rendue plus généreuse, plus expansive, et lui eût appris de bonne heure que l'on ne doit point rapporter tout à soi. Le raisonnement de Mme de L... n'était certes pas dépourvu de justesse, et le remède qu'elle s'était, non sans efforts, déterminée à employer, était le plus convenable, et peut-être le seul convenable. En effet, dans une pension, toutes les élèves sont égales entre elles et ont toutes des droits égaux à l'affection de la maîtresse comme à ses soins; l'application, les succès, la bonne conduite, sont les seuls titres à des égards particuliers, à des distinctions spéciales; de plus, comme les élèves sont égales entre elles, le seul moyen de bien vivre avec toutes est de n'en blesser aucune en affichant des prétentions ou des exigences qui, si l'on y avait égard, porteraient préjudice à toutes les autres. La pension est une petite république où le règlement seul fait la loi. Là, pour être aimée, il faut absolument se rendre aimable; pour jouir d'une certaine considération, il faut la mériter; et les égards, les complaisances, les prévenances que l'on a pour les autres, sont la seule mesure de ce que l'on doit en attendre. La vie que Sylvie allait mener dorénavant était donc absolument l'opposé de celle qu'elle avait menée jusque là; c'était le renversement le plus complet des idées et des habitudes qu'elle avait contractées; enfin, pour me servir d'une expression vulgaire, elle allait se trouver entièrement dépaysée. C'est ce qui eut lieu. Les premiers jours qui suivirent son entrée en pension, Sylvie se vit en butte aux plaisanteries des autres élèves, qui, ne comprenant pas son caractère tout entier, n'en voyaient que le ridicule; bientôt elles eurent mille occasions de l'apprécier plus justement, et alors les railleries cessèrent, car, comprenant instinctivement que Sylvie pouvait être à redouter, personne ne voulait s'en faire une ennemie, mais personne aussi ne la désirait pour amie; on ressentait pour elle une

répugnance que l'on gardait secrète autant que possible et que l'on déguisait sous un air d'indifférence. Sylvie s'en aperçut, mais n'en souffrit pas : des cœurs tels que le sien sont-ils faits pour l'amitié ? peuvent-ils en comprendre le charme ? en ressentent-ils le besoin? Ce qu'elle désirait le plus après le plaisir de la domination, c'était de ne se voir gênée en rien par les égards dus aux autres ; et, ne pouvant pas en exiger de ses condisciples sans leur en témoigner de son côté, elle préférait s'en passer. On voit qu'elle avait pris facilement son parti à cet égard ; elle savait bien qu'à défaut des égards que prodigue l'amitié, elle saurait bien leur arracher la considération qui s'attache aux succès ; ce fut de ce côté que se tourna toute son ambition. Sylvie avait beaucoup d'intelligence, une mémoire remarquable ; quand une fois elle avait formé une résolution, elle marchait à son but avec une fermeté et une persévérance qui ne se voient guère dans une enfant de son âge. Bientôt elle se vit la première partout et pour tout, et força ainsi sa maîtresse à lui accorder publiquement des éloges et des distinctions qui flattaient son orgueil jaloux et lui faisaient moins regretter la maison paternelle ; car ici, comme là, elle était la première et la seule en vue, avec cette différence qui devenait une source nouvelle d'orgueil pour elle, c'est que dans le second cas, elle ne devait rien à la faveur, et n'avait rien qui ne lui fût légitimement dû, puisque elle l'avait conquis. Mme Clairville avait promptement compris le caractère de sa nouvelle élève ; elle avait senti aussi le but de ses efforts, et la sage institutrice était réduite à former des vœux contraires aux succès de Sylvie, et à gémir sur des progrès qui servaient d'aliment à ses passions. Forcée de lui donner des éloges et de lui accorder des distinctions, elle ne le faisait en quelque sorte qu'à contre-cœur, et en ayant toujours soin de les tempérer par des conseils de modestie, de générosité, et quelque-

fois même par des remontrances indirectes. L'orgueilleuse, renfermée dans sa passion, savourait les éloges et n'écoutait les observations qui s'y mêlaient que pour accuser d'injustice sa maîtresse. Celle-ci se désolait, et eût donné beaucoup pour qu'une des élèves de la classe de Sylvie pût lui disputer ses succès et en partager au moins la gloire avec elle. Ce n'est pas que ses compagnes manquassent d'émulation, mais, poussées par un mobile moins puissant, elles se voyaient toujours dépassées, à leur grand regret, je vous assure, car notre jeune personne n'avait pas le talent de se faire pardonner ses succès. Les choses étaient dans cet état et menaçaient d'y demeurer longtemps encore, quand un soir Mme Clairville dit à ses élèves rassemblées à l'étude : « Je vous annonce une nouvelle pensionnaire, Mesdemoiselles. — De quelle classe? dit aussitôt Sylvie, qui craignait une rivale de plus. — De la vôtre, chère enfant. — Est-elle bien avancée ? — On le dit; on m'a fait aussi un grand éloge de son application et de ses moyens. » Sylvie prévit dès lors une concurrente, et, dévorée déjà d'inquiétude, elle baissa la tête et ne dit plus un mot. « A-t-elle un bon caractère, au moins, pour se faire aimer malgré sa supériorité? dit une des plus malignes en dirigeant son regard sur Sylvie. » Celle-ci ne leva même pas les yeux, et parut recevoir dédaigneusement le trait. « On la dit bonne, douce, modeste et aimante, répondit Mme Clairville; et regardant alors Mlle de L. : Ce sera, j'espère, une rivale pour vous, mon enfant; vous redoublerez d'application, j'en suis sûre, et si Alphonsine vous ravit quelquefois la palme après vous l'avoir loyalement disputée, vous serez assez généreuse pour ne pas l'en aimer moins; que dis-je? comme deux émules qui se comprennent et s'estiment, vous ne serez adversaires que dans l'arène, et partout ailleurs vous serez amies. » C'était demander l'impossible à la jalouse, et les paroles de sa maîtresse, loin de produire l'effet qu'on en attendait, ne

firent que remuer profondément dans ce cœur tourmenté tous les sentiments mauvais et les porter à la surface, comme un orage qui trouble un lac, et fait monter au dehors la vase et les impuretés qui dormaient au fond de son lit. Ce fut avec les dispositions les plus hostiles que Sylvie attendit le jour où Alphonsine devait entrer dans la maison. Ce jour arriva enfin : toutes les élèves s'empressèrent auprès d'elle, et lui firent le meilleur accueil; c'était à qui lui demanderait son amitié, tant les paroles de Mme Clairville avaient bien disposé les esprits en sa faveur. Alphonsine méritait tous ces éloges, autant par son heureux caractère et son excellent cœur que par les qualités que lui avait attribuées l'institutrice. Ce n'est pas que dans sa jeunesse Alphonsine n'eût été d'une légèreté excessive, joueuse et insouciante comme beaucoup de jeunes filles; mais les sages remontrances d'une bonne mère, le désir de lui prouver sa reconnaissance et son amour autrement que par de vaines paroles et des cajoleries plus vaines encore, avaient enfin calmé son esprit naturellement fort étourdi et ennemi de toute application sérieuse. A force de se répéter ce qu'elle devait faire pour mériter la tendresse de sa famille, Alphonsine avait fini par le vouloir, et de là à le pouvoir, il n'y avait qu'un pas; il fut bientôt franchi. Une bonne première communion était venue mettre le sceau à ces heureuses dispositions, et à douze ans, Alphonsine était une jeune fille charmante et digne du portrait flatteur que Mme Clairville en avait fait à ses élèves. Sylvie étudia en silence la nouvelle venue, sans se communiquer à elle, sans faire une seule avance qui lui témoignât le désir d'être bien ensemble. Alphonsine s'en aperçut promptement, sans en comprendre la cause, toutefois; mais si elle avait trop bon cœur pour ne pas souffrir de voir une de ses camarades prendre autant de soin pour éviter sa société que les autres en mettaient à la rechercher, elle avait aussi l'âme

trop généreuse pour hésiter à faire les premières avances. Elle chercha donc l'occasion de se trouver un moment seule avec Sylvie, afin de pouvoir s'expliquer plus librement. Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'elle pût trouver une circonstance favorable; enfin un jour, à la récréation du soir, elle la rencontra seule dans une grande allée de tilleuls qui bornaient la récréation. L'aborder vivement, lui prendre la main, fut l'affaire d'un instant pour Alphonsine; puis, d'une voix amicale : « Sylvie, vous me fuyez, vous seule; ne le niez pas, cela n'est que trop certain; pourquoi me fuyez-vous? que vous ai-je fait? — A moi, Mademoiselle? mais rien, je vous assure, et je ne me suis pas plainte. — Non, mais depuis mon arrivée ici, vous n'avez eu pour moi que du silence et des regards fâchés. — Écoutez, je veux être franche avec vous : vous aspirez à la première place, n'est-ce pas? — Je ne négligerai du moins rien pour la conquérir. — Je le comprends, j'en ferais autant. Mais avant votre arrivée je l'occupais toujours; vous venez me disputer tout ce qui fait mon bonheur, et vous voulez que je vous aime! — Que voulez-vous dire? je ne vous comprends pas. — Je vais me faire comprendre : je n'avais pas de rivale de mes succès avant votre arrivée; vous êtes venue, et j'en ai une maintenant; eh bien! pour moi, ma rivale c'est mon ennemie. — Vous m'affligez, Mademoiselle; ne peut-on être amies et courir la même carrière? Croyez bien que je ne vous en voudrais pas si vous l'emportiez sur moi. — Voilà de beaux et nobles sentiments; quant à moi, je ne me sens ni le courage de les avoir, ni celui plus grand encore de les feindre. — De les feindre! moi! s'écria Alphonsine; pour qui me prenez-vous donc? » Mais cette généreuse exclamation resta sans réponse, la jalouse s'était rapidement éloignée. Dans plusieurs autres occasions, Alphonsine essaya de se rapprocher de la sombre Sylvie, mais toujours aussi inutilement que la première fois. Com-

N° 34.



JALOUSIE.

Desesserts Editeur

Lith. Rigo Freres et

ment, en effet, en eût-il été autrement ? Alphonsine non-seulement lui avait disputé la supériorité, mais, en dépit des efforts inouïs de celle-ci, elle l'avait emporté sur elle ; et, à la grande joie des autres élèves, la première place était toujours occupée par Alphonsine, dont la modestie et la modération s'étaient tellement concilié les cœurs, que, loin d'être fâchée de ses triomphes, chacune de ses compagnes en était heureuse et fière comme si elle eût été leur sœur. Je ne vous dépeindrai pas la cruelle souffrance de Sylvie, les pleurs amers qu'elle versait en secret, et qui, loin de la soulager, semblaient retomber sur son cœur pour le pénétrer de leur amertume et l'aigrir chaque jour davantage. Oh ! qu'elle souffrit cruellement, la pauvre enfant ! Sombre, silencieuse, ne se mêlant jamais aux groupes de ses joyeuses compagnes, le regard ardent et le visage altéré, elle semblait ne se nourrir que de ses regrets et de son dépit. Elle s'était promis une si belle moisson de lauriers à la fin de l'année ! elle s'était donné tant de peine et de travail pour la mériter ! Elle eût réussi sans doute sans l'arrivée de cette Alphonsine qui venait lui arracher tout le fruit de ses efforts ; et plus la distribution des prix approchait, plus aussi elle sentait croître dans son cœur la haine qu'elle portait à sa rivale. Les projets les plus coupables s'agitaient dans son esprit, car déjà on était arrivé aux compositions de la fin de l'année, et c'est en vain qu'elle redoublait d'efforts, sa conscience lui criait qu'Alphonsine l'emporterait sur elle. Sylvie avait ambitionné deux prix par-dessus tous les autres : celui de dessin et celui d'histoire. Les compositions d'histoire avaient été rendues ; elle ne pouvait s'empêcher de s'avouer la supériorité qu'Alphonsine avait sur elle dans cette branche de leurs études ; quant au prix de dessin, il était sur le point de lui échapper également ; la tête de sa rivale était d'une perfection à la désespérer ; cette certitude lui inspira

la plus blâmable action. Un jour, de grand matin, elle se glisse dans la salle de dessin, l'œil attentif, l'oreille aux écoutes, et, sûre que personne ne l'a vue, elle tire de son carton le travail d'Alphonsine, et d'une main rapide elle y passe l'estompe noire, de manière à le rendre méconnaissable; elle le remet à sa place, et sort sans avoir été aperçue, et sans avoir rien à redouter de la sévérité de la maîtresse; mais la victime ne tarda pas à trouver un vengeur cent fois plus sévère dans le cœur même de la méchante! C'était la première fois qu'elle faisait le mal, la voix de sa conscience s'éleva contre son action, le remords déchira son cœur et troubla son sommeil; plus de tranquillité, de repos; elle se méprisait parfois elle-même, et sentait qu'elle ne pouvait recouvrer sa propre estime qu'en avouant sa faute aux pieds de Mme Clairville, et qu'en obtenant le pardon d'Alphonsine. Cent fois elle fut sur le point de le lui demander, et celle-ci, malgré la douleur qu'elle en avait ressentie (douleur plus grande qu'on ne pouvait le présumer, car la perte du prix de dessin était sans compensation pour elle), et bien que chacune de ses compagnes lui décernât, dans son jugement, le prix d'histoire, Alphonsine seule savait qu'elle n'y devait pas compter. La douce jeune fille eût cependant pardonné à Sylvie, mais celle-ci fut retenue par l'orgueil et par une fausse honte. Cependant voici le jour de la solennité, toutes les familles se sont réunies pour en augmenter la majesté. Les prix sont donnés; Sylvie a le premier prix de dessin, mais, en le recevant, la joie ne brille pas sur son visage; elle baisse les yeux et regagne sa place en rougissant. Chacune de ses compagnes la suit d'un regard méprisant et accusateur : la coupable comprend bien ce regard, et sa honte s'en accroît. Le premier prix d'histoire lui est encore décerné; cette fois elle le reçoit avec plus de joie, elle croit l'avoir mérité. En la couronnant, Mme Clairville lui adresse quelques froides paroles d'encou-

ragement, et achève son allocution par ces paroles : « Malgré vos efforts, Mademoiselle, vous n'eussiez pas remporté ce prix, si, par une fatalité que je ne puis comprendre, celle de vos compagnes qui y avait le plus de droits ne s'était trompée d'une manière inconcevable dans sa composition. » Et en parlant ainsi, Mme Clairville jetait un regard de bienveillante compassion à la pauvre Alphonsine, qui pleurait amèrement. Sylvie allait retourner à sa place, quand tout à coup une autre élève monte les degrés en courant et présente à l'institutrice un cahier : « Voyez, Madame, Alphonsine l'a fait exprès, j'en suis sûre; je viens d'aller prendre son cahier dans son armoire, et il n'y a pas de faute. — O



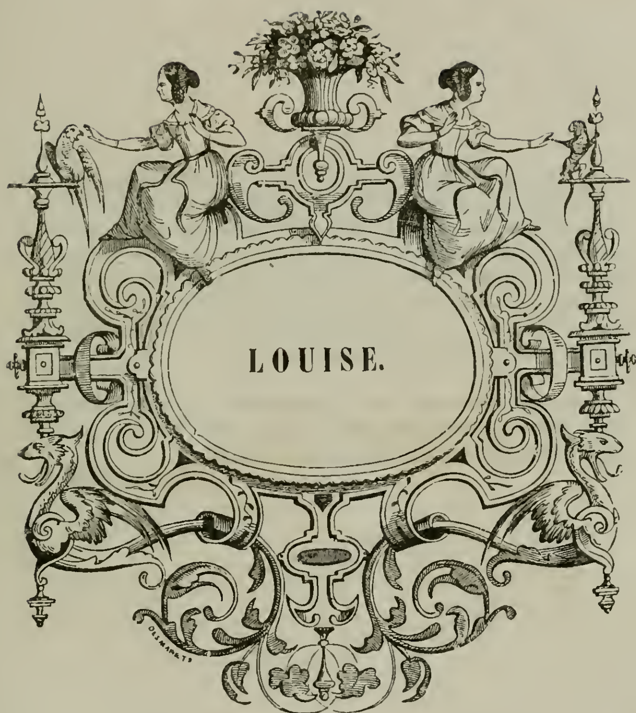
ciel! que vois-je? est-il possible? quoi ! ce cahier ne porte aucune des fautes de la copie ! Approchez, Alphonsine, et répondez-moi. Pourquoi avez-vous agi ainsi? quel est ce mystère ? » Alphonsine rougit, embarrassée, et garde le silence. « Répondez, Mademoiselle, je le veux, je vous l'ordonne!» A ce commandement, qui ne souffrait plus d'hésitation, Alphonsine répondit en pleurant : « Je croyais avoir le prix de dessin, et je voyais Sylvie si malheureuse de n'en avoir aucun, que j'ai voulu lui laisser celui d'his-

toire. — O ciel! s'écria Sylvie, qu'entends-je? quoi! c'est pour moi que tu te sacrifiais! et moi, pendant ce temps, et pour payer tant de générosité... O malheureuse et cent fois coupable que je suis! pourras-tu me pardonner?» Et elle se jeta aux pieds d'Alphonsine étonnée, en continuant: «C'est moi qui, me glissant furtivement dans la salle de dessin, ai gâté ton travail... Oh! si j'avais su!... Pourras-tu me pardonner jamais, et ne pas me mépriser? Tiens, généreuse Alphonsine, voilà les couronnes dont tu es si digne, reprends-les, elles sont à toi. — Te pardonner, chère Sylvie, oh! de tout mon cœur! j'ai toujours désiré être ton amie; partageons nos lauriers, reprends-en la moitié, mais donne-moi, donne-moi ton amitié.—Oui, pour toujours!» dit Sylvie en se jetant au cou d'Alphonsine. Toutes deux pleurèrent longtemps, mais cette fois c'étaient de bien douces larmes que versa Sylvie, et qui lui firent comprendre que dans la vertu seule réside le vrai bonheur.

L'assemblée, troublée un moment par cette scène touchante, reprit bientôt son calme, et la cérémonie s'acheva sans autre diversion.

Sylvie et Alphonsine sont restées amies: le dévouement et le généreux sacrifice de la seconde ne sont pas demeurés infructueux; Mlle de L. les a gardés précieusement dans son âme, et ils y ont produit des trésors; heureuse d'être tombée assez bas pour sentir son abaissement et pour se relever à une hauteur qu'elle n'avait jamais connue, et heureuses aussi celles qui, comme elle, ne tombent que pour se relever plus haut!

Mlle Victorine Bandoni,
De l'institution de Mme Mercier, à Belleville.


LOUISE.

Le but de l'économie est de mettre dans l'emploi de chaque chose un ordre qui puisse éviter les pertes, d'apprécier les besoins réels et d'y pourvoir avec sagesse et prévoyance ; son effet, lorsqu'elle atteint ce but, est de faire tirer le meilleur parti possible de ce qui est consommé. Ainsi la disposition d'esprit et les habitudes qui rendent économe subordonnent à la raison tous les désirs qui ne peuvent être satisfaits sans dépense ; et parmi les consommations diverses, celle du temps est regardée comme l'une des plus importantes.

FERRY.

L'économie domestique, tout en prescrivant et en donnant les moyens de se procurer le plus grand nombre de commodités possibles, est l'ennemie déclarée de toute ostentation et de tout luxe.

V. DE MAULÉON.

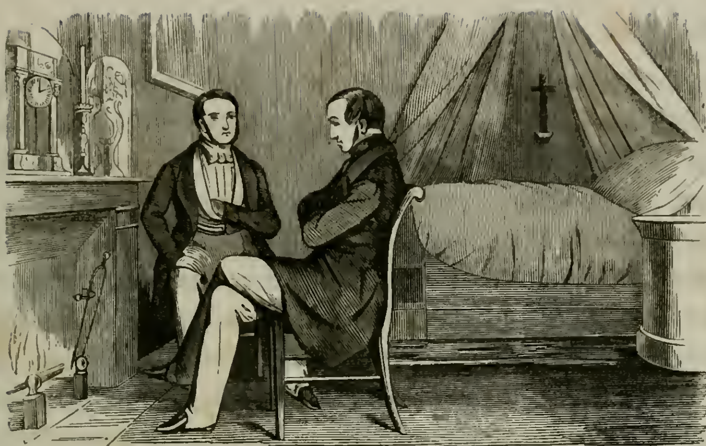
N° 35.



LOUISE.

Desessarts Editeu.

Lith. Rigo Freres et Cie



LOUISE.





Minuit venait de sonner à l'église des Missions; toutes les lumières s'étaient insensiblement éteintes; aucun bruit ne troublait plus le silence des rues, que le pas d'un piéton attardé ou la marche monotone d'une patrouille; Paris commençait à reposer. Dans un modeste appartement du faubourg Saint-Germain, au coin d'une cheminée où brûlait un petit feu, deux hommes étaient assis; sur leurs figures, jeunes encore, les fatigues et les chagrins avaient creusé leur sillon; tous deux, la tête baissée et dans l'attitude d'une réflexion profonde, gardaient depuis longtemps le silence; l'un d'eux enfin le rompit, et, appuyant amicalement la main sur le bras de son compagnon. que ce mouvement fit tressaillir comme s'il

avait été réveillé en sursaut, tant il était absorbé dans sa préoccupation : « Jacques, je te vois avec peine te montrer de jour en jour plus mécontent de ta position ; elle n'est pas brillante, j'en conviens... » Celui qui avait été appelé Jacques soupira tristement à ces paroles, et son compagnon continua : « Oui, je sais que la résignation est bien difficile quand nous comparons ce que nous sommes avec ce que nous avons été ; cependant notre sort pourrait être plus triste encore ; avec du courage et de la patience, il peut s'améliorer un jour. Ne te rendras-tu donc jamais le maître de ton imagination? seras-tu toujours le jouet de tes rêves ambitieux, qui ne servent qu'à te rendre ta position plus odieuse et ton malheur plus grand ? — Oui, répondit l'autre avec un sourire amer, toujours du courage et de la patience ! et avec un tel langage, les années se passent et avec elles la force de la jeunesse ; et notre intelligence se consume dans une lutte intérieure qui chaque jour nous enlève une ressource. Nos enfants grandissent, et qu'aurons-nous à leur léguer un jour ? la pauvreté, la gêne, l'obscurité, qui aura été toute leur vie le partage de leurs pères. Pauvres enfants !.. Joseph, je n'ai pas, moi, cette heureuse philosophie qui a été de tout temps ton partage, et il faut absolument que je sorte de cette position où je me sens languir, où chaque jour me pèse plus qu'une année ! Écoute-moi, mon frère, et n'essaie pas de me détourner de mes résolutions, car elles sont irrévocables... Depuis que nous sommes au monde, notre amitié a été sans nuage et nous avons toujours pu compter l'un sur l'autre. Eh bien ! c'est aujourd'hui surtout que je vais avoir besoin de ton dévouement, et j'y puis compter, n'est-ce pas ? — Toujours ! Jacques, toujours ! et quelle que soit ta demande, fais-la hardiment, je te promets d'avance d'y accéder. — Merci, mon frère, merci ; je savais bien que tu parlerais ainsi. Jusqu'à ce que la perte de ma femme soit venue ajouter une

nouvelle douleur à ma vie, j'ai su mettre un frein à mes désirs, et pour lui plaire, j'ai subi ma position sans murmurer; sa tendresse me tenait lieu de tout. Mais depuis ce fatal instant, je n'ai plus eu aucune compensation à mes souffrances. elles se sont amassées dans mon cœur, et le briseront si je n'y cherche un remède. L'ambition m'ouvre une voie de salut, et je veux m'y jeter sans retour. Un de mes amis m'a offert une place de commandeur chez un des principaux planteurs de Sainte-Lucie. J'ai accepté..., ne m'interromps pas... Oui, j'ai accepté, j'ai donné ma démission à mon administration, et demain je pars. — Demain! — Oui; de telles résolutions demandent une prompte exécution.—Mais tes enfants..., Hélène, Maxime, que deviendront-ils? — N'es-tu pas là pour leur servir de père, et refuserais-tu de t'en charger? — Moi, Jacques? tu me connais donc bien mal? Mais mon affection, qu'ils ont tout entière, suffira-t-elle pour leur adoucir ton absence? — Quand je me prive pour si longtemps de leur présence, moi, dont ils sont la seule consolation; quand je vais me livrer à une existence toute de périls et de dangers pour leur acquérir une fortune et pour assurer leur avenir, loin de m'accuser de m'être séparé d'eux pendant quelques années, ne devront-ils pas m'être reconnaissants des immenses sacrifices que je m'impose par amour pour eux? Ainsi donc, mon frère, tu te charges de mes enfants, et si je venais à mourir (qui connaît les décrets du Ciel?) ils retrouveraient en toi leur père... — Oui, Jacques, je te le jure, et je tiendrai religieusement ma promesse. — Et moi je jure, mon bon, mon excellent Joseph, que si le Ciel favorise mes efforts, la moitié de ma fortune t'appartiendra. » Les deux frères passèrent le reste de la nuit en épanchements de tendresse et de dévouement, car devant se séparer le lendemain, ils avaient voulu profiter des dernières heures qu'ils avaient à passer ensemble. Enfin le jour parut, trop tôt au gré de

leurs désirs. Jacques sortit au lever du jour pour achever les préparatifs de son départ, et chargea son frère d'y préparer ses enfants. C'était une pénible et triste mission. Hélène, âgée de six ans, et Maxime, son frère, de cinq seulement, avaient reçu de la nature un cœur assez sensible, une intelligence assez précoce, pour avoir déjà le sentiment de la grandeur du dévouement de leur père, et pour s'affliger vivement de la séparation qui les menaçait. Aussi, quand Jacques d'Ixierville rentra pour prendre sa place au dernier repas qu'il dût faire en famille, il trouva tous les siens en larmes. Hélène et Maxime, assis sur ses genoux, lui disaient dans leur langage enfantin : « Pourquoi donc tu t'en vas, petit père, si loin, si loin..., et que tu nous laisses? Emmène-nous avec toi, nous serons bien sages. » Jacques, devant la naïve douleur de ses petits enfants, sentait déborder de son cœur la douleur qu'il y avait si fortement renfermée; elle se faisait jour par ses larmes, et sa poitrine se gonflait de sanglots qu'il ne retenait plus qu'à peine. Louise, sa nièce, déjà raisonnable malgré ses treize printemps, lui disait en l'embrassant : « Pourquoi, mon bon oncle, vous en aller chercher si loin le bonheur? ne le trouvez-vous pas au milieu de nous? » Joseph ne disait rien, mais son silence même et sa morne contenance disaient plus que n'eussent pu le faire ses discours. Relancé si vivement dans ses affections les plus chères, Jacques sentait baisser son courage, et sa poitrine ne contenait plus qu'à peine tant d'émotions; il comprit qu'il avait trop présumé de ses forces, et se hâta de se rendre à la diligence. Pendant la route, il repassa dans son esprit toutes les raisons qui avaient dicté sa résolution; il s'y confirma de nouveau, et en arrivant aux messageries, son visage, quoique bien triste encore, n'offrait plus aucune trace d'hésitation. Là, il prit ses enfants dans ses bras, les consola, leur promettant de n'être pas longtemps loin

d'eux; il leur parla de la bonté de leur oncle, de leur cousine Louise à laquelle il les recommanda tendrement; puis, s'arrachant en pleurant de leurs petits bras, il monta dans la diligence, et, embrassant une dernière fois son frère Joseph, il partit.

Jacques et Joseph d'Ixierville étaient les derniers descendants d'une des plus nobles et des plus puissantes familles de la Lorraine. Longtemps leurs ancêtres avaient possédé les seigneuries d'Ixierville, de Souhesme, d'Ixermont, etc.; la révolution de 1793 les avait précipités de la haute position qu'ils occupaient; ils avaient consommé leur ruine au service de la famille royale exilée, et, à leur retour, s'étaient vus oubliés comme tant d'autres, et les parents de Jacques et de Joseph n'avaient obtenu pour récompense de leur dévouement qu'une bien médiocre place d'employés subalternes pour leurs fils. Les deux frères languirent ainsi pendant quelques années; le choix qu'ils firent de bonne heure, l'un et l'autre, d'une compagne douce et tendre, contribua sans doute à leur faire supporter leur gêne et leur obscurité; ils goûtèrent même pendant plusieurs années quelque bonheur. Hélas! c'était pour retomber bientôt dans une position plus triste que celle dont ils se croyaient sortis. La mort frappa les deux belles-sœurs l'une après l'autre; et les deux frères restèrent veufs, Jacques avec deux enfants, trop jeunes encore pour pouvoir se passer, je ne dirai pas de la tendresse d'une mère, à quel âge et dans quelle position peut-on s'en passer? mais de ses soins. Quant à Louise, elle sortait à peine de l'enfance, mais déjà le malheur avait mûri son intelligence et son cœur, et on voyait en elle le germe de toutes les vertus dont elle donna plus tard l'exemple. Joseph d'Ixierville était donc moins à plaindre que son frère, il trouvait quelques consolations dans sa fille; d'ailleurs il avait toujours été plus maître de lui-même, et, de bonne heure, s'était résigné à sa mau-

vaise fortune. Jacques, au contraire, né avec une imagination ardente, se révoltait sans cesse contre sa pauvreté, faisait chaque jour mille projets de fortune qu'il changeait le lendemain; le souvenir de ce qu'avaient été ses ancêtres irritait sans cesse son orgueil, et lui faisait rêver la fortune et la célébrité, non pour lui seulement, mais pour ses enfants, qu'il désirait passionnément voir remonter à la place d'où des événements désastreux les avaient forcés de descendre. Puisse donc la fortune ne pas renverser les espérances de Jacques d'Ixierville! puisse-t-il n'avoir pas à regretter un jour la position médiocre mais sûre à laquelle il a préféré des espérances bien incertaines de fortune!

Jacques, en partant, avait confié à son frère une somme de six mille francs qui formait la presque totalité de son petit avoir. Joseph avait placé cette somme de manière à en retirer un revenu de trois cents francs qu'il destinait à l'aider à élever Hélène et Maxime. Mais la première fois qu'il communiqua ce projet à Louise, car son père avait déjà assez de confiance en elle pour lui confier ses actions, elle se récria contre cette intention. « Mais comment veux-tu, chère enfant, que nous vivions tous les quatre sans y ajouter ce petit revenu? Songe donc que je ne gagne que dix-huit cents francs à mon bureau. — Eh bien, père, je t'assure que c'est assez, et que nous pouvons très-bien suffire à toutes nos obligations avec cela, sans toucher au revenu de mon oncle, qu'il faut amasser à Maxime et à sa sœur pour qu'ils le trouvent quand ils s'établiront; et puis, songe donc, mon oncle ne fera peut-être pas fortune comme il le pense, et s'il revient plus pauvre qu'en partant, ne seras-tu pas bien heureux de lui rendre plus qu'il ne t'aura laissé? — Oui, certes, chère enfant, ce serait bien là le vœu de mon cœur; comment faire, cependant? il nous faut une bonne... — Pas du tout, une femme de ménage suffira, jusqu'à ce

que je sois assez forte pour m'en passer. — Il faudra habiller ta cousine... — Je m'en charge; ce que tu as conservé de la garde-robe de ma pauvre mère, et la mienne que je n'use pas puisque chaque année je grandis, y suffiront, et je saurai bien faire tout moi-même. — Vraiment! Et Maxime?... — Dans les habits que tu ne porteras plus, il trouvera les siens, et la façon n'en sera pas coûteuse. — Bientôt il faudra les envoyer en classe, et c'est encore... — Pourquoi les envoyer en classe? je leur montrerai à lire, à écrire, et tout ce que tu m'as enseigné et que tu m'enseigneras encore. Quant à Maxime, lorsqu'il sera en âge de faire des études sérieuses, son père sera peut-être de retour; d'ailleurs, j'ai entendu dire à mon oncle que tu étais très-savant, et tu pourras bien lui enseigner le reste... — En tous cas il nous faut un appartement plus grand... — Je t'assure qu'Hélène et moi nous coucherons très-bien ensemble, et Maxime couchera dans la même chambre que nous, derrière un paravent. — Et s'il nous arrive des maladies? — Nous verrons alors; mais il faut espérer que le bon Dieu nous aidera : j'ai lu dans mon livre d'heures que Dieu aimait et protégeait ceux qui voulaient le bien; il nous protégera, j'en ai le pressentiment. — Mais il est nécessaire, de temps en temps, de se récréer, de prendre quelques plaisirs... — Oui, cela est nécessaire à toi, mon bon père, qui as tant de peines et de chagrins; mais à des enfants comme nous, la promenade, la possibilité de jouer et de courir de temps en temps au grand air, nous suffisent. Ainsi voilà qui est arrangé, nous ne toucherons pas aux revenus de mon oncle; il retrouvera tout cela en arrivant, cela lui sera peut-être bien utile; nous n'en aurons pas été beaucoup plus malheureux, et nous lui aurons rendu service. — Je t'admire, ma bonne Louise; mais comprends-tu bien la tâche que

tu t'imposes? elle est immense à ton âge : c'est de servir de mère aux enfants de ton oncle; crois-tu pouvoir y suffire? — Je les aime assez pour m'en sentir le courage; puis, vois-tu, mon bon père, tu sais que souvent avec Maxime et sa sœur tu nous mènes pleurer sur la tombe de ma bonne mère et de ma tante; il me semble qu'elles



veillent sur nous; je les prierai de m'inspirer, et ce sont elles, j'en suis sûre, qui m'ont inspiré ce que je viens de te dire, et leur appui ne nous manquera pas dans la route que nous allons suivre. — Allons, ma Louise, je m'abandonne à ta précoce raison; qu'il en soit fait ainsi que tu le veux! je te seconderai de tout mon pouvoir; que la Providence nous vienne en aide! »

Louise mit aussitôt à exécution le plan que lui avait dicté son cœur, et le suivit avec persévérance jusqu'à la fin. Ah! c'était, je vous assure, une chose bien digne d'admiration que de voir cette jeune orpheline servir de mère à ces deux orphelins. Mais pour savoir quel fut le mérite de la conduite de Louise, il faut la connaître dans ses détails, il faut savoir apprécier les mille secrets de la gêne continuelle où elle vivait, devant faire face à tant d'exigences

avec un revenu fixe si borné, que la moindre dépense y était strictement calculée : tant pour le loyer, tant pour la nourriture, tant pour la femme de ménage, etc., etc., et ainsi de toutes les nécessités de la vie. Le matin elle était debout avant son père même, et mettait le ménage en ordre; puis, faisant lever Maxime et Hélène, les habillait, leur faisait faire dévotement leur prière, ayant soin tous les jours d'y mêler les noms de leur père et de leur mère, et celui de leur oncle et le sien propre, car elle savait, Louise, que la prière sortie d'une bouche innocente est agréable au Seigneur; puis on passait à la toilette, et Louise les débarbouillait et les peignait avec un soin toujours nouveau. Qu'elle était heureuse de les voir frais et vermeils avec leur belle chevelure brune et blonde qu'elle entretenait si bien! qu'elle était fière de pouvoir se dire, en regardant leur air de contentement et de santé : « Ils ne souffrent pas du moins de l'absence de leur mère! » Si Hélène avait besoin d'une robe, Louise la prenait dans une des siennes, la taillait sur le patron de celles de sa petite cousine, et, se mettant à l'ouvrage, la cousait et l'achevait sans que personne qu'elle y eût mis la main. Dès lors Louise prit un soin extrême de ses vêtements, ce qui ne les empêchait pas de s'user, mais, du moins, quand elle les quittait ils n'étaient ni tachés, ni déchirés; et quand elle en avait ôté les parties usées ou passées, Hélène y trouvait encore de petites robes très-propres. Ce n'est pas la première année que Louise réussit ainsi à tirer parti de tout, mais elle s'y efforça avec persévérance, et si elle ne réussit pas toujours aussi bien qu'elle l'eût désiré, elle acquit du moins de l'expérience, de l'habitude, de la pratique, et, la seconde année, elle vit avec joie ses tentatives couronnées de quelque succès; la troisième année, ces divers travaux n'étaient plus qu'un jeu pour elle; et tout ce que peut faire une femme, les chemises de son père, celles de Maxime et

de sa sœur, les siennes même, les robes et les jupons; enfin, et pourquoi hésiterais-je à vous le dire, pourquoi hésiterais-je à vous faire entrer dans les plus petits détails de cette vie d'économie où tout est important? Louise trouvait dans ses bas de quoi en fournir Hélène, et, avec ceux de son père, elle en faisait pour Maxime. Bien plus, pour économiser le blanchissage, elle savonnait ses effets, ceux d'Hélène et ceux encore de son cousin; les cols, les fichus, les robes d'été, tout cela se faisait à la maison; enfin, — et c'est ici, Mademoiselle qui me lisez, qu'il vous faut fermer le livre si vous êtes d'une trop délicate susceptibilité, et si vous ne vous sentez pas pénétrée d'admiration pour Louise, si vous ne comprenez pas combien les intentions de sa conduite en ennoblissent les détails les plus vulgaires, — mademoiselle d'Ixierville, la petite-fille des seigneurs d'Ixermont, de Souhesme, etc., faisait la cuisine pour son père et pour sa famille! et elle n'avait pas seize ans! et cela sans se plaindre, sans murmurer, sans qu'un seul jour son courage et sa raison aient faibli. Elle accomplissait toutes ces choses avec une noblesse de tenue et de maintien qui faisait bien reconnaître en elle sa naissance. A voir l'intérieur de M. Joseph d'Ixierville, on eût pu le croire dans l'aisance. Louise savait mettre du goût dans la toilette la plus simple. Maxime et sa sœur n'étaient pas moins bien tenus, et l'on n'eût pu faire un reproche à Louise. Grâce à elle encore, leur éducation n'était pas en retard, et, comme elle l'avait promis à son père, elle avait été leur institutrice. Les deux enfants étaient d'une extrême gentillesse, obéissants et dociles, toujours disposés à faire ce que l'on exigeait d'eux pourvu qu'on leur dît seulement : « C'est pour faire plaisir à votre petite maman. » Ces seules paroles étaient un talisman avec lequel on en eût obtenu l'impossible. Tous les soirs après le dîner, M. d'Ixierville sortait pour promener sa petite famille; il la conduisait au

Nº 36.



LOUISE.

Desesserts Editeur

Lith. Rigo Frères et Cie

Luxembourg. Là, pour animer leur jeu, Louise, leur petite maman Louise jouait avec les enfants pendant que son père, appuyé contre un arbre, lisait un livre, ou, arrêtant ses pensées sur ces deux enfants, pensait à leur père qui vivait si loin d'eux, sous un autre ciel... Jacques était-il heureux, du moins?... avait-il réussi dans ses projets?.... était-il encore au monde, seulement?... Tristes réflexions, sombres idées, hélas! pendant que les deux enfants jouaient insouciants comme on est à leur âge, peut-être leur malheureux père souffrait-il la misère et la faim et la privation; peut-être était-il errant sans avoir un abri pour reposer sa tête!.. Car depuis trois ans, Jacques avait cessé de donner de ses nouvelles, et quand Maxime et sa sœur demandaient si leur père serait bientôt de retour, on leur répondait: « Il faut l'espérer, enfants, et, en attendant, prier Dieu pour lui. » Et les enfants priaient, en pleurant, pour leur père qui ne revenait pas, pour leur père absent depuis quatre ans!

Un soir que les enfants jouaient au Luxembourg suivant leur habitude, un pauvre avec une longue barbe et de vieux vêtements s'approche d'Hélène et lui demande l'aumône. Hélène n'avait jamais d'argent, elle appelle son frère: « Maxime! vois le pauvre homme, comme il a l'air malheureux! Va donc demander un sou ou deux à petite maman. » Celle-ci s'approche du mendiant: « Vous êtes donc bien malheureux, Monsieur? — Oui, ma belle demoiselle, bien malheureux! ne ferez-vous rien pour moi? — Oh! je le voudrais bien!.... mais je ne puis rien sans avoir consulté mon père; » et Louise retourna vers son père. Pendant ce temps, le pauvre, prenant les mains de Maxime et de sa sœur, les couvrait de baisers et de larmes, et les enfants aussi pleuraient en voyant cet homme pleurer, et ils se sentaient émus comme ils ne l'avaient jamais été. Cependant Louise disait à son père: « Tâche de faire

quelque chose pour ce pauvre, mon bon père; je ne sais pourquoi, mais je me suis sentie tout émue à sa voix, et rien qu'en me la rappelant, je suis prête à pleurer. » Elle conduisit M. d'Ixierville vers le malheureux. « Que puis-je faire pour vous, mon ami? — Hélas! Monsieur, depuis ce matin je n'ai pas mangé, et je ne sais où aller coucher. — Mon Dieu! dit Joseph d'Ixierville, c'est étonnant comme cette voix arrive à mon cœur! il me semble l'avoir déjà entendue souvent; » et, regardant attentivement le mendiant: « Mais, est-ce une illusion? dois-je en croire mes yeux?..... Jacques! Jacques! c'est toi, n'est-ce pas? c'est toi? » Et Joseph, suffoqué par les pleurs, tendait les bras à son frère. « Oui, Joseph, c'est moi, c'est ton frère Jacques qui, après mille peines, mille travaux et mille dangers, revient vers toi, plus pauvre qu'il ne l'était lorsqu'il te quitta.—Maxime! Hélène! venez, venez, voilà votre père, embrassez-le, dites-lui combien nous sommes heureux de son retour, combien nous vous avons souvent entretenus de lui! Dites-lui bien aussi que nous avons fidèlement rempli nos promesses, que rien ne vous a manqué malgré notre pauvreté, et que rien ne lui manquera non plus à ce bon frère, s'il revient vivre au milieu de nous.» Et Joseph serrait, pressait les mains de son frère dans les siennes; la joie la plus vive brillait dans ses yeux. Que lui importait que son frère revînt pauvre? il revenait, c'était tout ce qu'il avait demandé au ciel. On se hâta de retourner au logis pour préparer à Jacques un repas, un bon lit et tout ce qui peut reposer un voyageur fatigué. Jacques ne pouvait se rassasier d'embrasser et d'admirer ses enfants; comme il les trouvait beaux et grandis! Hélène était tout le portrait de sa mère; elle avait ses yeux et son doux sourire, et bien d'autres points de ressemblance encore, je vous assure; quant à Maxime, c'était son vivant portrait. Après qu'il eut bien satisfait son amour paternel, Jacques s'occupa de sa nièce. Il l'avait

d'abord embrassée familièrement; mais lorsqu'après le premier instant il l'examina avec plus de soin, il se trouva pénétré d'un respect réel pour cette jeune personne : à son maintien sérieux, à sa parole calme et réfléchie, à son regard pénétrant, il comprit toute l'étendue de ce beau caractère, il devina toutes ses vertus, et sentit que c'était surtout à elle qu'il devait de la reconnaissance. Tout le monde dormit bien sous ce toit où la joie habitait avec l'innocence et la paix. Le lendemain, Joseph prit son frère à part, et, lui présentant un portefeuille : « Jacques, lui dit-il, tu nous as laissé six mille francs, Louise n'a pas voulu que nous touchassions même aux revenus de cet argent; quoique bien jeune alors, elle a craint ce qui t'est arrivé, et a cru que tu serais heureux de retrouver cette somme accrue des intérêts. Ce portefeuille contient neuf mille francs, prends-le, il est à toi. — Tant de générosité ! O excellent frère ! et toi, généreuse Louise ! que vous me faites bien sentir aujourd'hui le malheur de ma pauvreté, qui me force à recevoir de vous cet argent, et me met dans l'impuissance de vous prouver ma reconnaissance autrement que par des larmes ! »

Jacques sortit dès le matin ; à midi il revint, et dit à son frère : « J'ai revu aujourd'hui un ancien ami, il s'est montré si joyeux de mon retour, il m'a tant prié de venir dîner avec lui, que je n'ai pu refuser. — Ah ! j'avais cru que nous dînerions ensemble, Jacques ; c'est la première fois depuis quatre ans. — C'est ce que je lui ai dit : « Eh bien ! amenez-moi vos enfants, m'a-t-il répondu, et votre frère et votre nièce, je serai enchanté de les recevoir. » Il n'y avait pas moyen de s'y refuser, et j'ai promis pour tous. » A quatre heures, un superbe landau s'arrête à la porte des deux frères ; Joseph s'étonne : « C'est la voiture de mon ami, lui dit Jacques ; il a voulu me faire la galanterie tout entière. — Il est donc bien riche ? — Oh ! très-

riche. » On monte en voiture; en dix minutes on est arrivé dans la rue de la Chaussée-d'Antin; le landau roule dans la cour d'un hôtel magnifique. On descend, et Jacques promène sa famille dans une suite d'appartements d'un luxe inouï, et répète en passant d'une pièce à l'autre : « Mon ami tarde bien! » Enfin on arrive à la salle à manger, où se trouve préparée une table somptueusement servie. « Mon ami ne vient pas, dit Jacques; il m'a dit de ne pas l'attendre, mettons-nous à table. Je fais ici comme chez moi. » On dîne, on cause, on se raconte le passé, on se redit vingt fois les mêmes choses, et on les accueille avec le même plaisir. A la fin du dîner, Jacques appelle Maxime, et, lui remettant une liasse de papiers, il lui dit : « Va porter cela à ta petite maman. » Louise ouvre les papiers, et à peine y a-t-elle jeté les yeux, qu'elle s'écrie : « Quoi! mon oncle! il se pourrait?.... — Oui, mon enfant, cet hôtel que nous venons de parcourir est à vous; je vous ai trompés en me présentant sous les apparences de la misère; j'ai fait une fortune considérable; tu tiens entre tes mains un contrat de vingt-cinq mille livres de rente, c'est la moitié de ce que j'ai gagné, et c'est bien peu pour reconnaître une amitié comme la vôtre, comme la tienne, mon bon Joseph! Tu as fait, Louise, l'apprentissage de toutes les vertus nécessaires à la médiocrité, fais maintenant l'apprentissage des vertus nécessaires à l'opulence; tu les trouveras peut-être plus difficiles.»

Mlle Albertine de Vandeuil.



TABLE.



PLACEMENT DES GRAVURES.

